



HAL
open science

Contribuer à l'émancipation progressive des femmes : Madame de Lambert en dialogue avec Boileau, Fénelon et Marivaux

Anne-Sophie Calonne

► **To cite this version:**

Anne-Sophie Calonne. Contribuer à l'émancipation progressive des femmes : Madame de Lambert en dialogue avec Boileau, Fénelon et Marivaux. Littératures. 2015. dumas-01200538

HAL Id: dumas-01200538

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01200538>

Submitted on 16 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Contribuer à l'émancipation progressive des femmes :
Madame de Lambert en dialogue
avec Boileau, Fénelon et Marivaux

Anne-Sophie CALONNE

Université Stendhal, Grenoble 3

U.F.R LLASIC

Mémoire de Master 2 – 30 crédits

Parcours recherche Littérature

Sous la direction de M. Yves CITTON

Année universitaire 2014-2015



DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : CALONNE PRENOM : Anne - Sophie

DATE : 04.09.2015 SIGNATURE : 

Table des matières

Introduction : Parler du « vrai mérite des femmes »	5
Rendre hommage à l'esprit féminin à l'aube du Siècle des Lumières.....	5
Envisager la complexité de l'écriture, entre silence et parole de femme.....	8
Éclairer l'œuvre par le regard de trois écrivains contemporains	11
I. Le lambertinage et la Querelle des Femmes	14
A. La <i>Satire X</i> de Boileau comme divertissement et avertissement sur les femmes	15
Une représentation de la figure féminine à travers une galerie de portraits	16
Un antiféminisme fondé sur la monstruosité des femmes et la chute d'Ève	21
B. Les <i>molestiae nuptiarum</i> ou la comédie de la vie conjugale	23
Les dangers du monde, épargnés à la jeune fille, guettent l'épouse	24
La déliquescence du couple dans une société de faux-semblants.....	26
C. <i>Réflexions nouvelles sur les femmes</i> et condamnation de la suprématie masculine	29
Quand le débat devient le combat d'une femme de lettres	30
Finesse féminine et hardiesse mesurée du discours polémique	34
II. Vers une émancipation progressive grâce à l'éducation féminine	40
A. L'apologie de l'éducation féminine de Fénelon à Madame de Lambert	41
Un programme éducatif influencé par les représentations sociales	41
Une question d'exemplarité, de responsabilité et d'autorité.....	46
B. Au-delà de la conception chrétienne de la figure féminine	50
La morale chrétienne laïcisée et le savoir contre les malheurs du destin féminin.....	51
La beauté : vanité ou écrin du mérite féminin ?.....	53
C. Le bonheur intérieur des femmes : une gloire supérieure à celle des hommes	57
Développer l'intellect féminin selon l'idéal de l' <i>excelsior</i>	58
Promouvoir une conscience individuelle souveraine comme source de bonheur.....	64

III. Un projet existentiel et auctorial : « Tirer un meilleur parti des femmes ».....	70
A. Partager la quintessence de son expérience de femme, de mère et de salonnière....	70
Un manuel à l'usage des femmes.....	71
Pratique réflexive et dimension autobiographique de l'écriture	74
B. Le salon de Madame de Lambert, berceau de l'<i>Encyclopédie</i>	79
Le rôle intellectuel des femmes à travers la direction des bureaux d'esprit	79
« Sous les traits de Lambert, Minerve tient sa cour »	82
C. L'hommage de Marivaux à travers le portrait de Madame de Miran	86
<i>La Vie de Marianne</i> : une illustration romanesque d'un monde féminin complexe.....	86
La bonté de Madame de Lambert ou « l'excellence du cœur » féminin.....	92
 Conclusion : Employer le temps « pour notre perfection et notre bonheur »	98
 Bibliographie.....	101
 Résumé et Mots clefs	103



La Marquise de Lambert (1647-1733) par Largillière (1656-1746).
Gravure, Musée Carnavalet, crédit photographique : PMUP, cliché Degraçes.

Introduction : Parler du « vrai mérite des femmes »

« Il y a très peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des femmes¹. »
Madame de Lambert (1647-1733)

Rendre hommage à l'esprit féminin à l'aube du Siècle des Lumières

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à l'œuvre de Madame de Lambert ? D'une part, ses écrits ne sont plus guère lus ou étudiés bien qu'ils aient connu un certain succès lors de leur parution. Il s'agit ainsi de (re)découvrir les trésors qui y sont subtilement disséminés et d'en justifier la valeur intrinsèque. D'autre part, la tradition critique présente avant tout Madame de Lambert comme une salonnière éclairée, sachant s'entourer des meilleurs esprits de son temps et en paraphraser habilement les pensées les plus fines. Mais la lecture de son œuvre révèle une richesse qui justifie de lui porter un intérêt renouvelé, tant sur le plan des convictions personnelles que sur la maîtrise des belles lettres.

De la Marquise de Lambert, qui est « l'ornement de son siècle et de son sexe² », la critique présente surtout le célèbre salon, considéré comme l'un des hauts lieux de la pensée française de 1710 à 1733, au point de jouer le rôle de l'antichambre de l'Académie. C'est un honneur d'être reçu à l'Hôtel de Nevers dont la société est composée de grands noms : Montesquieu, Houdar de La Motte, Fontenelle ou encore Marivaux. Mais derrière tous ces hommes célèbres, la maîtresse de maison semble toujours devoir s'effacer. De même, si la critique s'intéresse aux propos sur l'éducation tenus par Madame de Lambert, elle ne manque pas de souligner la profonde influence de Fénelon sur ses idées, ce qui en diminue la portée. Le parallélisme entre les deux auteurs dénie une certaine originalité à l'écriture et à la réflexion de la Marquise. Selon un dispositif similaire, la morale qu'elle présente à son lectorat aurait pour unique mérite d'avoir su s'inspirer de grands auteurs moralistes tels que les philosophes stoïciens, Montaigne, Saint-Évremond, Malebranche, La Rochefoucauld, et d'avoir su ensuite appliquer leurs préceptes. Finalement, l'œuvre de Madame de Lambert se réduirait à l'assemblage habile des pensées d'autrui.

¹ Madame de Lambert, *Œuvres*, « Discours sur le sentiment d'une dame qui croyait que l'amour convenait aux femmes lors même qu'elles n'étaient plus jeunes », texte établi et présenté par Robert Grandroute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p.321.

² *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, t. III, Prault, Paris, 1751, p. 87.

Robert Granderoute, à l'origine de l'ouvrage critique le plus récent sur ce sujet, rédigé en 1990, affirme ainsi que « contre le délaissement [actuel de la critique], voudrait agir la présente édition. Car les écrits de Madame de Lambert ne manquent ni d'intérêt ni d'attrait³. » C'est le partage de cette conviction qui est à l'origine de ce mémoire consacré à la contribution mesurée de la Marquise à l'émancipation des femmes.

Au cours des cinquante dernières années, l'œuvre de Madame de Lambert semble avoir suscité moins d'engouement qu'au XIX^e et au début du XX^e siècle. Sur sa pensée morale, les travaux les plus récents et intéressants sont ceux de Paul Hoffman⁴ et de Ginette Kryssing-Berg⁵. Ils ont souligné la place prégnante de l'intertextualité dans l'œuvre tout en rappelant les réflexions propres à l'écrivaine. Du point de vue stylistique, Roger Marshall⁶ comme Robert Granderoute⁷ ont rendu hommage au « génie de la forme » de Madame de Lambert. À travers des lectures juxtalinéaires avec d'autres textes, dont ceux de Fénelon, ils analysent la complexité de l'écriture féminine tout en la contextualisant.

Mais, en définitive, c'est son activité de salonnière qui reste la source des écrits les plus nombreux. Citons *La Marquise de Lambert à l'Hôtel de Nevers* de Robert Dauvergne⁸ et *Un mardi chez Madame de Lambert* de Serge Grand⁹ pour les parutions récentes. Le salon de Madame de Lambert est aussi souvent évoqué, que ce soit dans les romans historiques comme *Les Ombrelles de Versailles* du journaliste français Jean Diwo¹⁰ en 1999 ou dans les études sur le rôle socio-culturel des salons aux XVII^e et XVIII^e siècles et leur contribution à l'avènement des Lumières. En définitive, que l'on s'inscrive dans une démarche de vulgarisation ou de recherche universitaire, étudier l'œuvre de Madame de Lambert permet de côtoyer un des esprits féminins les plus cultivés de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle et d'en tirer des enseignements toujours actuels.

³ Madame de Lambert, *Œuvres*, texte établi et présenté par Robert Granderoute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p. 7.

⁴ Hoffman (Paul), « Madame de Lambert et l'exigence de dignité », *Travaux de linguistique et de littérature*, t. XI, 2, 1973, pp. 19-32.

⁵ Kryssing-Berg (Ginette), « La Marquise de Lambert ou l'ambivalence de la vertu », *Revue Romane*, t. XVII, 1982, pp. 35-45.

⁶ Marshal (Roger), « Deux paraphrases de Madame de Lambert », *Le génie de la forme. Mélange de langue et littérature offerts à Jean Mourot*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 1982, pp. 257-266.

⁷ Granderoute (Robert), *De « l'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, p.18.

⁸ Dauvergne (Robert), *La Marquise de Lambert à l'Hôtel de Nevers (1698-1733)*, Paris, 1947.

⁹ Grand (Serge), « Un mardi chez Madame de Lambert », *Ces Bonnes Femmes au XVIII^e*, P. Horay, 1985, pp. 29-40.

¹⁰ Diwo (Jean), *Les Ombrelles de Versailles*, Flammarion, 1999, pp. 2436-253.

Mais avant d'analyser l'œuvre de Madame de Lambert, il est nécessaire d'introduire quelques informations bibliographiques qui n'ont pas manqué d'influencer son destin de femme et d'écrivaine. Née à Paris le 25 septembre 1647, Anne-Thérèse Marguenat de Courcelles appartient par son père à la petite noblesse, issue de la bourgeoisie marchande. Ce dernier décède le 22 mai 1650 alors qu'elle n'a pas trois ans. Élevée avec ses trois sœurs au couvent des Annonciades de Meulan, Anne-Thérèse ne souhaite pas suivre leur exemple et entrer en religion. Elle demeure au Marais, chez sa mère qui s'est remariée avec François Le Coigneux. Selon le témoignage de Fontenelle¹¹, c'est auprès de son beau-père qu'elle a accès à l'art de la conversation et aux principes de l'honnêteté définis pendant le Grand Siècle. Elle s'accoutume ainsi à penser, à raisonner et à s'exprimer avec correction et délicatesse, tout en s'essayant à l'écriture de « petits extraits ».

Le 22 février 1666, âgée de dix-huit ans, elle épouse Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris en Auxerrois, baron de Chitry et Augy, capitaine de la première Compagnie du Régiment royal de cavalerie. Elle entre ainsi dans une grande famille du Périgord, peu fortunée mais auréolée du prestige militaire depuis un siècle. Le jeune couple a quatre enfants, dont seuls deux survivent : Monique-Thérèse, née en 1669, et Henri-François en 1677. Madame de Lambert s'éloigne alors de sa mère avec qui elle a un différend au sujet de l'héritage paternel, qui s'élève au moins à cinq cent mille livres... Un procès l'oppose ainsi à sa mère et son beau-père pendant des années.

Le 12 juin 1684, Henri de Lambert est nommé gouverneur du duché de Luxembourg. La Marquise rejoint son mari dans cette ville mais ce dernier meurt soudainement le 1^{er} août 1686 à l'âge de cinquante et un ans. Veuve, chargée de ses deux enfants, elle reçoit une pension du Roi de six mille livres et assume avec sérieux et fermeté ses diverses obligations : éducation, affaires domestiques, poursuite du procès... La date exacte de la fin de ce dernier n'est pas connue mais il est certain que Madame de Lambert finit par l'emporter et se voit à la tête d'une fortune considérable et assurée. Elle s'installe en 1698 à l'Hôtel de Nevers dont elle acquiert une partie. C'est ici, rue de Richelieu, qu'elle ouvre un salon, un « bureau d'esprit », alors qu'elle a plus de soixante ans. Toujours d'après le témoignage de Fontenelle, c'est à partir de 1710 que ce salon va devenir le plus important de Paris et ce pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la Marquise, le 12 juillet 1733.

¹¹ Fontenelle, *Mercur de France*, août 1733, pp. 1843-1848.

Outre sa culture littéraire, Madame de Lambert s'inspire ainsi de ses propres expériences de vie afin de composer une œuvre complexe, qualifiée avec justesse de « mélange de solidité et de grâce, de discrétion et de hardiesse, de tradition et de modernité¹² » par Robert Granderoute.

Envisager la complexité de l'écriture, entre silence et parole de femme

L'œuvre de Madame de Lambert est le reflet d'une époque de transition et s'attache à décrire une réalité sociale en particulier : les rapports entretenus entre les hommes et les femmes dans la société de la fin du Grand Siècle au début du Siècle des Lumières. Ce constat social ne s'accompagne pas d'une écriture neutre mais révèle au contraire une prise de position dans la polémique relative à la place de la femme dans les sphères privée et publique. Madame de Lambert dénonce par divers biais – voix narratives multiples, tournures impersonnelles, intertextualité, exemples – la situation inégalitaire que connaissent ses contemporaines.

De prime abord, son œuvre ne peut pas être qualifiée de création originale au sens où ses sources, diverses et nombreuses, sont immédiatement perceptibles. Les citations avouées de l'auteur prennent différentes formes : celle de l'intertextualité explicite avec une reconnaissance nominative (Montaigne, La Rochefoucauld...), de la désignation périphrastique et laudative (« Un galant homme... », « Un grand homme... ») ou de la présentation d'une pensée collective désignée par le pronom indéfini « on ». Les auteurs auxquels elle paraît être la plus redevable sont Platon, Plutarque, Marc-Aurèle, Cicéron, Horace, Pline, Sénèque, Montaigne, Saint-Évremond, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle... sans oublier des femmes de lettres comme M^{elle} de Scudéry¹³.

Madame de Lambert reconnaît ainsi ce qu'elle doit aux auteurs les plus divers, anciens et modernes, et témoigne d'une culture très étendue. Ce savoir littéraire et mondain est présent dans l'ensemble de ses textes par les thèmes abordés, les références, les comparaisons, les exemples donnés ou encore l'articulation des raisonnements.

¹² Granderoute (Robert), *op.cit.*, p. 13.

¹³ L'étude de l'œuvre de Madame de Lambert a été pensée comme la continuité du sujet de mémoire de master 1 intitulé « La "Morale du Monde" et la Figure de l'Honnête Femme. Étude des Conversations Morales de Mademoiselle de Scudéry ». Ce document est consultable sur <http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00907323/document>.

Mais, en habile polymathe, elle synthétise ses sources afin de faire naître une voix auctoriale qui lui est propre et donne une nouvelle dimension aux textes à l'origine de sa réflexion. Les grands auteurs masculins lui permettent ainsi de dissimuler ou de justifier sa pensée aux yeux de son lectorat et, plus encore, de se défendre face à ses principaux censeurs : les hommes. Il s'agit alors de valoriser la nouvelle portée que Madame de Lambert confère aux textes, devenus des prétextes à sa propre écriture, selon une logique explicitée un siècle plus tôt par Pascal : « Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets¹⁴. »

Outre le recours à l'intertextualité, Madame de Lambert utilise différentes stratégies littéraires et stylistiques afin de faire entendre sa voix au sein d'une société patriarcale, majoritairement défavorable aux femmes. Son œuvre s'inscrit indéniablement dans un contexte culturel, idéologique et social où tout concourt au silence des femmes et implique donc de prendre certaines précautions d'usage. Écrasée par le fardeau des bienséances, juridiquement servie, la femme cultivée à l'aube du Siècle des Lumières n'a en effet quasiment aucune influence sans un médiateur masculin.

Par les thèses qu'elle soutient sur un ton polémique mesuré, Madame de Lambert peut de fait apparaître comme une ancêtre d'Olympe de Gouges (1748-1793), la grande féministe révolutionnaire. Celle-ci est téméraire, ose dénoncer l'injustice sociale et ses écrits tapissent les murs de Paris. Elle est condamnée à la guillotine, vraisemblablement pour avoir osé défendre les droits de la femme. D'autres féministes du siècle sont plus prudentes. En général, elles ont conscience de la discrimination masculine envers la gent féminine et la contestent par l'écriture tout en faisant preuve d'une certaine réserve. Madame de Lambert appartient à cette seconde catégorie. Ses parutions sont anonymes, elle prétend n'écrire que pour ses proches (les enfants, les amis, les habitués de l'Hôtel de Nevers...), elle rachète les éditions publiées sans son accord, elle fait preuve d'une grande modestie d'auteur de manière constante. Deux siècles plus tard, Simone de Beauvoir (1908-1986) n'est cependant pas dupe de cette parole finement maîtrisée, lorsqu'elle constate : « C'est avant tout cette modestie raisonnable qui a défini jusqu'à présent les limites du talent féminin¹⁵. » Dans ce contexte, le véritable mérite féminin consiste à réussir à exprimer ses opinions, en alternant avec habileté le silence et la parole des femmes.

¹⁴ Pascal (Blaise), « Pensées », *Œuvres Complètes*, Seuil, 1963, p. 528.

¹⁵ De Beauvoir (Simone), *Le Deuxième Sexe*, tome 2, Gallimard, 1978, p. 472.

Rédigée sur plusieurs décennies, l'œuvre de Madame de Lambert est ainsi un précieux témoignage des difficultés inhérentes à l'écriture féminine. Elle souligne aussi l'engagement de l'auteur selon deux axes principaux. D'une part, il existe une véritable implication personnelle dans l'écriture, explicitée par exemple par les titres des ouvrages destinés à ses enfants : *Les Avis d'une mère à son fils et d'une mère à sa fille* rédigés vers 1698 alors qu'Henri-François n'a pas dépassé les vingt ans et que sa sœur Monique-Thérèse atteint tout juste la trentaine. Robert Granderoute affirme que « Madame de Lambert se raconte, se confie, avance son exemple et celui des siens, elle s'examine, s'instruit et se réforme ou du moins s'y essaie¹⁶. » L'écriture est ainsi d'autant plus personnelle qu'elle se fait avant tout pour soi. D'autre part, Madame de Lambert se positionne dans la Querelle des Femmes, une polémique célèbre sur la place des femmes dans la société. Que ce soit par la forme de son discours, initialement adressé à ses proches, ou par son contenu, émaillé d'exemples et de commentaires personnels, l'écriture de Madame de Lambert révèle bel et bien une voix auctoriale singulière au-delà des nombreuses sources qu'elle utilise et réinvestit.

La principale critique de Ginette Kryssing-Berg quant aux précédentes études de l'œuvre de Madame de Lambert repose justement sur le manque de soin apporté à la découverte des enjeux de l'écriture féminine, dans le contexte particulier d'une période de transition comme celle du Grand Siècle au Siècle des Lumières. Ce faisant, le champ critique a tendance à diminuer voire à ne pas prendre en compte la contribution de la Marquise à l'émancipation progressive des femmes :

Moraliste rassurante, quelquefois même moraliste attardée du siècle précédent, telle est la Marquise de Lambert pour la tradition critique qui n'a pas saisi le climat conflictuel dans lequel est écrite son œuvre. Coincée par le conformisme de son milieu et de son époque, elle se trouve devant des contradictions indépassables. Pourtant, si l'on se met à l'écoute de sa parole en tenant compte du système de langage et de rôles qui la conditionnait, l'on découvre une féministe très consciente dont on ne doit pas dédaigner l'influence, étant donné l'importance et l'éclat de son salon¹⁷.

¹⁶ Lambert (Madame De), *Œuvres*, Texte établi et présenté par Robert Granderoute, Librairie Honoré Champion, 1990, Introduction, p. 10.

¹⁷ Kryssing-Berg (Ginette), « La Marquise de Lambert ou l'ambivalence de la vertu », *Revue Romane*, t. XVII, 1982, pp. 35-45.

Éclairer l'œuvre par le regard de trois écrivains contemporains

Robert Granderoute rappelle que l'œuvre de Madame de Lambert doit avant tout se comprendre comme « celle d'une femme qui s'adresse aux femmes en abordant les questions qui les concernent directement¹⁸. » Elle dessine ainsi un destin de femme et un art de vivre spécifiquement féminin. Toutes les étapes sont évoquées à travers ses différents écrits, composés dès les années 1690 mais publiés plus tardivement, voire à titre posthume. Elle y aborde les enjeux de l'adolescence et de l'éducation, notamment à travers l'*Avis d'une mère à sa fille* paru en 1727 ; ceux de l'amour, de la beauté et des relations avec les hommes à travers le *Discours sur le sentiment d'une dame qui croyait que l'amour convenait aux femmes lors même qu'elles n'étaient plus jeunes* en 1726, les *Réflexions nouvelles sur les femmes* en 1727, le *Traité de l'amitié* en 1736 ; et enfin, ceux de la retraite et de la solitude à travers le *Traité de la vieillesse* en 1747. À ces écrits s'ajoutent les sujets prisés par l'élite intellectuelle et mondaine de l'époque : *Réflexions sur le goût* en 1727, *Discours sur la délicatesse d'esprit et de sentiments* en 1728, *Discours sur la différence qu'il y a de la réputation à la considération* en 1729, et *Réflexions sur les richesses* en 1747¹⁹.

Cependant, lorsque Madame de Lambert s'adresse aux femmes, elle ne le fait pas de manière universelle. Il s'agit d'une catégorie socio-culturelle aisée, appartenant essentiellement à la noblesse, cultivée, a même de lire et de comprendre l'analyse de la salonnière sur la condition féminine. Ce ne sont pas les préoccupations de paysannes qui l'intéressent ici mais bel et bien celles de ses semblables dans la hiérarchie sociale. Par ailleurs, il est important de rappeler que l'individualisme n'existe guère sous l'Ancien Régime. Chacun appartient à un ou plusieurs groupes. En l'occurrence, Madame de Lambert appartient à l'élite française mais également à la gent féminine. La famille joue également un rôle primordial, notamment pour la femme. Dans cette société patriarcale, elle quitte le foyer familial pour rejoindre celui de son mari, avec généralement une dot. Le souci principal reste d'assurer la continuité de la famille (d'où la nécessité d'avoir beaucoup d'enfants et de préférence des garçons) et la croissance de la richesse transmise de génération en génération. De ce fait, aucune promotion sociale n'est réellement possible et la femme est avant tout considérée comme le moyen d'assurer la pérennité des grandes familles, notamment par des alliances sous forme de mariages arrangés.

¹⁸ Lambert (Madame De), *Œuvres*, Introduction, p. 11.

¹⁹ Madame de Lambert a également rédigé des portraits mais nous n'en avons pas tenu compte dans ce mémoire.

Afin de mieux cerner la richesse de l'œuvre de Madame de Lambert, nous avons décidé de la mettre en perspective avec les textes de trois auteurs masculins. Ses contemporains portent des regards différents sur la gent féminine et permettent d'aborder la plupart des enjeux propres au destin féminin. La relation entre les textes peut être celle de la confrontation tout comme celle de la collaboration voire de l'admiration. Ainsi, la *Satire X* de Boileau (1636-1711) sous-titrée « Contre les femmes » et publiée en 1694 est un célèbre exemple de la pensée misogyne à laquelle les femmes doivent faire face. Au contraire, les rapports que Madame de Lambert entretient avec Fénelon (1651-1715) sont amicaux d'après leur correspondance et reposent sur une conviction commune : il faut éduquer les jeunes filles pour leur éviter les périls moraux et sociaux que les tentations de la vie publique ne manquent pas de mettre sur leur chemin. La Marquise s'est ainsi largement inspirée de *De l'Éducation des filles* paru en 1687 pour rédiger ses *Avis à son fils et à sa fille*. Enfin, *La Vie de Marianne* dont la publication s'échelonne de 1731 à 1742, comprend un portrait extrêmement laudatif de Madame de Lambert et illustre l'influence de son salon dans l'avènement des Lumières. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que ce roman inachevé ait été écrit par un habitué des « mardis » de l'Hôtel de Nevers : Marivaux (1688-1763).

Par ailleurs, l'étude de ces trois auteurs permet d'avoir un regard transversal sur la période de transition que constitue le passage du Grand Siècle au Siècle des Lumières. Ces mises en perspective mettent en relief la position défendue par Madame de Lambert et permettent de comprendre avec plus de finesse les enjeux inhérents à son discours sur les femmes : leur place dans la société, les rapports qu'elles entretiennent avec les hommes, leurs devoirs de filles, d'épouses et de mères, leur (défaut d') éducation... La confrontation des regards contribue finalement à dessiner une figure féminine valorisée par la Marquise. Celle-ci prend en compte la réalité sociale à laquelle font face les femmes – nulle pensée révolutionnaire ici – et l'idéal auquel elles peuvent aspirer – notamment en ce qui concerne l'accès à l'éducation et à la culture.

Ce mémoire souhaite alors rendre hommage à Madame de Lambert, femme de lettres à la plume ingénieuse et figure féminine et mondaine dont le prestigieux salon de l'Hôtel de Nevers a contribué à la diffusion de l'esprit des Lumières. L'étude de son œuvre doit ainsi démontrer la place honorable qu'elle mérite parmi les auteurs classiques de la morale et de l'éducation.

En outre, le destin de femme et d'écrivaine de Madame de Lambert a contribué, modestement mais indéniablement, à l'émancipation progressive des femmes. Sous couvert de respecter l'idéologie dominante qui valorise la suprématie masculine, son écriture se révèle contestataire. Elle écrit en tant que femme, sur les femmes, pour les femmes. Sans remettre en cause des conventions sociales contraignantes pour la gent féminine, elle s'attache à mettre en pratique les principes qui lui permettent de s'épanouir dans un espace de liberté restreint. En d'autres termes, cette grande dame du XVIII^e siècle est une féministe avant la lettre, désireuse de faire de la femme un individu à part entière, tout comme le désirent les féministes contemporain(e)s.

Que ce soit au XVIII^e ou au XXI^e siècle, il s'agit donc encore et toujours de promouvoir le « vrai mérite des femmes », selon les propres termes de Madame de Lambert.

I. Le lambertinage et la Querelle des Femmes

Comme le rappelle Roger Marshal dans son ouvrage intitulé *Madame de Lambert et son milieu*, la Marquise a eu le privilège de donner son nom à une manière de penser et à un style de vie, à l'instar de son contemporain Marivaux²⁰. Le « lambertinage » ne connut pas la même renommée que le « marivaudage » mais ce terme est utilisé par les critiques pour désigner une « nouvelle préciosité » qui repose largement sur l'œuvre de Madame de Lambert²¹.

Le lambertinage, reflet d'une époque de transition, se concentre avant tout sur les rapports entretenus entre les hommes et les femmes dans la société comprise entre la fin du Grand Siècle et le début du Siècle des Lumières. Ce constat social ne s'accompagne pas d'une écriture neutre. Il révèle au contraire une prise de position assumée dans la polémique relative à la place des femmes dans les sphères privée et publique. Madame de Lambert dénonce par divers biais – voix narratives multiples, tournures impersonnelles, intertextualité, exemples, vécu personnel – la situation inégalitaire que connaissent ses contemporaines.

Afin de présenter sa contribution au débat sur le statut de la femme, initié au XIV^e siècle mais agitant encore la société actuelle, nous commencerons par inscrire l'œuvre de Madame de Lambert dans la célèbre « Querelle des Femmes ». L'origine de cette controverse est historiquement attribuée à André Tiraqueau (1488-1558) dans le cadre d'un débat sur le contrat de mariage qui s'étend bientôt plus largement au statut de la femme. Si André Tiraqueau soutient qu'il est nécessaire qu'existe dans le mariage une affection réciproque, il affirme cependant sans ambiguïté la supériorité de l'homme sur la femme, au sein d'une union où le mari a un rôle de tuteur et de protecteur envers l'épouse.

²⁰ Marshal (Roger), chapitre III « Le lambertinage : une nouvelle préciosité », *Madame de Lambert et son milieu*, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, Oxford, 1991, p.481.

²¹ Il n'est pas de notre propos de définir ici la préciosité et ces avatars mais pour de plus amples développements, se reporter à l'ouvrage majeur de Dufour-Maître (Myriam), *Les Précieuses - Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Honoré Champion, Collection Lumière Classique, 1999.

Avant d'étudier la manière dont Madame de Lambert condamne subtilement cet état de fait, nous avons choisi de présenter la pensée misogyne contre laquelle elle se positionne à travers la *Satire X* de Boileau et sa critique des vices féminins.

A. La Satire X de Boileau comme divertissement et avertissement sur les femmes

« On vantait ton bon sens, et tu prends une femme! »
Juvénal (fin I^{er} siècle - début II^e siècle), *Satire VI*

Quelle folie, quelle déraison que le mariage! La critique de l'union sacrée, d'autant plus actuelle que les divorces se font plus nombreux²², était déjà au cœur de la *Satire VI* de Juvénal intitulée *Mulieres*, c'est-à-dire *Des Femmes*. La femme est ici considérée comme la principale cause du malheur de l'homme, ou plutôt du mari. Dangereuse et hypocrite, pécheresse et manipulatrice, elle doit avant tout inspirer la méfiance. Ce texte antique est la source d'inspiration de Boileau (1636-1711) lorsqu'il rédige la *Satire X* publiée en 1694²³.

La critique adjoint encore aujourd'hui le sous-titre « Contre les femmes » à ce texte polémique qui suscita une avalanche de réactions : *Le Pour et le Contre du mariage avec la critique du Sr Boileau* de Pierre Henry, une *Réponse à la Satire X du Sieur D**** de Nicolas Pradon ou encore une *Satyre contre les maris* de Jean-François Regnard. Tandis que la *Satire X* de Boileau apparaît comme le réquisitoire du mariage par excellence, l'*Apologie des Femmes* de Perrault en serait le plaidoyer le plus célèbre.

Par ailleurs, la *Satire X* présente le thème de la folie commune au sens d'Érasme : elle touche à la fois la gent féminine dans son ensemble et chaque femme dans sa folie particulière, son vice propre. La galerie de portraits satiriques que le narrateur présente à son interlocuteur, Alcippe qui va bientôt prendre femme, est à la fois une source de divertissement sur le ton de la conversation amicale et un avertissement à travers le réquisitoire mené contre les femmes.

²² D'après l'INSEE, en France, ce sont 342 divorces qui sont prononcés chaque jour, soit 124 948 divorces par an (2013). Dans 3 cas sur 4, le demandeur du divorce est la femme.

²³ La *Satire X* est publiée pendant la Querelle des Anciens et des Modernes au moment où Boileau est considéré comme l'un des chefs de file du premier camp. Or, les divergences d'opinions de ces hommes de lettres s'inscrivent aussi dans une autre controverse : la Querelle des Femmes.

Le narrateur décline ainsi une série de portraits en un spectacle sans fin des figures féminines en présentant tour à tour l'infidèle, la comédienne, la dépensière, l'avare, la coquette, la joueuse, la dévote ou encore la libertine. Cependant, derrière le comique de la satire se cache un sujet des plus sérieux : la révélation des vices féminins derrière le masque de l'épouse.

Une représentation de la figure féminine à travers une galerie de portraits

Lorsque Boileau présente sa satire au public, il a parfaitement conscience de traiter un sujet épineux : le mariage et, plus spécifiquement, les vices féminins. Dans son *Avis au Lecteur*, il assure cependant avoir eu assez de justesse – morale et linguistique – pour concilier la verve de la tradition satirique avec le goût le plus épuré de son temps. Il affirme respecter scrupuleusement « la pudeur » malgré la délicatesse de l'objet de sa critique :

La bienséance néanmoins voudrait, ce me semble, que je fisse ici quelque excuse au beau sexe, de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. / Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma satire sont si générales, que bien loin d'appréhender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande espérance du succès de mon ouvrage. / Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas y laisser échapper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur²⁴.

Ce paratexte a pour objectif d'obtenir la bienveillance – à défaut de l'adhésion – du lectorat féminin. L'argument se développe en trois temps comme nous l'avons délimité ci-dessus. Dans un premier mouvement, Boileau rend hommage aux règles de la bienséance, règles avant tout établies par les femmes et chères aux Précieuses du Grand Siècle²⁵. L'excuse faite au « beau sexe » rappelle que la gent féminine est alors considérée comme le juge par excellence du bon goût. Madame de Lambert convient elle aussi que « parmi les avantages qu'on donne aux femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément²⁶. »

²⁴ Boileau, *Satires, Épîtres, Art poétique*, « Satire X », édition de Jean-Pierre Collinet, collection Poésie, Gallimard, 1985, *Avis au Lecteur*, p. 122.

²⁵ Il n'est pas de notre propos de définir ici la préciosité et ces avatars mais pour de plus amples développements, se reporter à l'ouvrage majeur de Dufour-Maître (Myriam), *Les Précieuses - Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Honoré Champion, Collection Lumière Classique, 1999.

²⁶ Madame de Lambert, *Œuvres*, « Réflexions nouvelles sur les femmes », texte établi et présenté par Robert Grandroute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p.219.

Cependant, à la lecture de la satire, la sincérité de cet hommage est rapidement remise en question. N'est-ce pas un outrage encore plus important que de rappeler des règles pour mieux les bafouer ensuite, qui plus est si ces règles sont établies par l'objet même de la satire?

Dans le second mouvement de l'*Avis au Lecteur*, Boileau insiste sur l'enjeu que représente la réception de son ouvrage par le lectorat féminin. Alors que cette peinture des vices féminins peut être perçue comme une offense par les femmes, il souhaite susciter leur approbation et leur curiosité. Ses portraits seraient des *caractères* au sens de La Bruyère et non des critiques *ad hominem*. Il s'agirait donc théoriquement de peindre les vices féminins de manière générale sans discréditer une femme en particulier. Néanmoins, à la lecture de la satire, un contemporain de Boileau peut identifier sans peine la femme dont il fait le portrait. Parmi les références immédiatement perceptibles, nous pouvons citer le portrait de Madame de La Sablière en femme savante. Esprit libre, extrêmement cultivée, elle vit séparée de son mari et reçoit aussi bien Charles Perrault que Ninon de Lenclos dans son salon, qui est aussi fréquenté par des savants comme Roberval, Sauveur et Cassini. Ce sont ces éléments qui permettent de la reconnaître dans les vers relativement méprisants de Boileau:

[...] Bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, et le teint si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière
À suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. Sa science, je crois,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi²⁷.

Loin de respecter les consignes de la satire anonyme, Boileau dénonce la curiosité et l'instruction des femmes à travers le portrait de Madame de La Sablière. À l'inverse, Madame de Lambert considère cette dernière comme un modèle d'excellence pour ses contemporaines²⁸ et en fait également le portrait dans ses *Réflexions nouvelles sur les femmes*.

²⁷ Boileau, *op. cit.*, vers 425-432, p. 134.

²⁸ Robert Granderoute résume ainsi les circonstances de l'admiration de Madame de Lambert envers Madame de La Sablière : « [Ce passage des *Réflexions nouvelles sur les femmes* est un] bel éloge de Mme de La Sablière (1636-1693) que Mme de Lambert a connue et dont elle a fréquenté le salon rue Neuve des Petits Champs. Belle, aimable, connaissant les lettres et les sciences, sans rien avoir ni de la précieuse ni de la savante ridicule dont Boileau se moque dans sa Satire X, Mme de La Sablière avait « un charme particulier dans la conversation et un don de plaire qu'on ne saurait exprimer » (*Mercurie galant*, décembre 1693, p. 299-300). Après une période de vie mondaine (elle fut l'amante

Au-delà de son impressionnante culture générale et de sa maîtrise des codes mondains, Madame de Lambert reconnaît à Madame de La Sablière une sensibilité qui privilégie émotions et élans du cœur, telle une préfiguration du siècle des Lumières :

Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'âme que toutes les sentences des philosophes. [...] Une dame [Madame de La Sablière] qui a été un modèle d'agrément sert de preuve à ce que j'avance. On demandait un jour à un homme d'esprit de ses amis ce qu'elle faisait et ce qu'elle pensait dans sa retraite : « Elle n'a jamais pensé, répondit-il, elle ne fait que sentir. » Tous ceux qui l'ont connue conviennent que c'était la plus séduisante personne du monde et que les goûts, ou plutôt les passions, se rendaient maîtres de son imagination et de sa raison, de manière que ses goûts étaient toujours justifiés par sa raison et respectés par ses amis²⁹.

Ainsi, alors que la sensibilité ou le savoir des femmes font régulièrement l'objet de railleries, Madame de Lambert affirme que l'un n'exclut pas l'autre. Elle n'oppose pas le cœur à la raison et souligne à nouveau la complexité des sentiments humains. Mieux encore, ces deux qualités se complètent harmonieusement dans le modèle d'une figure féminine considérée comme « la plus séduisante personne du monde ».

Enfin, le troisième mouvement de l'*Avis au Lecteur* insiste sur le respect de la « pudeur » au cours de cette vaste peinture des vices féminins. Comme le remarque notamment Michèle Rosellini, « la pudeur est une émotion éminemment privée. Mais elle prend sens et consistance dans l'espace social, où elle détermine les attitudes individuelles³⁰. » La double nature – privée / publique – de cette qualité attachée à la figure féminine aux XVII^e et XVIII^e siècles est essentielle. Le fait de « blesser la pudeur » peut être un motif de censure. D'où l'absence de vulgarité dans les vers de Boileau mais une ironie souvent proche de l'insolence. La pudeur repose entre autres sur l'absence de référence à la sexualité. Seuls les deux vers suivants sur un ensemble de 739 vers peuvent être considérés à la limite de l'indécence : les « lieux communs de morale lubrique » pour

de La Fare), Mme de Lambert se retira en 1680 à l'Hospice des Incurables ». « Réflexions nouvelles sur les femmes », Madame de Lambert, *Œuvres*, texte établi et présenté par Robert Grandroute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, pp. 246-247.

²⁹ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.222.

³⁰ Rosellini (Michèle), *Censure et « honnêteté publique » au XVII^e siècle : la fabrique de la pudeur comme émotion publique dans le champ littéraire*, *Littératures classiques*, œuvre n°68, Armand Colin, 2009.

désigner l'Opéra aux « danses, [aux] héros à la voix luxurieuse³¹ ». La lubricité, la luxure des femmes infidèles est suggérée, mais jamais présente de façon littérale. Quant à l'amour conjugal bafoué, Alcippe affirme pudiquement à sa femme: « Ma maison, ni mon lit ne sont point faits pour vous³². » Au fil des siècles, la pudeur semble d'ailleurs avoir toujours gardé un lien étroit avec le corps et l'intime. Madame de Lambert, quant à elle, considère celle-ci comme la plus grande des qualités féminines car elle seule garantit la réputation d'une femme et lui permet de faire valoir ses droits face à la suprématie masculine³³.

En résumé, l'*Avis au Lecteur* permet avant tout à Boileau de justifier son projet auctorial et d'influencer la réception de l'œuvre : il s'agirait ainsi d'une satire pudique et enjouée permettant de peindre les vices « du beau sexe » avant que le mariage ne soit prononcé. De fait, la matière des vices féminins semble inépuisable, ce qui confère aussi au texte son aspect comique, divertissant: « Sur ce vaste sujet, si j'allais tout tracer, / Tu verrais sous ma main des tomes s'amasser. / [...] / Il en est des milliers : mais ma bouche enfin lasse / Des trois-quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce³⁴. »

Dans cette galerie de portraits de longueur inégale – d'un vers unique à une quarantaine de vers – nous rencontrons ainsi l'infidèle, la femme lascive, la manipulatrice, la comédienne, la dépensière, l'avare, la joueuse, la coquette galante, la savante, la précieuse, l'orgueilleuse fière de son ascendance, la dévote, la libertine, l'ambitieuse, l'athée infernale, la fantasque inégale dans son sentiment amoureux, la maligne aux yeux faux, la brusque impertinente, la vieille coquette ridicule, l'amatrice de tabac, la brelandière, la cabaretière, la mauvaise mère, l'hypocrite et son directeur de conscience, la superstitieuse, la pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse, la femme qui n'a d'attention que pour ses animaux, la femme qui parle pour ne rien dire, et enfin cette énumération se termine en insistant sur la difficulté de se séparer d'une femme qui tient à s'acharner contre son mari et à conserver son commode statut d'épouse.

³¹ Boileau, *op.cit.*, vers 131 et vers 134, pp. 126-127.

³² *Ibid.*, vers 483, p. 135.

³³ L'analyse de la pudeur selon Madame de Lambert est abordée dans la partie II de ce mémoire.

³⁴ Boileau, *op.cit.*, vers 651-652 et vers 689-690, pp. 140-141.

Il existe également une alternance entre ces portraits généraux, ces *caractères* féminins, et leurs illustrations par des exemples célèbres, souvent issus des grandes œuvres de l'Antiquité. Seules trois figures féminines sont considérées comme vertueuses : Pénélope qui attend en épouse fidèle le retour d'Ulysse, Lucrece qui se suicide après avoir été violée et Esther qui sauve le peuple hébreux de l'extermination sous le règne de Xerxès I^{er}. Patience, honneur, courage sont les principales qualités qui les distinguent du commun des mortelles. Ces trois portraits laudatifs, comme une sainte trinité, font écho au commentaire du narrateur qui admet qu'au XVII^e siècle : « On peut trouver encore quelques femmes fidèles. / - Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter, / Il en est jusqu'à trois, que je pourrais citer³⁵. » En l'occurrence, il ne les nomme jamais, ce qui contribue à augmenter l'incertitude d'Alcippe et du lectorat quant à l'existence de femmes vertueuses.

Madame de Lambert orne également son discours de portraits féminins. À l'instar de Boileau, elle entend instruire mais aussi divertir son lectorat et utilise des exemples aussi bien contemporains qu'issus des siècles précédents. Nous avons évoqué le modèle de Madame de La Sablière et pouvons citer celui de Madame Henriette d'Angleterre³⁶ ou encore de Madame Dacier³⁷. Comme contre-modèle, le portrait de la sœur d'Alexandre le Grand est un exemple de dépravation féminine qui a l'avantage d'avertir le lectorat tout en s'assurant de ne blesser aucune contemporaine en particulier³⁸.

En somme, Madame de Lambert privilégie les modèles d'excellence féminine tandis que la *Satire X* présente majoritairement et sans surprise des portraits péjoratifs de femmes dont le comportement est moralement condamnable. Pour ne mentionner que quelques-unes d'entre elles, Boileau évoque Phèdre qui a le malheur d'être amoureuse de son beau-fils Hyppolyte, et Messaline, la troisième épouse de l'empereur romain Claude dont la conduite scandaleuse mène à sa perte. Le satiriste fait également porter à l'épouse le masque des trois Furies de la mythologie gréco-romaine³⁹.

³⁵ Boileau, *op.cit.*, vers 41-43, p. 124.

³⁶ « Madame Henriette d'Angleterre, qui aurait servi de modèle aux Grâces, donnait l'exemple. », Madame de Lambert, *op.cit.*, p. 217.

³⁷ « Une dame d'une profonde érudition », *Ibid.*, p. 219.

³⁸ « [...] "Il faut bien", dit Alexandre, "laisser [à ma sœur] sa part de la royauté, qui est la liberté de l'impunité [dans la luxure notamment]. », *Ibid.*, p. 215.

³⁹ La Mégère (Mégaira, « la Haine ») qui est comparable de nos jours à la « bourgeoise ennuyeuse » (vers 686), Tysiphone (Tisiphônê, « la Vengeance ») qui est une mère indigne persécutant sa progéniture par haine de son mari

Un antiféminisme fondé sur la monstruosité des femmes et la chute d'Ève

Les vices féminins se déclinent ainsi en plusieurs portraits qui, au-delà de la condamnation morale, peuvent renvoyer à une certaine monstruosité de la gent féminine. Pour Boileau, il s'agit de dévoiler la femme derrière le masque de l'épouse, pour faire prendre conscience au futur époux qu'il peut trouver « un monstre affreux sous l'habit de fille⁴⁰ » ou encore qu'il existe des mères comparables à des « monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes⁴¹ » car elles battent leurs enfants par haine de leur mari.

L'avertissement du narrateur quant aux vices cachés des femmes s'accompagne d'une réflexion sur le rapport des hommes à la dot. Privilégier l'argent aux qualités physiques et morales de la future épouse peut ainsi conduire ces derniers à créer les conditions mêmes de leurs malheurs à venir. Les vers suivants soulignent cet aveuglement des hommes :

Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
[Le futur mari] sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta ; ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;
Et trois-cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus⁴².

C'est ici l'argent – et non l'amour – qui rend aveugle. Cette femme à la vue incertaine n'est pas une silhouette mais une « masse de chair » proche de la difformité. Pourtant l'importance de la dot obtenue est telle que la voici comparée à la beauté féminine personnifiée : Vénus. D'une part, l'homme s'aveugle par cupidité, ce qui n'est qu'une autre forme de vice. D'autre part, la femme elle-même est manipulatrice et peut se jouer de son mari.

(vers 677-684). et enfin Alecto (Alêktó, « l'Implacable») qui fait subir à son époux les affres de la jalousie et des querelles incessantes (vers 373-386).

⁴⁰ Boileau, *op.cit.*, vers 270, p. 130.

⁴¹ *Ibid.*, vers 678, p. 140.

⁴² *Ibid.*, vers 271-276, p. 130.

La séduction féminine et ses dangers s'expriment par exemple dans l'hyperbole suivante : « Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés / Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés.⁴³ » Ici, la parodie du style épique est comprise dans la narration des « exploits » féminins. Ce procédé burlesque tient aussi du renversement des rôles sexuels. Il s'agit de conter les exploits de la femme débauchée alors que les hommes, qui sont habituellement les enfants chéris de la gloire, se retrouvent « ruinés, blessés, battus, assassinés ». Alliant la tragédie et la comédie, des références antiques et contemporaines, des figures féminines païennes et chrétiennes, Boileau s'amuse à changer de style d'un vers à l'autre. Ce goût de la parodie se rattache à la fois à l'intention comique du texte et à son but sérieux, au divertissement et à l'avertissement. Il s'agit d'aviser Alcippe et le lecteur de l'inconstance des femmes : l'instabilité stylistique devient le miroir, fidèle parce que déformant, des dangers moraux de l'instabilité sexuelle.

La misogynie présente dans la *Satire X* est confortée par le fait que la figure féminine revêt alors une symbolique imprégnée de christianisme depuis la chute d'Ève et peut incarner le diabolisme et le monde de la séduction. Dans cette optique, elle se retrouve du côté du faux et des tentations. Le thème chrétien de la chute est d'ailleurs omniprésent dans la *Satire X*. Il y a une métaphore filée où la chute au sens théologique est figurée de façon concrète : la femme marche « au milieu des écueils », « au bord du précipice⁴⁴ », « sans que le pied lui glisse⁴⁵ ». Après avoir explicitement mentionné « Satan⁴⁶ », la conséquence ne se fait pas attendre : « une chute toujours attire une autre chute⁴⁷ ». Cette idée chrétienne paraphrase ici la Bible : « *Abyssus abyssum invocat* ». Cette expression selon laquelle « l'abîme appelle l'abîme » est empruntée à un psaume de David (XLII, 8) et exprime le fait qu'une faute entraîne une autre. Dans le contexte à la fois comique et sérieux de la *Satire X*, cette chute consiste à sombrer dans la galanterie, puis dans l'adultère et enfin dans la débauche.

⁴³ *Ibid.*, vers 175-176, p. 128.

⁴⁴ Le mot « précipice » est une image classique pour désigner l'adultère. Par exemple, dans *La Princesse de Clèves*, Madame de Chartres l'emploie en s'adressant à sa fille.

⁴⁵ Boileau, *op.cit.*, vers 153-154, p. 127.

⁴⁶ *Ibid.*, vers 164, p. 127.

⁴⁷ *Ibid.*, vers 166, p. 127.

B. Les *molestiae nuptiarum* ou la comédie de la vie conjugale

Si la *Satire X* porte dans son ensemble sur les femmes, elle présente aussi une véritable réflexion sur le mariage. De fait, les premiers vers sur les épousailles à venir d'Alcippe ont une fonction introductive réaliste et sont un habile moyen d'élargir la satire à d'autres acteurs que les femmes : l'époux et l'institution du mariage elle-même. Le discours antiféministe de Boileau s'accompagne d'un discours anti-matrimonial, bien expliqué dans l'ouvrage de Howard Bloch⁴⁸. C'est d'ailleurs ce dernier qui situe le satiriste dans la tradition des *molestiae nuptiarum*, littéralement les *maux du mariage*.

Dans la *Satire X*, tous les hommes se trouvent confondus dans le mariage, dans l'uniformité du « on » relayé par le « nous », contraints aux mêmes traitements et tourments. Les femmes, quant à elles, se rassemblent derrière leur modèle, celui « d'une épouse⁴⁹ » où l'article indéfini donne une vision générale de la gent féminine. En définitive, après le mariage, tous sont interchangeables. Il semble impossible d'échapper à la standardisation dans la vie de couple, à une réduction au sort commun de tous les maris et de toutes les épouses. Mais quels sont exactement ces *molestiae nuptiarum* ? D'après le narrateur, Alcippe est condamné à passer par les deux principales alarmes consécutives du mariage : les soupçons sur la fidélité de l'épouse et ceux sur la paternité de la progéniture.

Madame de Lambert conduit également une réflexion sur les maux du mariage et insiste, contrairement à Boileau, sur la responsabilité masculine dans l'infidélité des femmes. La confrontation des deux points de vue permet de mieux comprendre les enjeux et les écueils de la vie conjugale.

⁴⁸ Bloch (Howard), *Medieval Misogyny and the Invention of Western Romantic Love*, 1991.

⁴⁹ Boileau, *op.cit.*, vers 10, p. 123.

Les dangers du monde, épargnés à la jeune fille, guettent l'épouse

Le réquisitoire contre les femmes mené par Boileau épargne de fait les jeunes filles. Ce n'est qu'une fois mariées que les femmes deviennent dangereuses. D'ailleurs le portrait que fait Alcippe de sa future épouse semble idéal. Si les prédictions du narrateur se réalisent, la « chute » de celle qui n'est encore aujourd'hui qu'une « fille » n'en sera que plus vertigineuse :

Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchant,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir⁵⁰.

C'est finalement la liberté accordée à une femme mariée, son entrée dans le monde, qui peut la pervertir et la conduire sur le sentier des plaisirs interdits et des vices.

L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.
Mais qui peut t'assurer, qu'invincible aux plaisirs
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence ?⁵¹

La jeune fille, élevée dans un couvent, n'ayant pour seuls amours que ceux de Dieu, du devoir et de la vertu, apparaît comme l'incarnation de l'innocence. C'est finalement une fois mariée, chez son époux, qu'elle va être confrontée à l'attrait des plaisirs licencieux. Mais n'ayant aucune connaissance des périls de la galanterie, comment pourrait-elle s'en prémunir ? Sans éducation des dangers du monde, comment les éviter ? N'est-ce pas condamner automatiquement cette jeunesse innocente que de ne pas l'instruire ? C'est la thèse accréditée par Madame de Lambert.

Comme Boileau, elle affirme que le véritable danger réside dans l'introduction dans le monde, dans la vie sociale. *Les Avis d'une mère à sa fille et d'une mère à son fils* sont d'ailleurs avant tout des manuels d'instructions et des mises en garde à l'intention de ses enfants. Cependant, la responsabilité masculine dans la dépravation des mœurs féminines ne joue pas le même rôle selon les deux auteurs.

⁵⁰ Boileau, *op.cit.*, vers 701-703, p. 141.

⁵¹ *Ibid.*, vers 125-130, p. 126.

En expliquant la « chute » de l'épouse avant tout par ses loisirs (théâtre, opéra, lecture, jeu), le satiriste minimise ainsi la responsabilité masculine. Le mari est certes trop laxiste mais c'est surtout la faiblesse du cœur féminin et son imagination débordante qui font oublier ses devoirs à l'épouse. Les vers suivants expliquent les circonstances propices à la chute de la jeune femme du rang de sainte à celui de diablesse. Le mari lui-même semble orchestrer son futur malheur en conduisant sa femme à l'opéra où les spectacles glorifient le sentiment amoureux envers et contre tout, y compris la fidélité conjugale, la vertu, le devoir.

Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,
De quel air penses-tu, que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulant,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands ;
Saura d'eux qu'à l'amour comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer :
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer ;
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lully réchauffa des sons de sa musique ?⁵²

Ces opéras sont propices à faire naître la passion dans le cœur d'une jeune femme. Cette dernière est « enchantée », du latin *incantare* qui signifie à la fois « chanter » et « ensorceler ». En d'autres termes, les danses et les musiques peuvent susciter son admiration du point de vue esthétique mais aussi l'envoûter. Ce sort peut lui faire perdre l'esprit au profit du cœur, lui faire oublier les bienséances et le devoir conjugal et, pis encore, la rendre païenne car elle adore un Dieu qui n'est plus celui des chrétiens mais celui de l'amour : Vénus, précédemment citée dans la satire.

Cependant Boileau ne fait aucune mention d'un autre acteur majeur de l'infidélité: le galant, l'amant, l'homme. Madame de Lambert admet que l'épouse puisse fauter mais ne conçoit pas que cette dernière soit juger seule coupable. Les hommes sont pour elle les premiers responsables. Ce sont d'ailleurs eux qui usent de stratagèmes pour adoucir le cœur féminin: « Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes ; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivraient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenait pas soin de les en détourner [...]»⁵³.

⁵² Boileau, *op.cit.*, vers 131-142, pp. 126-127.

⁵³ Madame de Lambert, *Œuvres*, « Avis d'une mère à son fils », texte établi et présenté par Robert Grandroute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p.64.

En outre, si les sentiments amoureux illégitimes sont insultants pour la réputation du mari trompé, leurs effets sur l'âme féminine sont aussi à prendre en compte. Boileau, en tant que narrateur, s'adresse ici à Alcippe et lui fait voir les tourments qu'il peut endurer dans une telle situation. Mais Madame de Lambert démontre avant tout à quel point la passion est néfaste pour la femme. Outre le déshonneur qu'elle lui apporte, la passion (issu du verbe *patior* signifiant « souffrir, éprouver, endurer ») est la source d'incommensurables douleurs. Les termes « immoler, enflammer » rappellent d'ailleurs à la fois la douleur physique de ce type d'amour et les flammes de l'enfer qui attendent l'épouse pécheresse.

L'objectif galant consiste à vaincre la vertu féminine et à rendre les femmes, en définitive, malheureuses. Avant de juger ces dernières, la gent masculine devrait ainsi cesser de glorifier les galants et leurs victoires : « Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres ; où souvent un malheur certain est toute la récompense d'un attachement sincère et constant !⁵⁴ » Pour Madame de Lambert, la femme n'a que le tort de succomber à l'amour. Le galant est quant à lui accusé de consciemment duper autrui et de mettre en place de véritables stratégies amoureuses afin de précipiter la chute de l'épouse. Dans ces conditions, lequel des deux mérite le blâme le plus sévère?

La déliquescence du couple dans une société de faux-semblants

Outre l'infidélité féminine, quels sont précisément les *molestiae nuptiarum* et quelles circonstances semblent entraîner inexorablement le couple vers le malheur? Le narrateur de la *Satire X* les décrit ainsi dans les vers introductifs suivants :

Enfin, bornant le cours de tes galantries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
Ton beau-père futur vide son coffre-fort :
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.

⁵⁴Madame de Lambert, *Avis d'une mère à son fils*, p.64.

C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême !
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime :
De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon ;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père !
Quel charme ! Au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussitôt accourir, s'empresse,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance⁵⁵.

Après une feinte approbation du mariage (« Quelle joie en effet, quelle douceur extrême !), nous savons que le narrateur s'emploie à décourager Alcippe de prendre femme par l'énumération de portraits satiriques, de figures féminines monstrueuses. Ces premiers vers sont en fait programmatiques. Toute la dégradation du mariage à venir est annoncée de manière symbolique par la première rime de la satire : « galanteries » / « maries ». Celle-ci marque la chute, la déchéance d'un univers mondain caractérisé par les plaisirs à un univers bourgeois rempli d'obligations, de soucis et de pesanteurs.

Certaines insinuations du narrateur détruisent dès le début toute perception idyllique du couple. Alcippe n'est pas un jeune premier mais a, au contraire, une carrière de séducteur derrière lui. Ce « cours » qu'il faut enfin borner suggère que l'âge a passé et que, plus encore que ses désirs, il est temps de fixer sa situation. Le mariage est une mise en ordre (« C'est bien fait ») et la première partie du texte traite cela comme une affaire et non comme une consécration de l'amour. L'épouse est d'ailleurs absente, les seuls acteurs concernés sont, outre Alcippe et le narrateur, le beau-père et le notaire qui scellent à leur manière un accord. Le mariage est une négociation où le « on » des deux partis présents (« on est déjà d'accord ») a quelque chose d'inquiétant par l'absence de toutes marques d'amour. En revanche, l'argent, la dot sont valorisés (« Ton beau-père futur vide son coffre-fort »). En somme, le mariage est parfait, ne présente aucune menace, tant que l'épouse n'est pas là.

⁵⁵ Boileau, *op.cit.*, vers 1-18, p. 123.

Une fois le mariage prononcé, l'épouse prend place dans la vie de l'homme. La suspicion s'étend à toute la comédie conjugale. Les surnoms de « petit cœur » ou de « mon bon » revêtent une aura comique. Ils semblent infantiliser et ridiculiser le mari embourgeoisé dans sa nouvelle vie de famille. Même le statut de « père » est remis en cause. Le narrateur sous-entend ici très rapidement l'infidélité quasi-inéluctable de l'épouse et l'absence de lien de paternité avec les enfants. Cette dernière par ses mots doux, ses faits et gestes (« tomber en pamoison »), semble en faire trop pour que sa conduite n'éveille aucun soupçon. Elle donne l'impression au lecteur d'assister à une comédie qui feint de respecter les convenances sociales sans pour autant être honnête.

À la perte de la liberté puisque le mariage est considéré comme un « joug », aux affres de la jalousie, aux tourments de l'infidélité s'ajoutent enfin les soupçons de la filiation. Est-il possible de faire un constat plus cruel? Pour Boileau, le mariage est la négation pure et simple de la galanterie, du plaisir, de la légèreté. C'est une charge, une contrainte où l'absente du contrat initial – l'épouse – prend sa revanche en tourmentant ensuite son mari. La probabilité d'épouser une femme monstrueuse réduit quasiment à néant celle de vivre auprès d'une femme vertueuse. Longtemps différée, l'arrivée de l'épouse dans la vie d'Alcippe est une revanche sur la pratique du mariage. Mariée *a priori* contre son gré, la femme prend ensuite possession de son époux, de sa demeure mais aussi du texte à travers la galerie de portraits satiriques.

Madame de Lambert dénonce également les *molestiae nuptiarum* ou la comédie de la vie conjugale de ses contemporains tout en ne faisant pas une critique aussi acerbe du mariage. Elle éclaire ses deux enfants sur la réalité de la vie conjugale où l'amour laisse plutôt la place à l'affection et au respect entre les époux. Quant à son fils, elle ne l'enjoint point à chercher une dot conséquente à l'instar d'Alcippe bien qu'il n'ait pas de fortune. Sa plus grande gloire, en tant que mère, est de le voir conserver sa réputation en toutes circonstances. Sa jeunesse n'est ainsi pas une excuse pour se laisser aller à la galanterie : « Votre père ne vous a laissé qu'un nom et des exemples. Le nom, vous devez le porter avec dignité, et vous devez l'imitation à ses vertus. Voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage, mais je ne vous quitte pas à moins⁵⁶. »

⁵⁶ Madame de Lambert, *Avis d'une mère à son fils*, p.50.

L'étude de la *Satire X* de Boileau nous permet de mieux comprendre la position de Madame de Lambert face à une pensée misogyne et à une nécessité sociale - le mariage - perçue comme un simulacre, source de malheurs. Mais en exerçant un regard critique sur le texte, qui est le plus à plaindre? Est-ce le mari trompé sans en avoir conscience ou qui ferme volontairement les yeux sur l'infidélité de son épouse ? Est-ce la femme en proie aux vices les plus divers et qui n'a pas les moyens d'y résister ? Est-ce finalement la société toute entière qui privilégie les mariages arrangés où l'amour n'a pas sa place ?

C. *Réflexions nouvelles sur les femmes et condamnation de la suprématie masculine*

La critique considère de manière unanime que les *Réflexions nouvelles sur les femmes par une Dame de la Cour* publiées anonymement en 1727 est le texte le plus polémique rédigé par Madame de Lambert. Plus de vingt ans après la *Satire X* de Boileau, ces *Réflexions* apparaissent comme une réponse faite au satiriste ainsi qu'à l'ensemble des auteurs empreints d'antiféminisme. Elle s'inscrit donc pleinement dans la Querelle des Femmes.

Suivant un plan discursif, Madame de Lambert s'attache à convaincre son lectorat que les femmes ne sont pas les seules responsables des vices qu'on leur attribue. De plus, elle entend démontrer qu'au-delà d'une beauté féminine somme toute éphémère, l'intellect féminin qui a reçu une instruction digne de ce nom se pare des mérites de l'esprit et du cœur. Elle rappelle ainsi les injustices faites à la gent féminine et les incohérences de la société comprise entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle.

Il n'est pas un de ses portraits, pas une de ses lettres que Madame de Lambert ne ramène, par quelque endroit, à des indications dont les femmes peuvent tirer honneur et profit. Sa conception plus large du rôle et des capacités des femmes est présente dans tous ses écrits mais n'est explicite que dans un seul titre : *Réflexions nouvelles sur les femmes*. Ainsi, la préoccupation et la réflexion attachées à la condition féminine forment l'unité de l'œuvre en général et de ce texte en particulier.

Quand le débat devient le combat d'une femme de lettres

Bien que Madame de Lambert s'attache toujours à dénoncer la suprématie masculine dans ses écrits, elle le fait habituellement avec modération et en prenant garde de ne pas s'impliquer personnellement. Par exemple, elle privilégie l'usage du pronom « on » lorsqu'elle condamne les comportements masculins. Or, dans les *Réflexions nouvelles sur les femmes*, la position auctoriale est assumée et se traduit par un recours plus systématique au registre polémique et à la première personne. Le débat devient combat (*polemos*, « la guerre ») et l'auteur cherche visiblement à faire réagir ses destinataires.

Comment expliquer ce ton plus affirmé de Madame de Lambert ? Quelques rappels historiques peuvent apporter des éléments de réponse. À partir de 1710, les débats du salon de l'Hôtel de Nevers commencent alors que Madame de Lambert a plus de soixante ans⁵⁷. Ces derniers se poursuivent pendant près de 25 ans et voient s'affronter adversaires et partisans des femmes. Robert Granderoute, auteur de la dernière édition critique de l'œuvre de Madame de Lambert, rappelle ainsi que débattent « d'un côté, Braguelonne, Lassay, l'abbé Mongault surtout 'tout plein de mauvais principes' et sans cesse prêt à soutenir que les femmes ne sont faites que 'pour aimer et plaire' ; de l'autre, Fontenelle, La Motte [...] ou encore Montesquieu, Buffier qui, dans l'*Examen des préjugés vulgaires* (1704), affirme que les femmes sont propres à toutes les sciences...⁵⁸ » Au cœur de ces échanges, Madame de Lambert prend position après avoir passé sa vie à réfléchir sur le statut de la femme.

En tant que femme de lettres, il n'est pas étonnant que Madame de Lambert introduise son discours par un exemple qui la concerne personnellement. Elle y dénonce le traitement inégalitaire entre les femmes et les hommes dans la production des ouvrages de l'esprit: « Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes⁵⁹. » Cette remarque rappelle par ailleurs le combat incessant de Madame de Lambert pour l'éducation des filles et l'accès au savoir des femmes⁶⁰. Pis encore, elle affirme que depuis les *Femmes savantes* de Molière (1672) :

⁵⁷ Madame de Lambert salonnière est étudiée plus en détails dans la partie III de ce mémoire.

⁵⁸ Madame de Lambert, *Œuvres*, « Réflexions nouvelles sur les femmes », texte établi et présenté par Robert Granderoute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p.209.

⁵⁹ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.214.

⁶⁰ Les enjeux de l'éducation des filles sont étudiés plus en détails dans la partie II de ce mémoire.

[...] On a attaché presque autant de honte au savoir des femmes qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que, honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendrait avantage ; et elles se sont livrées au plaisir⁶¹.

Cette honte féminine, provoquée pour de mauvaises raisons (le ridicule des femmes savantes) se traduit par un comportement plus vil (la galanterie, la coquetterie, l'infidélité) que celui initialement condamné (le savoir, la curiosité).

De fait, la réaction (le fait d'être tournées en ridicule) est disproportionnée par rapport à l'action (l'instruction). Madame de Lambert attribue cette disproportion aux hommes et les tient donc pour responsables – en partie – d'une réaction féminine qui n'est autre qu'une manière – certes condamnable et excessive – de réagir à l'injustice subie. Puisque les femmes seront toujours « attaquées » par les hommes, quoi qu'elles fassent, disent ou pensent, autant que l'objet de l'attaque en vaille la peine et leur apporte quelque réconfort. C'est pourquoi elles se tournent vers le plaisir, la débauche, l'indécence. En d'autres termes, plutôt que de passer son temps en compagnie de livres, autant le faire en compagnie d'un amant.

L'accusation de Madame de Lambert se fait encore plus dure dans le propos suivant : « J'attaquerai les mœurs du temps, qui sont l'ouvrage des hommes⁶². » Elle glorifie régulièrement les mœurs du Grand Siècle et, par comparaison, condamne les mœurs de ses contemporains. Alors que dans la *Satire X*, Boileau fait porter la responsabilité de l'échec du mariage sur la femme mariée en proie à de multiples vices, Madame de Lambert impute cette dernière aux hommes. En effet, « attaquer les mœurs du temps » en affirmant qu'ils sont « l'ouvrage des hommes » revient à attribuer la responsabilité des vices qui rongent la société à la gent masculine. Les hommes sont de plus identifiés comme des contre-modèles alors qu'ils s'arrogent le droit de critiquer la conduite morale des femmes : « Plus [les femmes] ont voulu ressembler aux hommes, plus elles se sont avilées⁶³. »

⁶¹ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.215.

⁶² *Ibid.*, p.214.

⁶³ *Ibid.*, p.215.

Madame de Lambert dénonce par ailleurs l'ordre de la société où la femme est tour à tour sous la tutelle de son père, de son frère, de son mari ou de son fils. Cette situation, loin d'être naturelle, est le fruit d'une usurpation qui repose sur une différence de force physique. À l'aube du Siècle des Lumières où les mérites de l'esprit sont glorifiés avant toute autre chose, une telle domination paraît tout à fait illégitime: « Les hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes⁶⁴. » La contestation d'un « droit naturel » proche du « droit divin » n'est pas sans rappeler, pour les lecteurs que nous sommes aujourd'hui, les mouvements sociaux à l'origine de la Révolution Française. Madame de Lambert, par son vocabulaire même et par sa remise en cause modérée de l'ordre établi, s'inscrit donc pleinement dans cette période de transition comprise entre le Grand Siècle et le Siècle des Lumières.

La suprématie masculine est assimilée à une « tyrannie » alors que Madame de Lambert a recours pour la première fois à la première personne du pluriel. Elle se fait ainsi la porte-parole d'une gent féminine indignée :

Les femmes pourraient dire : Quelle est la tyrannie des hommes!
Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit ni de nos sentiments. Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence ? Ils veulent que la bienséance soit aussi blessée quand nous ornons notre esprit que quand nous livrons notre cœur. C'est étendre trop loin leurs droits⁶⁵.

Le parallélisme de construction « ils veulent que » souligne la volonté impérieuse et l'omnipotence des hommes sur tout ce qui fait la femme, son esprit, son cœur et certainement son corps. L'interrogation est ici une question rhétorique qui annonce la conclusion de l'auteur et anticipe la réponse du lectorat féminin : oui, les hommes étendent trop loin leurs droits en voulant contrôler les femmes.

L'utilisation de la première personne du pluriel intègre par ailleurs Madame de Lambert à la gent féminine. La voix auctoriale est ainsi plus impliquée dans la dénonciation de la suprématie masculine. D'un porte-parole qui pourrait être neutre dans la transmission du message, elle devient elle-même l'une de ces victimes féminines dans un « nous » outré et las des injustices subies.

⁶⁴ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.215.

⁶⁵ *Ibid.*, p.217.

Néanmoins, l'utilisation du conditionnel en introduction atténue le propos polémique : les femmes pourraient dire ces choses mais ne les disent pas, ou de manière détournée à l'instar de Madame de Lambert lorsque ses écrits sont publiés anonymement.

Son propos est cependant plus hardi lorsqu'elle apostrophe les hommes et s'interroge sur leur conduite envers les femmes :

Je demande aux hommes de la part de tout le sexe, que voulez-vous de nous ? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable et d'un cœur droit : permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des grâces qui favorisent les plaisirs ? Ne vous plaignez donc pas si les femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes⁶⁶.

Le portrait de l'épouse idéale n'est pas sans rappeler celui d'Alcippe dans la *Satire X*. Celle-ci est jolie, honnête, modeste, innocente et obéissante. De fait, l'insuffisance morale des femmes est le fruit de deux forces principales. Il s'agit des hommes et plus généralement de la société. Une voix, qui peut être celle de la gent masculine comme celle de la société tout entière, est pastichée par Madame de Lambert dans le passage ci-dessous et résume la situation telle qu'elle la perçoit en tant que femme :

Nous gâtons toutes les dispositions que la nature a données [aux femmes] : nous commençons par négliger leur éducation ; nous n'occupons leur esprit à rien de solide ; et le cœur en profite : nous les destinons à plaire ; et elles ne nous plaisent que par leurs grâces et par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux⁶⁷.

Les femmes sont bel et bien réduites à l'état d'objets, désirables pour leur beauté mais creux. Les « yeux » sont ici ceux d'une société dominée par les hommes, dont Madame de Lambert souligne les incohérences. En effet, cette dernière exige des femmes qu'elles soient vertueuses et fidèles tout en leur interdisant l'accès à l'éducation. Pourtant celle-ci est nécessaire pour susciter l'amour du devoir et éviter que les femmes, reconnues seulement pour leurs charmes physiques et non pour les mérites de leur esprit et de leur cœur, ne suivent le chemin plus aisé des vices, du plaisir, de la luxure. Par exemple, vanter le « spectacle » de la beauté féminine conduit les femmes à la coquetterie, qui ne se contente pas de diminuer les revenus de leurs maris mais altère aussi leur

⁶⁶ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.223.

⁶⁷ *Ibid.*, p.223.

réputation avec le cortège des galants. En refusant l'accès des femmes au savoir, les hommes perdent le droit de se plaindre de mœurs féminines déréglées et créent eux-mêmes les conditions de leurs malheurs.

Enfin, Madame de Lambert réduit au silence, non sans ironie, les accusations et les plaintes masculines quant au comportement des femmes : « Les hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des femmes ? En vérité, les deux sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur siècle⁶⁸. ». Les femmes sont aussi dépravées que les hommes et c'est finalement dans leur inclination pour les vices que leurs rapports sont enfin égalitaires. Ironie du sort qui sacrifie la vertu sur l'autel de l'égalité et qui, de ce fait, ne s'apparente guère à une victoire pour la gent féminine.

Finesse féminine et hardiesse mesurée du discours polémique

À travers l'ensemble de son œuvre mais plus particulièrement avec ses *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Madame de Lambert s'inscrit au cœur de la Querelle des Femmes et dénonce le poids de convenances sociales absurdes pour la gent féminine:

Nous leur voulons de l'esprit ; mais pour le cacher, l'arrêter, et l'empêcher de rien produire. Il ne saurait prendre l'essor, qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on nomme bienséance. La gloire, qui est l'âme et le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute espérance : on l'abaisse; et, si j'ose me servir des termes de Platon, « on lui coupe les ailes ». Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore⁶⁹.

Non sans une pointe d'humour, Madame de Lambert rappelle à quel point l'acte d'écriture est une véritable aventure pour une femme. C'est un chemin ardu, semé d'embûches, qui peut lui coûter sa réputation alors qu'il s'agit de la plus grande défense qu'une femme puisse avoir dans une société dominée par la gent masculine. L'esprit féminin est d'autant plus louable qu'il sait germer alors même que les conditions lui sont défavorables, notamment à cause de la difficulté

⁶⁸ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.225.

⁶⁹ *Ibid.*, p.223.

d'accéder au savoir. De fait, les filles puis les femmes doivent avoir assez d'esprit pour divertir leurs conjoints et savoir se taire au bon moment. Mais elles ne doivent pas non plus trop développer leur intellect, de peur de remettre en question l'ordre établi. À l'heure actuelle, l'éducation des filles est toujours impossible dans de nombreux pays où la domination masculine repose sur l'obscurantisme. Dans ces conditions, les stratégies d'écriture d'une femme de lettres au XVII^e siècle ne diffèrent guère de celles de femmes privées de toute liberté d'expression aujourd'hui encore. Malgré les siècles qui séparent ces femmes avides de liberté et de savoir, elles doivent pareillement cultiver une finesse féminine et une hardiesse mesurée dans leur discours polémique. Loin d'avoir un esprit révolutionnaire, c'est ainsi que Madame de Lambert entend influencer les mentalités sur le statut de la femme à une époque de transition entre le Grand Siècle et le Siècle des Lumières.

L'écriture féminine n'était pas inexistante les siècles précédant le XVII^e siècle mais sa légitimité comme ses intérêts littéraires, philosophiques, stylistiques furent longtemps désavoués. Chaque époque a évidemment connu quelques plumes féminines capables de se distinguer au sein de l'hégémonie masculine de l'empire des belles lettres. Mais il n'est pas surprenant que Madame de Lambert ne revendique pas le statut d'auteur lors de la publication de ses *Réflexions*.

Une femme piquée de l'envie d'écrire reçoit en effet plus de critiques que d'encouragements et a généralement conscience de mettre en jeu sa réputation. Il lui faut éviter les écueils de la femme savante, de la précieuse ridicule ou encore celui du bel esprit à l'érudition caricaturale. Le choix de l'écriture est donc une aventure qu'il s'agit de mener habilement. D'où la mise en place de stratégies aussi diverses qu'ingénieuses. Madame de Lambert a entre autres eu recours à l'anonymat, au rachat de publications non autorisées, à la valorisation d'une modestie d'auteur qui s'ignore, au fait de considérer ses écrits comme des passe-temps et non comme un travail propre à acquérir une gloire littéraire ou encore, à la paraphrase de grands auteurs réputés afin de dissimuler subtilement ses propres réflexions. Le soin apporté à la composition du texte est donc constant et ce d'autant plus que la réception des œuvres féminines ne se présente alors guère sous les meilleurs auspices.

En outre, l'aspect aventureux de la décision d'écrire prise par Madame de Lambert ne dépend pas seulement d'un contexte socio-culturel peu favorable à l'écriture féminine. L'aventure est d'autant plus compliquée que le choix du sujet de l'écriture est propre à attiser les controverses.

L'intérêt que Madame de Lambert porte à la condition féminine fonde l'unité de son œuvre. Elle l'aborde sous plusieurs aspects comme l'éducation des filles, les rôles attribués par la société à la femme, la revendication d'une liberté intellectuelle féminine et surtout, la condamnation mesurée de la suprématie masculine. Sa position, assimilée aux prémices du féminisme, est propre à attirer les foudres de la critique, masculine notamment.

Le ton polémique de ses *Réflexions* peut ainsi être perçu comme une attaque frontale de la suprématie masculine. L'auteur s'essaye à différentes stratégies pour atténuer sa portée et conclut son texte par une synthèse de ses idées et la justification de ses intentions. Par souci de clarté, nous avons choisi de présenter l'ensemble du paragraphe conclusif de cet écrit et de le structurer en 7 sous-séquences brièvement analysées :

(A) On me dira : voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas me justifier ? (B) Un Ancien disait que les pensées étaient les promenades de l'esprit. J'ai cru avoir le privilège de me promener de cette manière. Les idées se sont offertes naturellement à moi et, de proche en proche elles m'ont menée plus loin que je ne devais ni ne voulais. (C) Voici le chemin qu'elles m'ont fait faire. (D) J'ai été blessée que les hommes connussent si peu leur intérêt que de condamner les femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvénients d'une vie frivole et dissipée, les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont aussi toujours frappée. (E) J'ai examiné si on ne pouvait pas tirer un meilleur parti des femmes. J'ai trouvé des auteurs respectables, qui ont cru qu'elles avaient en elles ce qui les pouvaient conduire à de grandes choses, comme l'imagination, la sensibilité, le goût : ce sont des présents qu'elles ont reçu de la nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. (F) Comme la sensibilité les domine, et qu'elle les porte naturellement à l'amour, il a bien fallu lui payer tribut et jeter quelques fleurs sur son autel. J'ai cherché si on ne pouvait pas se sauver des inconvénients de l'amour, en séparant les vices des plaisirs, et jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une métaphysique d'amour : la pratiquera qui pourra.

(G) Voilà l'histoire de mes idées ; si vous voulez, de mes égarements. Je serais bien heureuse, si, ayant les défauts qu'on reproche à Montaigne, je pouvais, comme lui, conduire ceux qui liront ce petit écrit dans le pays de la raison et du bon sens, quelquefois même dans celui des fleurs et des zéphirs!⁷⁰

⁷⁰ Madame de Lambert, *op.cit.*, p.223.

La séquence A correspond à une anticipation des critiques que les *Réflexions nouvelles sur les femmes* peuvent provoquer, comme le souligne l'emploi du futur. Le recours au pronom « on » a par ailleurs l'avantage de ne pas déterminer avec précision les auteurs potentiels d'une telle critique. Du point de vue argumentatif, Madame de Lambert introduit la justification de ses intentions d'auteur par une concession. Elle semble ainsi adhérer – partiellement du moins – à l'idée que son texte est « un terrible écart » au sens où il s'inscrit dans la Querelle des Femmes et peut raviver une polémique fondée sur la question de la condition féminine à l'aube du XVIII^e siècle. La question rhétorique qui clôt cette séquence permet d'introduire en la justifiant l'argumentation que l'auteur va ensuite développer.

La séquence B est un *topos* de la littérature. Spatialiser le cheminement de ses pensées selon le motif de la promenade n'est pas une métaphore originale de la part de Madame de Lambert. Elle s'inscrit dans une tradition littéraire comme le rappelle sa référence à « un Ancien ». La formulation « j'ai cru avoir le privilège » traduit l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé. Le passé composé a ici valeur de modalisateur car il instaure le doute de l'auteur quant à sa légitimité à tenir de tels propos polémiques. En tant que femme, Madame de Lambert sait ne pas « avoir le privilège » d'écrire librement ses pensées. Elle a cependant pris la décision de rédiger ce texte. Or, afin d'amoindrir la portée de son geste, elle confère à ses idées la fonction de sujet à l'origine de l'action des verbes « offrir » et « mener » tandis qu'elle est elle-même complément d'objet indirect (« à moi ») puis direct (« me »). Ce renversement atténue sa responsabilité d'auteur. La métaphore spatiale filée qui la « mène plus loin [qu'elle ne devait] ou ne [voulait] » présente aussi une transgression involontaire qui remet en cause une auctorialité pleinement assumée.

La séquence C est programmatique. Elle introduit la synthèse du plan suivi par Madame de Lambert au cours de ses *Réflexions nouvelles sur les femmes*.

La séquence D résume les intentions à l'origine de l'écriture. Son *ethos* auctorial est celui d'une femme touchée dans sa sensibilité par les injustices et les inconvénients causés par la société suite au traitement inégalitaire des deux genres. C'est avec habileté que Madame de Lambert justifie son texte par les intérêts que l'éducation et l'écriture féminines représentent pour la gent masculine (« que les hommes connussent si peu leur intérêt ») au lieu de valoriser les avantages de

ces dernières pour les femmes. Cela lui permet d'obtenir plus aisément la tolérance, à défaut de l'adhésion, de ces principaux censeurs : les hommes.

La séquence E résume l'intention de l'auteur dans ce texte mais aussi dans l'ensemble de son œuvre : il s'agit pour Madame de Lambert de « tirer un meilleur parti des femmes ». Elle rappelle l'existence « d'auteurs respectables » dont elle fait régulièrement les portraits laudatifs ainsi que des qualités féminines que sont « l'imagination, la sensibilité, le goût ». Les femmes ont des capacités mais, sans éducation, les mérites de l'esprit comme du cœur leur sont inaccessibles. Exploiter ce potentiel permettrait d'assurer le bonheur et la vertu non seulement des femmes mais aussi des hommes. La société toute entière bénéficierait donc de la reconnaissance des qualités féminines, au-delà de leur beauté qui reste un « spectacle agréable à nos yeux » mais éphémère et propice aux vices.

La séquence F justifie la réflexion sur l'amour et les rapports entre les hommes et les femmes qui sont très présents dans les *Réflexions nouvelles sur les femmes*. De fait, près d'un tiers du texte est consacré au sentiment amoureux, à la sensibilité du cœur⁷¹. Parler des femmes sans évoquer le champ d'actions d'Aphrodite et de Vénus eut été inconcevable pour Madame de Lambert et ses contemporains. La longueur consacrée au développement de ce thème lui permet d'évoquer une « métaphysique d'amour » qu'elle a imaginée à partir de son expérience personnelle. Elle y assume volontiers son statut d'auteur, contrairement à la partie plus polémique où elle condamne la suprématie masculine. L'énoncé « la pratiquera qui pourra » ne révèle pas une nature prescriptive de sa part. Madame de Lambert a conscience que la figure féminine qu'elle peint et qui concilie les qualités de l'Honnête Femme et de la Grande Dame est avant tout un modèle idéal. Elle sait que toute femme n'est pas capable de pratiquer cette « métaphysique d'amour », par manque d'éducation ou de volonté. Son ethos auctorial est donc tout opposé à celui d'un moralisateur. Elle privilégie ainsi les conseils aux injonctions.

La séquence G a une structure comparable à la séquence A et semble en être l'écho afin de clore parfaitement la justification conclusive de Madame de Lambert. La juxtaposition des deux propositions, séparées par un point-virgule, est une nouvelle concession de l'auteur. Ses « idées » peuvent être qualifiées « d'égarements » si cela sied le lectorat et la critique. De même, son bonheur

⁷¹ La « métaphysique d'amour » qui s'inscrit au cœur du lambertinage sera plus amplement étudiée dans la partie III de ce mémoire.

de femme de lettres se contente des « défauts » d'un écrivain aussi renommé que Montaigne, sans avoir l'audace de revendiquer de quelconques qualités stylistiques et littéraires. Madame de Lambert valorise une modestie d'auteur qui permet d'atténuer la portée polémique de son propos mais aussi les reproches faits de manière générale à une femme piquée de l'envie d'écrire. Évoquer l'auteur des *Essais* lui permet également de légitimer sa propre pratique d'une écriture primesautière. Enfin, l'évocation du pays « de la raison et du bon sens » ainsi que de celui « des fleurs et des zéphirs » rappelle l'idéal d'Aristote. Celui-ci est réinvesti à partir du XVI^e siècle dans des textes qui alternent le devoir d'éducation (*docere*), la capacité à émouvoir (*movere*) et l'art de plaire et de séduire (*placere*). Madame de Lambert s'inscrit ici dans cette tradition. L'alternance entre la raison et le cœur, entre les arguments polémiques qui condamnent la suprématie masculine et les sentiments évoqués dans la métaphysique d'amour, entre des sujets de conversation sérieux et d'autres enjoués, sont autant de moyens de divertir le lectorat tout en l'instruisant.

Enfin, les propos de Robert Granderoute résument parfaitement le sentiment que ce texte peut susciter chez le lecteur : « De tous les écrits de Madame de Lambert, c'est sans doute le plus attachant et le plus personnel. Riches, comme les autres œuvres, de finesse et de pénétration d'analyse, les *Réflexions* se distinguent par l'élan de la polémique, la force de la conviction, la hardiesse mesurée du propos, le lyrisme qui emporte le tableau final de l'amour⁷². »

La portée polémique et la richesse de ce texte sont d'autant plus perceptibles après les avoir mis en perspective avec la *Satire X* de Boileau. Madame de Lambert condamne ici fermement mais avec finesse une société dominée par la gent masculine. De plus, elle s'attache à en souligner les incohérences et à rappeler la responsabilité des hommes dans les vices féminins.

Les *Réflexions nouvelles sur les femmes* permettent ainsi à Madame de Lambert de s'élever contre le statut ancestral de la femme-objet réduite à de simples agréments physiques (« femme spectacle ») en proclamant le véritable « prix » de la femme. Elle est convaincue qu'afin de « tirer un meilleur parti des femmes », celles-ci doivent avoir accès à l'éducation et c'est sur ce combat d'une vie que repose majoritairement le lambertinage.

⁷² Madame de Lambert, *Œuvres*, « Réflexions nouvelles sur les femmes », texte établi et présenté par Robert Granderoute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p.211.

II. Vers une émancipation progressive grâce à l'éducation féminine

L'aube du XVIII^e siècle est riche de thèses sur les enjeux éducatifs, qui soulignent notamment un intérêt renouvelé pour l'éducation féminine. C'est cet aspect qui nous intéresse ici plus particulièrement. Alors que certains auteurs ont pensé l'éducation sans distinction de genre, d'autres se sont attachés à définir précisément des méthodes influencées par le public visé : les garçons ou les filles.

Une lecture juxtalinéaire entre les écrits de Fénelon (1651–1715) et ceux de Madame de Lambert (1647–1733) nous permet d'étudier l'éducation féminine telle qu'elle se conçoit au début du Siècle des Lumières. Nous présentons ainsi une méthode pédagogique commune aux deux auteurs mais qui diffère en fonction de leur prise de position quant à la condition féminine, donc quant à la place qui devrait être celle de la fille – femme en devenir – dans la société.

Fénelon et Madame de Lambert sont des auteurs contemporains qui se sont intéressés à l'éducation féminine. La parution de *De l'Éducation des filles*⁷³ en 1687 précède *l'Avis d'une mère à sa fille* de 1728, dont le destinataire officiel est sa fille Monique-Thérèse. Cet avis souligne la préoccupation, omniprésente dans l'œuvre de Madame de Lambert, des questions propres à l'éducation des filles. Les principes fondamentaux qu'elle y présente ont indéniablement des résonnances féneloniennes. Pourtant, la figure féminine qu'elle y dessine, entre la réalité de la condition féminine au XVIII^e siècle et l'idéal auquel elle aspire pour sa fille et l'avenir des femmes, diffère sensiblement de celle de l'archevêque de Cambrai.

Il s'agit donc de démontrer ici qu'au-delà d'une filiation avérée entre *De l'Éducation des filles* et *l'Avis d'une mère à sa fille*, le travail de réécriture et la réflexion personnelle de Madame de Lambert confèrent une nouvelle dimension aux théories d'éducation féminine énoncées par Fénelon.

⁷³ Le traité de Fénelon comporte 14 chapitres intitulés comme suit : « De l'Importance de l'éducation des filles », « Inconvénient des éducations ordinaires », « Quels sont les premiers fondements de l'éducation », « Imitation à craindre », « Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants », « De l'usage des histoires pour les enfants », « Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion », « Instruction sur le Décalogue, sur les sacrements et sur la prière », « Remarques sur plusieurs défauts des filles », « La vanité de la beauté et des ajustements », « Instruction des femmes sur leurs devoirs », « Suite des devoirs des femmes », « Des gouvernantes », « Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille ».

A. L'apologie de l'éducation féminine de Fénelon à Madame de Lambert

Fénelon est généralement considéré comme un précurseur de l'esprit des Lumières, notamment grâce à ses travaux pour l'accession des filles à l'éducation. Dans son traité, il ne s'agit nullement d'aider ces dernières à s'épanouir, mais bien de s'assurer qu'elles remplissent correctement les devoirs que la société de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle leur attribuait. Madame de Lambert, en s'appropriant la démonstration et le programme pédagogique de Fénelon, contribue à l'apologie de l'éducation féminine tout en lui donnant une dimension nouvelle.

Un programme éducatif influencé par les représentations sociales

Les deux auteurs introduisent leurs propos en dénonçant la négligence attachée à l'éducation féminine. L'incipit de Madame de Lambert « On a de tous les temps négligé l'éducation des filles⁷⁴ » paraphrase celui de Fénelon « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles⁷⁵. » Mais elle y introduit aussi une autre dimension en rappelant que ce traitement inégalitaire n'est pas propre au XVIII^e siècle mais existe depuis la nuit des temps.

Quoi qu'il en soit, ils condamnent tous deux l'intérêt exclusivement porté sur l'éducation masculine. Madame de Lambert s'insurge contre les différences qui existent entre les deux sexes en affirmant qu'« on n'a d'attention que pour les hommes⁷⁶ » et que rien ne justifie fondamentalement cette situation inégalitaire. Au contraire, Fénelon rappelle que cette domination masculine s'explique par le fait que « l'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public⁷⁷. » Cette inégalité entre les filles et les garçons en termes d'éducation est donc constitutive de la place et des devoirs qui leur sont attribués en société.

Or, penser que l'éducation féminine est négligeable car les femmes ne seront jamais amenées à conduire la société est une erreur fondamentale. L'instruction des filles est aussi importante que celle des garçons car, ensemble, ils sont les garants des bonnes mœurs.

⁷⁴ Madame de Lambert, *Œuvres*, « Avis d'une mère à sa fille », texte établi et présenté par Robert Grandroute, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p. 95.

⁷⁵ Fénelon, *De l'Éducation des filles*, Chapitre I « De l'Importance de l'éducation des filles », Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1848, p. 1.

⁷⁶ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 95.

⁷⁷ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre I « De l'Importance de l'éducation des filles », p. 1.

Pour faire prendre conscience à la société du danger que représente l'ignorance féminine, l'argumentation de Madame de Lambert est identique à celle de Fénelon. Il s'agit d'interpeller les lecteurs, notamment par le recours à des questions rhétoriques soulignant l'urgence de la situation :

Les femmes n'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont le fondement de toute la vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par-là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs [...]⁷⁸.

En effet, alors que les filles sont destinées un jour à tenir un ménage et à éduquer leur descendance, « on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions ; on ne leur donne jamais de leçons de vertu et de force.⁷⁹ » Ce paradoxe souligné par Madame de Lambert était déjà évoqué en des termes similaires par Fénelon : « On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée.⁸⁰ » Pour les deux auteurs, la « mollesse » des femmes n'est pas seulement physique, selon une comparaison topique avec la force masculine. Elle s'apparente ici à une vertu défailante, trop faible pour faire face aux tentations et suivre le chemin ardu du devoir. Selon eux, seule l'éducation peut remédier à cet état de fait.

Les jeunes filles, abandonnées à elles-mêmes, ne peuvent être vertueuses alors que tant de dangers moraux les guettent (la coquetterie, les aventures galantes...). Aucune plainte quant à leur conduite n'est d'ailleurs recevable, à partir du moment où rien ni personne ne leur assure un enseignement moral digne de ce nom. Selon Madame de Lambert, « il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles⁸¹. » Une société qui accepte que les filles soient peu éduquées, voire pas du tout, s'inscrit donc dans un cercle vicieux. Elle crée les conditions propres à la dégradation de ses mœurs, autant féminines que masculines.

⁷⁸ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre I « De l'Importance de l'éducation des filles », p. 2.

⁷⁹ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 95.

⁸⁰ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre IX « Remarques sur plusieurs défauts des filles », p. 57.

⁸¹ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 95.

Par ailleurs, les arguments utilisés par Madame de Lambert et Fénelon au début du XVIII^e siècle sont toujours recevables. Ainsi, sur tous les enfants scolarisés aujourd’hui dans le monde, un tiers seulement sont des filles. Et sur les 900 millions d’adultes analphabètes, deux tiers sont des femmes. Ces millions de femmes n’ont pas les armes du savoir pour se défendre contre les mariages forcés, l’exploitation sexuelle ou domestique, la prostitution... Ces dangers moraux ne sont pas évoqués par les auteurs étudiés dans le cadre de ce mémoire, mais revêtent aujourd’hui un degré de gravité comparable à celui de la coquetterie, de la galanterie et du libertinage dans les cercles mondains du Siècle des Lumières. Par ailleurs, dans des pays développés tels que la France, le niveau d’éducation des filles est parfois supérieur à celui des garçons dans certaines filières. Cet accès au savoir est bel et bien le résultat d’évolutions sociétales auxquels des auteurs comme Fénelon et Madame de Lambert ont contribué. Après l’éducation féminine, de nouveaux enjeux comme ceux de la parité contribuent à une réflexion pérenne quant à la place des femmes dans la société, l’entreprise, le foyer.

Quoi qu’il en soit, négliger l’éducation des filles est toujours considéré comme un danger pour l’ensemble de la société puisque les femmes éduquent les enfants, ce qui influence grandement les bonnes ou mauvaises mœurs d’une population. Madame de Lambert et Fénelon ne se contentent nullement d’affirmer que la négligence attachée à l’éducation des filles est dangereuse pour l’ensemble de la société. Ils s’attachent à définir, de manière pragmatique, les moyens nécessaires à la réussite de cette entreprise. *De l’Éducation des filles* et *l’Avis d’une mère à sa fille* présentent une réflexion fine sur les contenus pédagogiques, influencés par la représentation sociale de la figure féminine.

Dès le premier chapitre, Fénelon définit précisément les trois devoirs attribués aux femmes par la société : « les femmes [ont] une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever⁸². » Leur rôle serait donc uniquement domestique, marital et éducatif. L’éducation des filles n’a pas pour objectif l’épanouissement intellectuel des femmes mais bien l’accomplissement de leurs devoirs envers autrui : les gens de maison, les époux et les enfants. Par ailleurs, le pluriel attaché à la descendance rappelle la fonction primordiale de la *mater* dans les valeurs topiques attachées à la figure féminine.

⁸² Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre I « De l’importance de l’éducation des filles p. 3.

La représentation sociale des rôles masculin et féminin conditionne donc la pédagogie employée et le programme éducatif mis en place. Fénelon, contrairement à Madame de Lambert, détaille les implications des devoirs féminins et avoue explicitement limiter l'éducation des filles à ces objectifs.

[La femme] est chargée de l'éducation de ses enfants ; des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement [...] Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire⁸³.

De fait, Madame de Lambert rappelle également la manière dont la condition féminine est toujours considérée dans ses limites, ses faiblesses ou ce qu'elle ne peut pas faire.

[...] comme on ne les occupe à rien de solide, et que [les femmes] ne sont, dans la suite de leur vie, chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs [...] ⁸⁴.

Le recours aux tournures négatives et aux formules restrictives « ne...que... » contribue au portrait d'une condition féminine définie par ce qu'elle ne peut pas faire et non, positivement, par ce dont elle est capable. Les femmes sont sujettes aux restrictions et non aux permissions. L'utilisation du pronom personnel « on » a aussi l'avantage de ne pas identifier précisément les acteurs à l'origine du défaut d'éducation des femmes. Désigne-t-il les hommes, les femmes elles-mêmes, la société dans son ensemble ? Dans leur enfance, l'intellect féminin n'est pas sollicité puisque les filles n'étudient aucune matière « solide ». À l'âge adulte, il ne l'est pas plus puisqu'elles passent d'une tutelle paternelle à celle d'un mari ou d'un fils qui les privent du droit de gérer elles-mêmes leurs affaires. Dans ces conditions, sans éducation, que reste-t-il aux femmes pour s'occuper? Les plaisirs vains, qui restent le meilleur moyen de développer les vices féminins précédemment cités.

⁸³ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre XI « Instruction des femmes sur leurs devoirs », p. 65.

⁸⁴ Madame de Lambert, *Op. cit.*, pp. 114-115.

D'où l'insistance de Fénelon à souligner que « pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance⁸⁵. » Une jeune fille doit au minimum savoir s'exprimer correctement, lire, écrire et compter. Il enjoint ainsi les parents comme les pédagogues, précepteurs et gouvernantes, à « apprendre à une fille à écrire et à lire correctement [car] il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent⁸⁶. »

Le portrait idéal de la future épouse et mère est constamment présent dans l'élaboration du programme éducatif des filles. Elles doivent ainsi connaître leur grammaire afin « d'expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : [elles seront ainsi] en état d'apprendre un jour à leurs enfants à bien parler⁸⁷. »

Pour Fénelon, ces connaissances n'ont pas pour finalité d'aider la fille ou la femme à s'épanouir en tant qu'individu. Cette seconde perspective est en revanche celle de Madame de Lambert et souligne son émancipation quant aux thèses de l'archevêque de Cambrai.

Ainsi, alors que pour Fénelon « la musique, la peinture et la poésie » sont considérées comme de potentiels « divertissements empoisonnés⁸⁸ », Madame de Lambert est moins catégorique et encourage notamment sa fille Monique-Thérèse à lire les pièces de Corneille. En somme, Fénelon souhaite éduquer les filles uniquement en vue de l'accomplissement de tâches domestiques et maritales alors que Madame de Lambert se soucie aussi de leur élévation et distraction intellectuelles.

Cependant, ce programme éducatif est voué à l'échec à partir du moment où les filles constatent les manquements de leurs parents et pédagogues, des précepteurs et des gouvernantes ou encore des personnes qui les entourent au quotidien. L'enjeu est donc à présent d'éviter les mauvais modèles et de valoriser les bons à l'origine de l'amour de la vertu.

⁸⁵ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre III « Quels sont les premiers fondements de l'éducation », p. 6.

⁸⁶ *Ibid.*, Chapitre XII « Suite des devoirs des femmes », p. 72.

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 72-73.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 76.

Une question d'exemplarité, de responsabilité et d'autorité

Pour Fénelon et Madame de Lambert, le programme éducatif détaillé ci-dessus est capital et nécessite une pédagogie capable de conduire habilement les filles sur le chemin de la vertu. Cet art de l'enseignement repose non seulement sur des contenus choisis avec discernement, mais aussi sur le comportement des modèles éducatifs. En d'autres termes, l'exemplarité des parents et des pédagogues, précepteurs comme gouvernantes, devient primordiale pour susciter l'amour du devoir chez les filles.

La thèse de Fénelon, à laquelle adhère pleinement Madame de Lambert, est la suivante : « L'ignorance des enfants [...] les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons exemples.⁸⁹ » Ainsi, « si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu⁹⁰. »

Quel est le modèle éducatif le plus courant pour une jeune fille ? Celui de sa gouvernante. Pour éviter que son éducation ne soit perdue (également en termes de *salut* pour Fénelon), il faut que cette gouvernante sache faire aimer le devoir et la vertu. Or, comme le rappelle Madame de Lambert, « dès l'enfance, on abandonne [les filles] elles-mêmes à des gouvernantes, qui, étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentiments bas [...].⁹¹»

Le choix d'une gouvernante adéquate incombe donc aux parents. Il est de leur responsabilité de s'assurer que leur fille sera effectivement bien éduquée. Songer à placer cette dernière auprès d'une bonne gouvernante n'est cependant pas suffisant : il faut que les parents eux-mêmes s'investissent dans cette éducation. C'est notamment le rôle de la mère, modèle incontournable pour sa fille. À ce sujet, Fénelon dresse un portrait très critique de l'hypocrisie maternelle :

Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles.

⁸⁹ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre IV « Imitation à craindre », p. 11.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁹¹ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 81.

Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère !⁹²

Le « *jeu* » comme la « *comédie* » sont considérés comme des plaisirs vils et une marque de soumission aux divertissements. Pis encore, les « *conversations indécentes* » peuvent être de l'ordre du libertinage, comportement bien éloigné du chemin de la vertu. Si cette mère « *passé sa vie* », c'est-à-dire la majeure partie de son temps, à courir les cercles de jeux et les théâtres en compagnie de libertins, comment sa propre fille pourrait-elle être vertueuse ? La recherche d'une bonne gouvernante, d'une part, ne peut remplacer le temps et l'amour que devrait consacrer cette mère à ses enfants et, d'autre part, serait bien incapable d'effacer la mauvaise influence de cette dernière sur sa progéniture. Fénelon semble ici dresser le portrait de la mère indigne par excellence. La responsabilité maternelle est primordiale pour lui et il ne fait d'ailleurs qu'une seule fois mention du père dans l'ensemble de son traité. L'éducation des filles semble être, somme toute, une affaire de femmes.

L'amour du devoir, qui doit être l'objectif de l'éducation féminine, repose aussi sur l'autorité de ses modèles éducatifs. Madame de Lambert comme Fénelon pensent une pédagogie différente de celle des éducations traditionnelles, que ce soit dans les contenus abordés, dans la manière dont le savoir est transmis et dans les rapports entre la mère et la fille, entre la gouvernante et l'élève. Cette relation n'est pas tyrannique et ne relève pas d'un enseignement doctrinal. Elle suppose une amitié compréhensive de la part de la mère-gouvernante et une confiance affectueuse de la part de la fille-élève.

Pour que cette autorité ne semble pas arbitraire mais au contraire légitime, Fénelon suggère aux mères d'argumenter leurs décisions : « Il faut toujours montrer [aux enfants] un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue⁹³. » Madame de Lambert, une fois encore, applique le principe fénelonien : « Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille⁹⁴. »

⁹² Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre XIII « Des gouvernantes », p. 82.

⁹³ *Ibid.*, Chapitre V « Instructions indirectes », p. 16.

⁹⁴ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 96.

Comme le rappellent André Burguière et François Lebrun, aux XVII^e et XVIII^e siècles « la conception de l'autorité du père de famille, reflet de l'autorité de Dieu lui-même, reste très proche de ce qu'elle était dans l'ancien droit romain⁹⁵ ». Dans ces conditions, pourquoi se donner la peine de convaincre un enfant lorsque la force physique, le statut parental et le courroux de Dieu suffisent à le faire obéir ? La réponse de Fénelon est éloquent : « Quand bien même vous réduiriez par l'autorité [les enfants] à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but : tout se tournerait en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie ; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour⁹⁶. »

En effet, agir sous la contrainte et agir en son âme et conscience, volontairement, sont deux cas bien différents alors même que l'action est accomplie de la même manière. L'amour du devoir relève ainsi d'une morale de l'intention. Madame de Lambert reconnaît d'ailleurs : « Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes que de les obliger à faire leur devoir ; il faut le leur faire aimer : l'autorité est le tyran de l'extérieur qui n'assujettit point le dedans⁹⁷. »

La question de l'autorité, toujours très discutée aujourd'hui, est au cœur de tout programme éducatif. De façon pragmatique, il s'agit de justifier une conduite morale de manière argumentée et non de se contenter de la prescrire avec autorité. En d'autres termes, le véritable pédagogue sait susciter l'amour du devoir et non l'obliger. Pour assurer la réussite d'un tel projet, le recours à l'exemple est d'une efficacité admirable. Pour Madame de Lambert, « il faut commander par l'exemple et non par l'autorité⁹⁸. » Cette exigence d'exemplarité condamne toute dissociation entre les paroles et les actions ; dissociation qui aurait d'ailleurs des conséquences rédhibitoires sur la morale.

L'exemplarité maternelle, telle que la conçoit Madame de Lambert, repose sur une autorité non tyrannique et un comportement pédagogique. Elle implique aussi une prise de risque. En effet, l'exemplarité implique d'assumer ses propres défauts et même de les avouer à l'enfant, qui est amené de les percevoir de toute manière.

⁹⁵ Burguière (André) et Lebrun (François), *La Famille en Occident du XVI^e au XVIII^e siècle*, chapitre « Le contrôle de la famille », éditions Complexe, mars 2005, p.35.

⁹⁶ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre V « Instructions indirectes », p. 18.

⁹⁷ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 96.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 69.

Si la pédagogue, mère ou gouvernante, va au-devant des reproches de l'enfant, elle ne peut que susciter son estime et son affection. Si, au contraire, elle nie une faute évidente, elle sera méprisée par la jeune fille qui ne suivra alors plus son enseignement. Fénelon incite ainsi la mère à confesser l'imperfection de sa personne et à partager sa volonté inébranlable de remédier à ses défaillances :

Ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres.⁹⁹

Dans l'*Avis d'une mère à sa fille*, Madame de Lambert s'adresse à sa fille d'égale à égale et tient à partager son expérience du statut de femme et de ses implications dans les sphères privée et publique. Cet écrit est un témoignage de ses réussites en tant que femme, épouse, mère, salonnière et auteur, mais aussi de ses échecs. Elle met ainsi en application les principes éducatifs féneloniens. En exposant ses manquements à sa fille, elle fait preuve d'humilité et révèle une conception moderniste de l'éducation qui annonce l'avènement des idées du Siècle des Lumières. Madame de Lambert y perd l'aura d'omnipotence et d'omniscience qu'un parent peut être tenté de revêtir pour imposer son autorité à l'enfant.

En avouant ses imperfections, une mère comme Madame de Lambert perd de sa crédibilité lors de remontrances faites à sa fille puisqu'elle-même s'avoue fautive. Elle va d'ailleurs plus avant dans le programme éducatif de Fénelon en prenant l'initiative de permettre à sa fille de l'aider à corriger ses défauts. En lui faisant accéder à la position de « juge » en quelque sorte, elle semble abolir la distance hiérarchique qui sépare habituellement parents et enfants :

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes ; en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'ai les vices opposés aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenu par l'exemple¹⁰⁰.

⁹⁹ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre V « Instructions indirectes », p. 15-16.

¹⁰⁰ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 134.

La formule « donner des armes contre moi » relève du *pathos* et non du *logos*. Madame de Lambert, habilement, semble prendre un risque alors qu'elle sait que sa fille, devant la noblesse de son attitude, devrait être peu encline à abuser de l'aveu et de la confiance maternels. Sa décision relève d'une stratégie pédagogique visant à asseoir son autorité grâce au fait de renoncer à tout comportement tyrannique et d'inciter sa fille à suivre ses recommandations, morales notamment, en montrant l'exemple. Tout argument a plus de valeur à partir du moment où celui qui l'énonce est effectivement capable de le mettre en pratique.

Fénelon et Madame de Lambert font l'apologie de l'éducation féminine car elle est une condition *sine qua non* des bonnes mœurs de la société comprise entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Tous deux s'emploient à promouvoir un programme éducatif spécialement élaboré pour les filles.

Mais, alors que l'archevêque de Cambrai s'attache exclusivement à les rendre capables de remplir leurs devoirs de futures femmes, la femme de lettres infléchit cette pensée. En s'appropriant la démonstration et la méthode pédagogique féneloniennes, elle s'inscrit dans une démarche de laïcisation de la dimension théologique du traité *De l'Éducation des filles*.

B. Au-delà de la conception chrétienne de la figure féminine

Madame de Lambert ne se contente nullement de paraphraser Fénelon lorsqu'elle rédige *l'Avis d'une mère à sa fille*. Dès le début de leur démonstration, les deux auteurs constatent l'inégalité dont souffrent les femmes. Mais la manière dont ils décrivent cette réalité sociale souligne immédiatement une démarche de laïcisation de la part de la femme de lettres. Pour Fénelon, les femmes sont « la moitié du genre humain racheté du sang du Christ¹⁰¹ » alors que pour Madame de Lambert, « elles composent la moitié du monde¹⁰² ».

¹⁰¹ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre I « De l'Importance de l'éducation des filles », p. 4.

¹⁰² Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 95.

À l'enjeu sotériologique de Fénelon, Madame de Lambert privilégie un enjeu plus fondamentalement terrestre. Ce n'est pas le salut de sa fille dans l'au-delà qui l'occupe mais sa vertu au quotidien et son bonheur *hic et nunc*. L'accession des femmes à l'éducation n'a pas pour justification première un destin d'éternité promis aux hommes et aux femmes, mais leur développement intellectuel et moral dont dépendent le malheur ou le bonheur de la société.

Madame de Lambert présente ainsi une morale laïcisée où, sans remettre en question l'autorité et les bienfaits de la religion, elle s'en détache et dresse le portrait d'une nouvelle figure féminine qui est celle de la femme instruite. Celle-ci est dévouée à sa famille et respecte ses devoirs, moraux notamment, tout en revendiquant le droit de penser par elle-même et d'émettre ses propres opinions.

La morale chrétienne laïcisée et le savoir contre les malheurs du destin féminin

Fénelon et Madame de Lambert ont une conviction commune: l'accession à la vie sociale est une étape dangereuse dans la vie d'une femme. L'*Avis d'une mère à sa fille* et l'ensemble de l'œuvre de la salonnière sont d'ailleurs traversés par le champ lexical de la menace. La faiblesse des femmes en société en fait de proies faciles pour les tentations et les malheurs. C'est avec une lucidité teintée de pessimisme que Madame de Lambert décrit le destin féminin et anticipe celui de sa propre fille: « Vous entrez dans le monde: venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous y attend¹⁰³. » Les « principes » sont ceux de la morale chrétienne. Une fille, une jeune femme, qui n'aurait pas appris à suivre le chemin de la vertu serait moralement trop faible pour faire face aux vices, aux tentations et aux plaisirs qui caractérisent la vie en société.

Cette vision du destin de la femme, perspicace mais peu engageante, est omniprésente dans l'œuvre de Madame de Lambert. Comme elle est consciente de ne pouvoir changer le statut des femmes au sein de la société, elle arme sa fille au cours de son éducation: « Attendez avec fermeté le malheur qui peut arriver; envisagez-le à face découverte; voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler¹⁰⁴. »

¹⁰³ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 96.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 117.

Cette injonction peut sembler difficile à réaliser. Cependant, si Madame de Lambert la formule, c'est parce qu'elle croit en la force du caractère féminin et que, par l'éducation, elle souhaite donner aux femmes de plus grandes chances de s'épanouir dans leur foyer et dans la société.

À l'instar de Fénelon, Madame de Lambert définit la religion chrétienne comme le premier soutien moral des jeunes filles pour faire face aux malheurs qui les attendent après leur entrée dans le monde : « De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent ? Car un certain nombre de malheurs vous est destiné. [...] La religion vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé¹⁰⁵. »

En outre, elle privilégie avant tout une morale de l'intention qui ne se contente pas d'une vertu d'apparat. Comme elle le répète régulièrement à sa fille Monique-Thérèse, « il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances¹⁰⁶. » En d'autres termes, la valeur d'une femme ne se réduit pas au respect des convenances selon une comédie habile destinée à cacher ses vices derrière le masque de la vertu. Seule la pureté de l'intention à l'origine d'actions louables compte :

Ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage ; ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer, la conscience et le monde : vous pouvez échapper au monde ; mais vous n'échapperez pas à la conscience¹⁰⁷.

Les « deux tribunaux » inévitables ne font pas référence au tribunal de Dieu ou au jugement dernier. Il s'agit de deux instances appartenant à l'ordre terrestre : la conscience individuelle et le jugement d'autrui. Ce choix de souligner l'importance du tribunal du monde, de la société *hic et nunc*, et celle de sa propre conscience inscrit la réflexion de Madame de Lambert dans le champ séculier et non régulier. Cette inflexion contribue à la laïcisation, discrète mais bel et bien présente, du texte de référence qu'est celui de Fénelon.

¹⁰⁵ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 96.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 95.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 99.

Madame de Lambert joue de fait sur le sémantisme du verbe « échapper ». Elle a conscience que la vertu d'apparat peut abuser le monde, la société, autrui. Elle lui « échappe » au sens où elle le « trompe ». L'intelligence humaine est en effet une source inépuisable de comédie et d'hypocrisie comme le soulignent les moralistes au XVII^e siècle. Cependant, lorsque le rideau tombe et que la femme se retrouve seule face à sa conscience, nulle échappatoire n'est envisageable. Elle ne peut « échapper » au sens de « fuir, se débarrasser de » sa conscience. La valorisation de cette dernière n'est pas présente dans le traité *De l'Éducation des filles* et souligne une véritable créativité, tant en termes d'écriture que de réflexion, de la part de l'auteur de *l'Avis d'une mère à sa fille*.

Pour Madame de Lambert, l'éducation féminine conduit à la vertu et au bonheur. Elle ne doit pas se contenter d'instruire religieusement la jeune fille. Il faut lui apprendre à vivre seule avec elle-même et en compagnie d'autrui, à concilier les devoirs envers sa personne et les devoirs envers la société. Elle lègue à sa fille un manuel d'apprentissage du monde, c'est-à-dire de la sphère sociale à laquelle toute femme éduquée accède un jour. D'où la place particulière accordée aux vertus sociales. Elle analyse, entre autres, les qualités et le comportement constitutifs de l'honnêteté et les rapports à la beauté, attribut féminin par excellence.

La beauté : vanité ou écrin du mérite féminin ?

Ce passage de la religion à une morale laïcisée, d'une figure féminine chrétienne à celle d'une femme instruite s'illustre aussi à travers les différents points de vue attachés à la beauté féminine. Pour Fénelon, la beauté est négligeable et toute parure est nécessairement vaine et affectée. Madame de Lambert est plus modérée et ne condamne que la parure excessive. Dans les limites de l'honnêteté, une femme peut veiller à son apparence physique sans tomber dans les travers de la vanité et de la coquetterie. À l'instar des moralistes, elle condamne l'excès avant tout.

Le constat commun aux deux auteurs est le suivant : les jeunes filles ont un violent désir de plaire car c'est leur unique moyen d'exister véritablement sur la scène sociale. La beauté devient une qualité féminine et leur permet d'être connues et reconnues par leur entourage. En effet, ne pouvant se distinguer dans les mêmes domaines que les hommes, que leur reste-t-il ? La beauté, attribut féminin par excellence, concentre tout leur intérêt lorsque celui-ci n'est pas occupé par l'étude. Pour Fénelon :

[Les filles] naissent avec un désir violent de plaire : les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments [...]¹⁰⁸.

Selon lui, la beauté se confond généralement avec la vanité féminine. Celle-ci conduit au faste, à la dépense excessive et finalement à la ruine de la famille. Elle est aussi la première étape de la corruption des mœurs. Il condamne notamment les Coquettes¹⁰⁹ et affirme que « la beauté ne peut être que nuisible [...] ¹¹⁰. »

Madame de Lambert, quant à elle, confirme ce désir de plaire chez les jeunes filles et les femmes. Celui-ci est d'autant plus violent qu'elles ne sont pas éduquées et que, ne pouvant être reconnues pour les mérites de l'esprit, elles se focalisent sur ceux du corps. Elle paraphrase Fénelon en rappelant en des termes similaires que la beauté est un moyen pour les filles d'être reconnues socialement, d'exister sur le *theatrum mundi*¹¹¹:

¹⁰⁸ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre X « La vanité de la beauté et des ajustements », p. 61.

¹⁰⁹ Fénelon propose un portrait des Coquettes vieillissantes (p. 62) : « Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit ; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. » Ce portrait, qui est d'ailleurs paraphrasé par Madame de Lambert, n'est pas sans rappeler les Caractères de La Bruyère, notamment les remarques du chapitre « Des femmes » :

Remarque 7 : « Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté : elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleur. »

Remarque 8 : le célèbre portrait de Lise.

¹¹⁰ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre X « La vanité de la beauté et des ajustements », p. 62.

¹¹¹ Pour cette notion, voir l'ouvrage d'E. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, Presses Universitaires de France, 1956.

Les filles naissent avec un violent désir de plaire ; comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver et se dédommager par les agréments¹¹².

La place de l'adjectif épithète « *violent* » était postposée dans la citation de Fénelon alors que Madame de Lambert choisit l'antéposition dans l'*Avis d'une mère à sa fille*. Elle inverse également l'ordre des termes « *gloire* » et « *autorité* ». Est-ce une manière d'atténuer l'usage de la paraphrase ou ces choix stylistiques reflètent-ils un véritable parti-pris ? L'expression « un violent désir » permet tout d'abord d'attirer l'attention sur l'épithète d'un point de vue phonétique et formel. Sémantiquement, il souligne d'autant plus la violence du désir et semble atténuer la condamnation des jeunes filles qui ne peuvent y résister. De même, pour Madame de Lambert, la « *gloire* » est l'objectif suprême d'un honnête homme, comme elle le rappelle à son fils dans l'*Avis d'une mère à son fils*, le pendant de l'*Avis d'une mère à sa fille*. Placer la « *gloire* » avant « l'*autorité* » lui permet de se détacher du texte de référence, d'infléchir les préceptes féneloniens et donc de présenter une réflexion qui lui est propre avec un nouveau système de valeurs.

Toujours sur le chemin d'une certaine originalité, dans son analyse des rapports entre Fénelon et Madame de Lambert, Robert Granderoute remarque que « Convaincue que [la beauté] est un élément naturellement propre à la femme et, comme tel, appelé à jouer un rôle, Madame de Lambert refuse d'enseigner le « mépris » du corps auquel invite Fénelon dans un mouvement d'opposition avec l'âme très caractéristique de l'esprit du christianisme¹¹³. »

Madame de Lambert reste donc fidèle à la méthode éducative fénelonienne tout en soulignant un certain degré d'émancipation. Fénelon condamne unanimement la beauté féminine, synonyme de vanité, et méprise le corps. Or, la salonnière ne montre pas, comme lui, qu'un appareil même modéré peut détourner de l'amour de Dieu. Elle reconnaît au contraire les avantages de la beauté féminine et ce, dans les relations avec les hommes, au sein du mariage notamment. Le corps revêt donc une importance stratégique qui place Madame de Lambert dans une position relativement contre-intuitive.

¹¹² Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 104.

¹¹³ Granderoute (Robert), *De « l'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, Revue d'histoire littéraire de la France, p.18.

Aujourd'hui encore, les canons de beauté féminine sont au cœur de débats houleux. Dans une société qui se veut égalitaire et, en principe, paritaire, est-il réellement possible d'estomper le poids de la beauté féminine dans les relations sociales ? Une femme peut-elle réellement se permettre de délaissier son apparence physique ? N'est-il pas hypocrite d'affirmer que seul l'esprit compte et que les attributs physiques devraient être purement et simplement négligés ? Idéalement, cela devrait peut-être être le cas. Mais avec toute la lucidité d'une femme du monde, Madame de Lambert sait que cela n'est guère possible.

En effet, contre l'opinion commune, elle affirme qu'un peu d'embellissement et de parure discrète ne sauraient être condamnables. Face à la suprématie masculine, elle ajoute même que « [les femmes] ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera absolu¹¹⁴. » Le corps revêt donc une certaine importance. Cependant, elle ne fait nulle mention de la sexualité et, apparemment, le bonheur des femmes ne peut pas se trouver dans l'épanouissement sexuel (cette revendication vient plus tard) mais dans l'épanouissement intellectuel (une première étape importe pour l'émancipation progressive des femmes) grâce à l'éducation.

Madame de Lambert ne néglige cependant pas les dangers et le caractère éphémère de la beauté bien que sa condamnation soit moins rigoureuse que celle de Fénelon. En femme du monde et salonnière, elle reconnaît la nécessité pour les femmes de se plier en partie au phénomène de la mode par exemple: « Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser¹¹⁵. » L'important n'est pas d'éradiquer le désir de plaire ou la beauté féminine mais de la circonscrire aux limites du raisonnable et de l'honnêteté définie par les moralistes. C'est avant tout l'excès qu'il faut condamner.

Ainsi, l'art de plaire trouve son complément et son prolongement dans l'acquisition de qualités morales et intellectuelles propres à durer plus que la beauté. Madame de Lambert avoue d'ailleurs à sa fille, dans un conseil personnalisé qui diffère profondément du traité de Fénelon: « Vous n'êtes pas née sans agréments, mais vous n'êtes pas une beauté; cela vous oblige à faire provision de mérite, on ne vous fera grâce de rien¹¹⁶. »

¹¹⁴ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 215.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 104.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 102.

La beauté n'est pas tout et cède au mérite mais le mérite des femmes sans beauté risque de ne pas être reconnu. La beauté, considérée comme une vanité féminine par Fénelon, prend une connotation plus positive sous la plume de Madame de Lambert. En effet, de par son expérience, elle affirme que « les grâces sans mérite ne plaisent pas longtemps; et le mérite sans grâce peut se faire estimer sans toucher; il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus¹¹⁷. » Ainsi, la beauté seule est éphémère. Les mérites seuls sont souvent invisibles. La figure féminine, qui joint l'idéal à la réalité, doit avoir un « mérite aimable » c'est-à-dire allier l'intelligence vertueuse à la beauté physique. Ce n'est qu'à cette condition que les femmes seront reconnues en société.

Finalement, la figure féminine qu'esquisse Madame de Lambert excède celle de la conception chrétienne. Elle est toujours vertueuse au regard de Dieu, de la société et de sa conscience individuelle, mais également capable de penser par elle-même et d'agir stratégiquement en usant par exemple de ses charmes. En d'autres termes, cette figure féminine est celle d'une femme instruite, capable de faire la distinction entre le vice et la vertu et d'utiliser la beauté comme l'écrin du mérite féminin.

C. Le bonheur intérieur des femmes : une gloire supérieure à celle des hommes

Dans une société dominée par les hommes, l'« empire des femmes » repose sur trois conditions préalables : leur accession à l'éducation, leur conduite irréprochable car vertueuse, et leur charme dans les limites de l'honnêteté. Madame de Lambert semble aller plus avant encore dans sa réflexion en sous-entendant que la vertu d'une femme éduquée lui permet d'accéder à un bonheur intérieur qui est une gloire supérieure à celle de l'homme.

Pour elle, ce qui doit justifier l'éducation féminine n'est donc pas uniquement la nécessité d'accomplir correctement des devoirs à la fois moraux, maritaux, maternels et domestiques. Les filles – femmes en devenir – doivent aussi trouver le bonheur dans leur retraite intérieure, la paix de l'âme dans le seul lieu où elles peuvent pleinement exercer leur liberté individuelle: leur conscience.

¹¹⁷ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 103.

Cependant, cette vertu féminine ne peut pas utiliser le regard d'autrui comme motivation car les femmes n'ont pas accès à la gloire publique comme les hommes. Leur vertu est donc un combat quotidien, solitaire, obscur. En définitive, il s'avère que Madame de Lambert attend plus de la femme que de l'homme et qu'en son sens, la vertu d'une femme éduquée surpasse la gloire de la gent masculine.

Développer l'intellect féminin selon l'idéal de l'*excelsior*

Pour Fénelon, il existe une « faiblesse naturelle des femmes » car « leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes.¹¹⁸ » Madame de Lambert, quant à elle, ne mentionne jamais la faiblesse physique ou intellectuelle des femmes. En revanche, elle souligne le champ restreint d'activités qui leur est imposé par la société à l'aube du XVIII^e siècle. Au sein de ce cadre, elle incite les femmes à développer leur intellect afin de pouvoir rivaliser avec les hommes. Il s'agit moins ici d'amoinrir la domination masculine sur la scène sociale que d'accroître les capacités intellectuelles des femmes pour les soutenir dans leurs devoirs et leur permettre de s'épanouir, notamment en leur for intérieur.

Pour Madame de Lambert, l'éducation féminine est la condition *sine qua non* du bonheur des femmes : « Il faut, pour être heureuse, penser sainement.¹¹⁹ » Or, sans instruction, il est impossible de réfléchir avec discernement. L'éducation ne permet donc pas seulement à la femme de remplir ses devoirs, son destin marital et domestique, mais aussi d'atteindre un bonheur tout intérieur.

Madame de Lambert ne condamne pas ouvertement certains traits du portrait de l'éducation féminine idéale selon Fénelon. En revanche, son choix de les passer sous silence ou d'y proposer des alternatives, comme nous allons le voir ensuite, peut s'apparenter à une condamnation implicite :

¹¹⁸ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre I « De l'Importance de l'éducation des filles », p. 2.

¹¹⁹ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 115.

Que [votre fille] apprenne à se défier d'elle-même, et à craindre les pièges de la curiosité et de la présomption, qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par des personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres.¹²⁰

Ce portrait s'apparente à une certaine réification de la femme. Celle-ci doit être vertueuse, remplir ses devoirs mais ne surtout pas se prévaloir d'une pensée raisonnée autre que celle de l'autorité (parentale, maritale) dont elle dépend. L'objectif de Madame de Lambert est différent : elle évoque le développement intellectuel et l'enrichissement culturel de la femme quand Fénelon se contente de l'instruire pour lui éviter de pêcher et s'assurer qu'elle accomplisse ses devoirs.

À partir de la citation de Fénelon ci-dessus, nous allons illustrer l'émancipation de Madame de Lambert à travers sa prise de position sur les trois sujets suivants : la **curiosité**, le **savoir** et le **silence**.

➤ La curiosité féminine

Pour Fénelon, la curiosité féminine est connotée négativement et il faut avant tout la « craindre ». Qualifiée « d'indiscreète et d'insatiable¹²¹ », elle doit diminuer à mesure que la jeune fille s'instruit : « Les personnes instruites, et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre.¹²² » Son objectif est bien d'éteindre le feu de la curiosité dans l'esprit féminin tandis que Madame de Lambert l'analyse plutôt comme une motivation à la connaissance. Elle insiste sur l'aspect positif de cette curiosité lorsqu'elle est utilisée à bon escient. Il ne s'agit pas de chercher à connaître les secrets d'autrui – exemple courant de l'indiscrétion comme vice féminin – mais d'avoir l'ambition, le désir d'apprendre. Elle encourage sa fille en ce sens :

¹²⁰ Fénelon, *Op. cit.*, Chapitre XIV « Avis à une Dame de Qualité sur l'éducation de sa fille », p. 90.

¹²¹ *Ibid.*, Chapitre II « Inconvénients des éducations ordinaires », p. 4.

¹²² *Ibid.*, p. 5.

N'éteignez pas en vous le sentiment de curiosité ; il faut seulement le conduire et lui donner un bon objet. La curiosité est une connaissance commencée, qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité ; c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction.¹²³

Si une fille est curieuse de nouveaux horizons en termes de savoirs, si elle recherche la vérité et conduit ses raisonnements avec méthode, alors la curiosité est la meilleure alliée de l'éducation féminine.

➤ **Le savoir féminin**

En ce qui concerne le rapport de Madame de Lambert au savoir féminin, l'exemple de l'apprentissage du latin est révélateur. Alors que pour Fénelon ce n'est qu'un moyen d'accéder facilement aux textes religieux, Madame de Lambert considère la dimension culturelle de cette langue et incite les jeunes filles à connaître les auteurs antiques : « Je ne m'opposerais pas à l'inclination que l'on pourrait avoir pour le latin ; c'est la langue de l'Église ; elle vous ouvre la porte à toutes les sciences ; elle vous met en société avec le meilleur dans tous les siècles¹²⁴. » Le latin devient donc un médium de connaissances à la portée des femmes.

La prise de position de Madame de Lambert n'est pas subversive ici. Elle rappelle en premier lieu la fonction religieuse de l'apprentissage de cette langue et ne la conteste nullement. En revanche, elle développe une réflexion personnelle en affirmant que connaître le latin permet à une fille, non seulement d'accéder aux savoirs philosophique, scientifique, littéraire de chaque siècle, mais aussi d'être introduite dans les cercles de l'élite intellectuelle de son temps. L'éducation lui ouvre des portes en dehors de la demeure familiale.

¹²³ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 110. La première partie de la définition de la curiosité est tirée de la seconde partie de Poulain de la Barre, *L'Égalité des deux sexes*, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Fayard, 1984, p. 103.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 111.

Pour ces raisons, Madame de Lambert insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de former les jeunes filles à user de leur raison. Elle adopte d'ailleurs une position originale quant à l'enseignement de la philosophie alors que Fénelon, lui, refuse l'accès des filles à ses subtilités scholastiques. La femme de lettres a de toute évidence lu le *Discours de la méthode* publié par Descartes en 1637. Elle adopte une démarche cartésienne pour éprouver une hypothèse et son rapport au doute est identique à celui du philosophe mathématicien : « Pour arrêter la hardiesse de l'esprit et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes nos connaissances, la raison et les sens, manquent de sincérité et nous abusent¹²⁵. »

De plus, Madame de Lambert privilégie les connaissances utiles aux connaissances abstraites plus difficiles à vérifier. Elle reste ainsi prudente et conseille une pratique modérée des « sciences extraordinaires » que sont les mathématiques, l'astronomie ou la physique. Elle met aussi souvent en garde ses lectrices contre l'orgueil de la femme savante et le ridicule du bel esprit. Sa relation au savoir exclut tout pédantisme ou accumulation de connaissances qui ne seraient fondées sur aucun raisonnement valable. Lectrice de Montaigne, elle se souvient ainsi qu'une « tête bien faite » est plus utile qu'une « tête bien pleine¹²⁶ ». C'est cette idée qu'illustre la citation suivante : « Un quart de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture [...] La réflexion est le guide qui conduit à la vérité.¹²⁷ »

Développer l'intellect féminin revient ainsi à apprendre aux filles à raisonner correctement et non à connaître par cœur des dates, des vers, des florilèges de citations, des concepts et des théories comme des poupées savantes mais, somme toute, vides et aisément manipulables.

¹²⁵ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 113.

¹²⁶ Montaigne, *Essais*, éd. Firmin-Didot frères, 1854, chap. 26, livre I, p. 64 : « À un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gain [...], ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'enrichir et parer au dedans, et si l'on veut faire de lui un habile plutôt qu'un homme savant, je voudrais qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine. »

¹²⁷ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 71.

➤ **Le silence féminin**

Une des qualités généralement attachée à la figure féminine semble être sa capacité à se taire. Une jeune fille doit être idéalement modeste et silencieuse, ce qui la distingue des bavardes incurables et fatigantes pour leur entourage. Mais, pour Madame de Lambert, le silence ne peut être un des canons de la bonne conduite des femmes. Quel est alors le meilleur moyen de légitimer son droit à la parole ? S'exprimer de manière raisonnée, intéressante et polie.

Or, seule l'éducation peut assurer une conversation de qualité. C'est pourquoi Madame de Lambert défend que « [...] comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser¹²⁸. » Ainsi une femme, ayant moins de légitimité qu'un homme à soutenir une opinion, doit développer son intellect afin d'être irréprochable et s'assurer que chacun de ses raisonnements soit argumenté et capable de soutenir une réfutation.

Ces analyses de la curiosité, du savoir et du silence féminins soulignent l'attachement de Madame de Lambert à perfectionner l'intellect féminin. Cette recherche de perfection, sur laquelle repose la légitimité des pensées féminines, s'apparente à un idéal que nous avons choisi d'assimiler à celui de l'*excelsior*¹²⁹.

➤ **L'idéal de l'*excelsior* comme exigence d'un perfectionnement continu**

À aucun moment Madame de Lambert ne sous-entend que le fait d'être une femme justifie un manque de connaissances, contrairement aux détracteurs de l'éducation féminine. Il n'existe pas une *faiblesse* féminine, de corps comme d'esprit, capable d'empêcher l'élévation intellectuelle de la gent féminine. Il s'agit de toujours faire de son mieux, d'apprendre à raisonner et donc à communiquer intelligemment et ce, dans un souci de tendre à la plus grande perfection possible.

¹²⁸ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 131.

¹²⁹ « Excelsior » est un mot latin signifiant « plus haut, plus élevé » (comparatif de l'adjectif « excelsus »). Madame de Lambert n'utilise pas ce terme mais nous pensons que sa recherche d'un perfectionnement continu de l'intellect féminin ne pouvait être mieux caractérisée que par ce mot latin.

Cette exigence de l'*Excelsior* est perceptible dans la citation suivante : « Dans toutes vos entreprises et dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien, sans vous dire à vous-même, « ne pourrais-je pas mieux faire ? ¹³⁰ » L'ambivalence entre le « tout » et le « rien » encadre littéralement l'injonction de l'*excelsior* : « tendez au plus parfait ». Il faut ainsi prendre le temps de la réflexion, ne pas se précipiter, afin de vérifier que l'action, la parole ou la solution retenue est effectivement la plus adéquate. D'où la sempiternelle question « Ne pourrais-je pas mieux faire ? » qui implique qu'une femme soit capable d'avoir un jugement critique, de prendre de la distance quant à ce qu'elle vit. Cette condition ne peut être remplie que si elle reçoit une éducation de qualité.

Madame de Lambert anticipe également l'écueil de l'idéal de l'*excelsior*. En effet, il y a deux alternatives au perfectionnement continu : soit l'individu développe ses capacités et s'élève au-dessus d'autrui, soit son entourage est médiocre ou, pis encore, il s'arrange pour le rabaisser, ce qui lui permet de s'élever sans faire d'efforts. La position de Madame de Lambert sur ce sujet est sans appel. L'injonction qu'elle fait à sa fille, « Ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous ¹³¹ », signifie que cette dernière doit avoir les mœurs les plus policées possibles et ne pas accepter que cette première place soit attribuée à une autre. Cependant, la femme de lettres précise son propos quelques pages plus loin : « Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres [...] ¹³². »

La reconnaissance du véritable mérite féminin se confond une fois encore avec la vertu féminine. Cependant cette vertu peut sembler bien austère et difficile à atteindre. Comment concilier alors l'exigence de la vertu et le bonheur féminin auquel aspire Madame de Lambert pour sa fille et les femmes en général ?

¹³⁰ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 108.

¹³¹ *Ibid.*, p. 107.

¹³² *Ibid.*, p. 124.

Promouvoir une conscience individuelle souveraine comme source de bonheur

D'après l'analyse de Madame de Lambert, la vertu s'incarne de différentes manières en fonction du sexe de l'individu¹³³. La vertu masculine par excellence est la gloire, la valeur morale reconnue par autrui, tandis que celle des femmes est la pudeur, le respect de la morale sans éclat, dans l'intimité. Le terme de « vertu féminine » comprend ici une ambivalence fondamentale. D'une part, c'est à une soumission consciente à la domination sexuelle (ne connaître comme unique homme que son mari). D'autre part, c'est une qualité morale, relationnelle, plus large que le seul comportement sexuel. Dans ces conditions, comment définir plus précisément cette pudeur qui est, dans le système de valeurs de Madame de Lambert, la plus suprême des vertus féminines ? C'est un intime sentiment de l'honneur qui doit être la règle de vie des femmes. La pudeur est la source de leur réputation, de leur paix intérieure et finalement, de leur bonheur.

Cette pudeur féminine, vertu obscure, est plus difficile à acquérir que la gloire, vertu éclatante, pour laquelle l'admiration et le jugement d'autrui sont des sources de motivation indéniables. Puisque la femme ne peut compter sur une reconnaissance publique récompensant ses bonnes actions et valorisant le respect de ses devoirs, sa vertu devient une gloire insoupçonnée qui est finalement plus louable que celle des hommes. Pour Madame de Lambert :

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer : vivre chez soi ; ne régler que soi et sa famille ; être simple, juste et modeste; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. [...] L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer.¹³⁴

Il existe une « vertu féminine » qui est la pudeur, en tant que fondement des « vertus des femmes » au pluriel. Ces dernières comprennent entre autres la modestie, la politesse, l'économie. De plus, le mérite et le courage seraient donc l'apanage des femmes et non des qualités masculines. En définitive, la vertu féminine met en lumière la souveraineté de la conscience individuelle.

¹³³ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 100.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 100-101.

L'expression restrictive « ne...que... » souligne une nouvelle fois le champ d'actions restreint des femmes. L'héroïsme des guerriers ou l'impartialité des juges peuvent être des attitudes vertueuses mais sont inaccessibles aux femmes. Comme les vertus masculines sont avant tout visibles sur l'espace public, comment être alors certain qu'elles ne sont pas motivées par la recherche de la reconnaissance d'autrui ? Par l'attrait des louanges ? Par un désir d'être admiré pour sa conduite ? Pour Madame de Lambert, la morale de l'intention prime avant tout et, par conséquent, les vertus les plus estimables sont celles dont l'existence est la moins (re)connue. Puisque la société ignore majoritairement les femmes et néglige leur éducation, ne sont-elles pas les personnes les plus estimables ? C'est du moins ce que sous-entend ici la femme de lettres.

Le bonheur pour une femme se confondrait ainsi avec le fait de penser librement, sans tenir compte des conventions sociales, et d'agir vertueusement, c'est-à-dire d'être irréprochable aux yeux d'autrui et aux siens. Puisque « les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les vertus simples et paisibles » et que « la renommée ne se charge point [d'elles] » comme le remarque Madame de Lambert, elle conseille à sa fille de trouver son bonheur en elle-même : « Songez à être contente de vous-même ; c'est un revenu de plaisirs certains [...].¹³⁵ »

Contrairement à Fénelon, le plaisir et le bonheur féminins sont au cœur des préoccupations de Madame de Lambert. Ils sont plus précisément à chercher dans une paix intérieure. Cette conception est influencée par la philosophie antique et le concept d'*ataraxie* notamment : « Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme. [...] Tout est presque plaisir pour un esprit sain.¹³⁶ » D'où l'importance de l'éducation et de l'élévation de l'esprit qui permettent d'avoir une prise de recul et un regard critique sur la vie et donc d'accéder plus facilement au bonheur. Madame de Lambert est ainsi convaincue que « face à une même situation, le bonheur de l'un et le malheur de l'autre ne viennent que de la manière différente de penser¹³⁷. » Cette démarche passe notamment par l'examen critique de ses actes et de ses motivations. Elle suppose aussi de l'humilité pour soi et de l'indulgence pour autrui.

¹³⁵ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 100.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 116.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 127.

Madame de Lambert présente avant tout ici l'intérêt d'une éducation féminine et d'une conduite vertueuse volontairement choisie par les femmes. L'*Avis d'une mère à sa fille* peut aussi s'appréhender comme la promotion d'une conscience individuelle souveraine, unique espace de véritable liberté pour la gent féminine.

Nous savons que le juge suprême auquel il faut répondre pour la femme de lettres n'est ni Dieu ni autrui, mais bel et bien sa propre conscience. Il s'agit d'être en accord avec ses principes pour n'avoir rien à se reprocher. Qu'importe alors la reconnaissance publique : « Songez à vous estimer à bon titre pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse¹³⁸. » Ce conseil est destiné aux femmes dont la vertu est cachée, de l'ordre de l'intime. Cet éloge de la conscience individuelle s'accompagne d'une valorisation de la réflexion personnelle. Il faut ainsi pouvoir faire confiance à son propre jugement : « Apprenez donc à vous craindre et à vous respecter vous-mêmes : que votre délicatesse soit votre propre censeur¹³⁹. »

Madame de Lambert incite donc les femmes à penser par elles-mêmes et à ne pas confondre la politesse docile et la docilité obscurantiste : « En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison, vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières qui s'affaiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées que de les renfermer dans celles d'autrui¹⁴⁰. » Les termes « étendue », « bornes », « renfermer » sont autant de rappels de l'espace délimité assigné aux femmes. Cette reconnaissance de limites au champ d'actions des femmes peut s'entendre comme une forme de sagesse de la part de Madame de Lambert. Puisqu'elle ne cherche pas à révolutionner la société pour offrir plus de libertés aux femmes, elle s'en accommode et en tire le meilleur parti possible.

Cette auto-limitation est-elle pour autant une auto-mutilation ? Dans la conception de Madame de Lambert, ce ne semble pas être le cas. La connaissance d'un espace limité et surtout, son acceptation, lui permettent de ne pas désespérer face aux injustices subies par la gent féminine. Cette métaphore de la spatialisation, si souvent utilisée, dessine à la fois un espace social et un espace individuel et rappelle aux femmes que les normes sociales ne sont pas tout. Elles peuvent penser par elles-mêmes et non pas se contenter d'agrémenter les jugements d'autrui – ceux des hommes

¹³⁸ Madame de Lambert, *Op. cit.*, p. 128.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 109.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 113.

en particulier. L'expression « faire usage de ses lumières » est par ailleurs devenue très courante au Siècle des Lumières et souligne l'inscription de Madame de Lambert dans une époque de transition, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle.

C'est bel et bien l'individualité, la conscience qui nous est propre qui est souveraine ici. Les réflexions féminines ont assez de valeur pour y consacrer quelques heures en journée. Cette idée convoque facilement l'image de Madame de Lambert lisant ou écrivant l'*Avis d'une mère à sa fille* dans des moments de solitude bienfaisante... À l'heure de l'hyper-connectivité et d'un espace social s'immisçant de plus en plus dans l'espace privé (par les réseaux sociaux, par l'usage des smartphones...), cet éloge de la solitude comme véritable « moment à soi » nous rappelle à quel point ce sentiment peut être une source de plaisir et de bonheur individuels. Le besoin – légitime – d'une certaine solitude est trop souvent interprété comme une forme d'asociabilité dans la société actuelle. En l'occurrence, il permet sûrement d'en apprendre plus sur soi que le nombre d'amis comptabilisés sur Facebook. La (re)découverte des réflexions de Madame de Lambert ont ainsi le mérite de remettre en question certaines tendances socio-culturelles actuelles.

Finalement la vertu d'une femme éduquée et la conscience qu'elle a d'elle-même lui confèrent plus de mérite que les hommes, toujours affairés, en quête de gloire et de reconnaissance publique. Ce propos ne peut évidemment pas être généralisé à l'ensemble de la gent masculine. Il a cependant le mérite de proposer une nouvelle figure de la femme, entre la réalité de la condition féminine au XVIII^e siècle et l'idéal auquel Madame de Lambert aspire, qui ne correspond plus vraiment, par son émancipation progressive, à celle de Fénelon. En effet, ce dernier clôt son propos par « le portrait de la femme forte » présent dans *Les Proverbes* et qui correspond à une figure féminine idéale mais soumise, développée par l'éducation féminine purement fénelonienne : « La femme forte file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit ; elle ne dispute point contre l'Église. »

Pour conclure, la lecture juxtalinéaire entre les écrits de Fénelon et ceux de Madame de Lambert a permis d'enrichir l'interprétation de *L'Avis d'une mère à sa fille* et de justifier, par de nombreux exemples, l'habile réécriture de la femme de lettres, qui ne se contente nullement de paraphraser le grand pédagogue. Leur apologie de l'éducation féminine repose sur la conviction que les mœurs ne peuvent que pâtir de l'ignorance des filles, dont le peu de vertu conduit nécessairement à la corruption de la société comprise entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. La méthode pédagogique, commune aux deux auteurs, diffère cependant en fonction de leur prise de position quant à la condition féminine, donc quant à la place qui devrait être celle de la fille – femme en devenir – dans la société. Comme le remarque Robert Granderoute :

[...] même si Madame de Lambert recopie, démarque ou paraphrase des passages de *L'Éducation des filles*, elle n'en réussit pas moins à exprimer ses convictions et ses options, à révéler sa nature de femme, son expérience et sa riche culture. Sous sa plume, *L'Éducation des filles* acquiert une résonance très nettement cartésienne, laïque, voire « féministe ». [...] De sorte qu'en définitive Fénelon est moins un « maître » que l'interlocuteur à qui on donne la réplique, *L'Éducation des filles* est moins un « modèle » qu'un « pré-texte » qui donne naissance à un autre texte¹⁴¹.

Dans le traité *De l'Éducation des filles*, il ne s'agit pas en effet d'aider ces dernières à s'épanouir, mais bien de s'assurer qu'elles remplissent correctement les devoirs que la société leur attribue et soient vertueuses selon les préceptes de la religion chrétienne. Madame de Lambert, quant à elle, ne remet pas en question le fait que l'éducation des filles soit nécessaire pour assurer leur salut et leur moralité. Mais elle présente une « religion de bienséances » qui se détache progressivement de l'ardeur de « la foi chrétienne » perceptible chez Fénelon. Elle privilégie une morale laïcisée où, sans disputer l'autorité et les bienfaits de la religion, elle dresse le portrait d'une nouvelle figure féminine dans une démarche d'émancipation progressive.

¹⁴¹ Robert Granderoute, *De « l'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, Revue d'histoire littéraire de la France, p.30.

La femme est dévouée à sa famille et respecte ses devoirs, moraux notamment, tout en revendiquant le droit de penser par elle-même et d'émettre des opinions argumentées et respectables. La plume féminine de Madame de Lambert propose ainsi une autre alternative au destin féminin. Celle-ci ne correspond plus à l'idéal fénelonien de « la femme forte », mais à celui d'une fille pensée comme une femme éclairée en devenir, annonçant les idéaux chers au Siècle des Lumières.

Idéalement, pour Madame de Lambert, « l'empire des femmes » reposerait sur trois conditions préalables : leur accession à l'éducation, leur conduite irréprochable car vertueuse, et leur charme dans les limites de l'honnêteté. Enfin, elle affirme que la vertu d'une femme éduquée est une gloire supérieure à celle de l'homme car elle se développe dans l'intimité, loin du soutien de l'admiration publique. En définitive, par l'éducation et le choix d'être volontairement vertueuse, la femme découvre un espace de liberté où, tout en respectant les normes sociales, elle peut s'émanciper progressivement : son for intérieur, sa conscience, son jardin secret et intellectuel.

Enfin, la remarque d'Octave Gréard résume avec clarté le sentiment que la position de Madame de Lambert peut susciter dans son implication pour la cause féminine :

Ne connût-on de son existence que ces soixante années de travail intérieur, d'action, de lutte, il serait difficile de lui refuser le mérite, qu'elle croit accessible à toutes les femmes, d'avoir développé en elle l'activité intellectuelle et morale et donné l'exemple de prendre rang à côté des hommes dans la vie¹⁴².

Sa renommée peut aussi se concevoir comme la mise en pratique réussie par la femme, la mère puis la salonnière des principes rédigés par la femme de lettres.

¹⁴² Gréard (Octave), *L'Éducation des femmes par les femmes*, éditions Hachette, 1889, pp. 169-216.

III. Un projet existentiel et auctorial : « Tirer un meilleur parti des femmes »

« Il est peu de femmes qui aient pris à cœur la cause des femmes avec autant d'ardeur que la Marquise de Lambert¹⁴³. » Cette citation d'Octave Gréard explicite ce qui fait la véritable unité de l'œuvre de Madame de Lambert, au-delà de la diversité des tons employés et des sujets abordés. Lorsque Fénelon réclame l'accès à l'éducation pour les filles, sa requête se fait au nom de la famille, de la société et de la religion et souligne avant tout l'émotion généreuse d'un philosophe et d'un chrétien. Chez la Marquise, ce sentiment est motivé par sa propre expérience du destin féminin. Sa dignité souffre réellement de l'injustice subie par les femmes. C'est pourquoi son projet auctorial se confond finalement avec son propre projet de vie : « J'ai examiné si on ne pouvait pas tirer un meilleur parti des femmes¹⁴⁴. » De fait, son statut de salonnière émérite au début du Siècle des Lumières apparaît comme l'aboutissement et l'apothéose de cet examen mené pendant plus de soixante ans.

A. Partager la quintessence de son expérience de femme, de mère et de salonnière

Nous avons déjà évoqué l'engagement personnel qui caractérise les écrits de Madame de Lambert. Les principes éducatifs qu'elle décrit et les qualités qu'elle suppose nécessaires à l'émancipation progressive et à l'épanouissement des femmes, dans la société et au cœur de leur foyer, n'ont pas seulement une valeur théorique. Son projet de vie – notamment dans la relation qu'elle entretient avec ses enfants et ses amis – est étroitement lié à son projet auctorial. Il s'agit de « tirer le meilleur parti des femmes », en s'essayant au perfectionnement continu de son propre caractère et de celui d'autrui. Nul conseil aux femmes n'est prodigué sans que Madame de Lambert ne soit intimement convaincue de sa viabilité et de son intérêt pour la gent féminine. En d'autres termes, alors qu'elle écrit dans le dernier quart de sa vie, elle développe une pensée réflexive à partir de ses expériences personnelles et partage avec son lectorat, essentiellement féminin, les leçons qu'elle en a tirées.

¹⁴³ Gréard (Octave), *L'Éducation des femmes par les femmes*, éditions Hachette, 1889, p. 169.

¹⁴⁴ Madame de Lambert, *op.cit.*, Réflexions nouvelles sur les femmes, p. 137.

Un manuel à l'usage des femmes

Madame de Lambert affirme une nouvelle fois son engagement pour la cause féminine en étudiant dans son *Traité de la Vieillesse* la manière dont le statut particulier de la femme – inférieure socialement et légalement – influence chaque étape de sa vie :

On ne travaille que pour les hommes ; mais pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes : on néglige leur éducation dans la jeunesse ; dans la suite de leur vie, on les prive de soutien et d'appui pour leur vieillesse ; aussi la plupart des femmes vivent sans attention et sans retour sur elles-mêmes : dans leur jeunesse elles sont vaines et dissipées ; et dans la vieillesse elles sont faibles et délaissées¹⁴⁵.

À la fin de sa vie, le regard de la Marquise se fait plus amer : les femmes naissent, vivent et meurent « abandonnées, négligées, sans soutien, sans appui », seules en définitive. Ses écrits sont une réponse à cette solitude. Puisqu'« on ne travaille que pour les hommes », c'est une femme qui doit travailler pour les femmes. Voici le rôle que Madame de Lambert endosse, pour sa fille, pour ses lectrices mais aussi pour elle-même. Bien que l'émancipation féminine soit soutenue par certains hommes féministes, celle-ci ne peut finalement se concrétiser qu'à l'initiative des femmes. Or, ces dernières n'en ont pour l'instant pas les moyens, par manque d'éducation notamment. Leur vanité va de pair avec leur faiblesse (« vaines / faibles ») et leur dissipation avec leur solitude (« dissipées / délaissés ») comme le suggère le parallélisme de construction et la similarité des sonorités. Cependant, un espoir demeure. Puisque « la plupart des femmes vivent sans attention et sans retour sur elles-mêmes », cela signifie que certaines ont un destin différent. C'est le cas de Madame de Lambert qui consacre du temps et de l'énergie à l'analyse de son comportement et à celui d'autrui dans un souci de perfectionnement continu.

Elle ne se contente pas, par exemple, d'accuser la gent masculine des malheurs féminins. Avec lucidité, elle souligne la façon dont les femmes elles-mêmes créent leurs tourments et peuvent aussi être injustes envers les hommes. Les femmes seraient ainsi plus malheureuses car plus propices à se laisser emporter par leur imagination plutôt que de solliciter leur raison :

¹⁴⁵ Madame de Lambert, *op.cit.*, « Traité de la Vieillesse », p. 181.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes ; c'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux ; nous nous faisons un droit de nos espérances qui nous fournissent bien des mécomptes¹⁴⁶.

Il faut se méfier des espérances sans fondements. Les femmes se ridiculisent lorsqu'elles querellent les hommes pour un manquement qui relève du domaine de l'imagination et non de la réalité. La première étape de l'émancipation féminine repose sur la crédibilité des femmes dans leurs rapports avec les hommes. La jalousie ou la déception qui ne reposent sur aucun fait probant ne peuvent conduire ces derniers qu'à mépriser les femmes. Cette situation récurrente leur permet également d'utiliser la sensibilité féminine comme une preuve de faiblesse. Si les femmes sont dominées par leurs émotions et ne savent pas faire usage de leur raison, comment pourraient-elles égaler un jour les hommes sur le plan juridique et social ?

Dans cette optique, Madame de Lambert incite la jeunesse, sans expérience et toujours impatiente, à se taire. Ce silence n'est pas une marque de soumission à la suprématie masculine mais, au contraire, une stratégie qui démontre une sagesse et une intelligence certaines : « Le silence convient toujours à une jeune personne : il y a de la modestie et de la dignité à le garder ; vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien¹⁴⁷. » Dans un monde où le jugement d'autrui est prompt et difficile à influencer – cette réalité est toujours d'actualité –, la première impression est capitale. S'assurer de maîtriser son environnement, d'en saisir les codes sociaux, de réfléchir avant de prendre la parole peut relever du bon sens. Pourtant, aujourd'hui encore, par intimidation, envie de faire ses preuves, stress parfois, combien de jeunes gens ont un comportement irréfléchi ou une parole maladroite ? Les personnes plus âgées ne sont pas épargnées pour autant... Le discours de Madame de Lambert au début du XVIII^e se révèle toujours aussi pertinent au XXI^e siècle :

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs ; qu'ils soient rempli de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes : les expressions marquent les sentiments, et les sentiments sont les expressions des mœurs¹⁴⁸.

¹⁴⁶ Madame de Lambert, *op.cit.*, Réflexion d'une mère à sa fille, p. 124.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 131.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 131.

La véritable intelligence est de savoir adapter son discours et son comportement à ses interlocuteurs. L'usage, « les préjugés et les coutumes » influencent l'attitude attendue de la part d'une jeune cadre, d'une aide-soignante, d'une directrice, d'une technicienne de surface, etc. Ces catégories – cautionnées ou non – existent encore bel et bien dans nos mœurs actuelles.

Cette réflexion est à mettre en corrélation avec la figure féminine décrite par Madame de Lambert. Éduquée, la femme doit idéalement avoir un jugement sûr et joindre la finesse de l'esprit à l'intelligence du cœur. La seule égalité possible entre les hommes et les femmes repose ainsi sur l'excellence d'une réputation qui se confond avec celle de l'honnêteté : « Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs [...]»¹⁴⁹. »

Cependant, nulle posture moralisatrice ou doctrinale chez la Marquise. Il ne s'agit que de faire part de ses réflexions tout en laissant à autrui le soin de les approuver ou de les réfuter. L'opinion personnelle est assumée mais s'accompagne toujours d'une politesse, héritée de l'art de la conversation défini au Grand Siècle, qui conserve sa liberté au lectorat. Par exemple, Madame de Lambert commence son discours par une question rhétorique avant d'introduire un modalisateur : « Sans oser décider ni définir [la politesse], m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix [...]»¹⁵⁰. » L'expression verbale « je crois que » est un modalisateur qui atténue ici le recours à un discours déontique.

Le projet auctorial de la Marquise s'accompagne d'une réflexion sur la réception de l'œuvre et son utilité pour autrui et pour soi. Pour Madame de Lambert, il s'agit de partager son expérience personnelle avec son lectorat et en particulier avec la jeunesse, car c'est un moment crucial pour la formation de la personnalité des individus. Ses conseils privilégient le pragmatisme à la théorie. Par exemple, elle détaille les méthodes ou les stratégies féminines qu'elle a éprouvées avec succès au cours de son existence : « Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée»¹⁵¹. »

¹⁴⁹ Madame de Lambert, *op.cit.*, Réflexion d'une mère à sa fille, p. 103.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 130.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 115.

L'écriture comprend également une autre dimension, autobiographique et réflexive. Elle est l'occasion pour Madame de Lambert d'un retour sur soi et d'un regard critique sur ses choix et son existence en général.

Pratique réflexive et dimension autobiographique de l'écriture

Madame de Lambert insiste sur l'importance de l'écriture à tout âge, avant tout parce qu'elle est une incitation à la réflexion. Une fois son rôle de femme et de mère accompli – ses deux enfants ont obtenu des situations avantageuses – elle peut se consacrer pleinement à son salon et aux occupations de l'esprit. Écrire lui apparaît aussi comme le remède d'un mal incurable : la vieillesse. Ce qu'elle avoue sans détour : « Je m'aide de mes réflexions ; et comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds¹⁵². »

L'analyse de la manière dont Madame de Lambert conçoit l'amitié et surtout l'usage qu'elle en fait elle-même sont un exemple éloquent de sa pratique réflexive dans l'écriture. Elle affirme ses convictions, argumente ses choix de vie mais souligne aussi ses faiblesses et ses axes d'amélioration. En ce sens, la théorie rejoint la pratique et son projet auctorial qui valorise un perfectionnement continu se confond avec son projet de vie :

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les amitiés se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme haïr un jour (A). [...] ceux qui me connaissent savent que dans l'amitié je me livre trop ; jamais mes sentiments ne m'avertissent de me défier de mes amis : ceux qui pensent d'une façon vulgaire me regardent comme une espèce de dupe ; je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être (B). Ainsi la prudence dont j'ai ici rassemblé quelques maximes, n'a pas encore passé jusque mon cœur ; mais l'usage, le monde et ma propre expérience, ne m'ont que trop appris que, dans l'amitié la mieux acquise et la plus méritée, il faut faire un fonds de constance et de vertu pour en pouvoir soutenir la perte (C)¹⁵³.

¹⁵² Madame de Lambert, *op.cit.*, Traité sur la Vieillesse, p. 181.

¹⁵³ Madame de Lambert, *op.cit.*, Traité de l'Amitié, p. 169.

La séquence A valorise une fois encore l'intention auctoriale. Il s'agit d'aider les femmes à travers un manuel de bonne conduite et ce, en toute circonstance : en amour, en amitié, dans le monde comme dans l'intimité du foyer. Fidèle à ses convictions, Madame de Lambert prône la modération. L'amour comme la haine sont des sentiments excessifs en amitié ; elle en connaît les ravages.

En cohérence avec ses principes éducatifs, elle rappelle dans un deuxième temps la nature faillible des individus et reconnaît ses propres imperfections. Cette lucidité amoindrit l'idée d'une exemplarité féminine. L'*ethos* auctorial de Madame de Lambert n'est pas celui d'une femme et d'une mère parfaite. Tout en ayant conscience de son manque de discernement en amitié et des conséquences pour sa réputation – être abusée, ridiculisée, meurtrie – elle n'arrive pas à changer son comportement. Sa raison semble incapable de corriger la naïveté de son cœur, malgré une analyse lucide et une longue expérience. Mais sa pratique réflexive, dont l'écriture n'est qu'un *medium*, est la première étape du perfectionnement auquel elle aspire : pour elle, pour ses proches et pour la société en général.

Enfin, la séquence C conclusive excède les conseils en amitié prônés par Madame de Lambert et renvoie le lectorat au principe qui fonde son projet de vie et son projet auctorial : il faut savoir trouver ses ressources en soi afin de ne pas se sentir lésée, blessée voire haineuse suite à la perte des ressources offertes par autrui, à travers l'amitié ou l'amour. Sa propre constance et la vertu personnelle sont les véritables soutiens de la femme dans toutes les épreuves qu'elle doit surmonter. Madame de Lambert nous incite une nouvelle fois à promouvoir une conscience individuelle souveraine comme véritable source de bonheur intérieur. Dans ces conditions, la perte de la meilleure amitié au monde, selon la formulation hyperbolique « la mieux acquise et la plus méritée », n'est pas la source d'un malheur ou de sentiments négatifs ingérables.

Nous avons vu comment le recours fréquent à la première personne du singulier, le ton affectif et lucide de Madame de Lambert ainsi que le témoignage d'expériences vécues soulignent la place significative d'une écriture personnelle. Ses écrits que l'on pourrait imaginer froids et seulement didactiques, comme peuvent l'attester les formules d'obligations et les énoncés impératifs, se révèlent bien plus riches qu'un simple manuel de savoir-vivre à l'usage des femmes.

Par ailleurs, l'engagement personnel de Madame de Lambert est indéniable, notamment lorsqu'il s'agit des conseils qu'elle prodigue à ses enfants. Elle entreprend ainsi à partager son expérience avec eux, à travers des avis individualisés et sur un ton où se manifeste l'affection maternelle.

Par exemple, elle analyse le comportement de son fils avec plus d'indulgence que son entourage mais en lui rappelant toujours ses devoirs : « Vous aimez la solitude ; on vous reproche d'être trop particulier : je ne condamne pas ce goût ; mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent¹⁵⁴. » Elle fonctionne de la même manière avec sa fille : « Vous n'êtes pas née sans agréments, mais vous n'êtes pas une beauté ; cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grâce sur rien¹⁵⁵. »

Enfin, la Marquise tient particulièrement à donner des conseils identiques à son fils et à sa fille en ce qui concerne les rapports sociaux : « Accoutumez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous¹⁵⁶. » Elle met ainsi ses deux enfants sur un pied d'égalité en leur prodiguant des conseils à la fois similaires et individualisés. Elle ne porte pas plus d'attention à la réussite professionnelle et personnelle de son fils qu'au bonheur de sa fille. Son projet de vie se reflète dans son projet auctorial et vice versa comme l'explique ci-dessous Octave Gréard :

On a dit des *Avis d'une mère à son fils* et des *Avis d'une mère à sa fille* qu'ils n'étaient que des manuels de l'art d'avancer et de plaire. Il est certain que Mme de Lambert ne se pique en aucune façon de dissenter gravement sur l'éducation et qu'elle ne craint pas de s'arrêter à de pures prescriptions de bienséance, de tact et d'habileté mondaine. Mais, pris à leur source et suivis dans leur véritable courant, ses conseils ne manquent ni d'élévation ni de portée. « Il faut, disait-elle, un plan dans la vie. » C'est ce plan qu'elle veut tracer à ses enfants, à la lumière de l'expérience et de la raison¹⁵⁷.

¹⁵⁴ Madame de Lambert, *op.cit.*, *Avis d'une mère à son fils*, p. 71.

¹⁵⁵ Madame de Lambert, *op.cit.*, *Avis d'une mère à sa fille*, p. 102.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 127.

¹⁵⁷ Gréard (Octave), *op.cit.*, p. 201.

À cette dimension de l'écriture personnelle s'en ajoute une autre : une justification de ses choix de femme et surtout de mère. Derrière l'écrivaine se cache toujours la figure maternelle. C'est aussi cet aspect autobiographique qui singularise l'écriture de Madame de Lambert. L'autoportrait de la mère, présent dans les *Avis d'une mère à son fils*, s'accompagne d'un recours au *pathos* du destinataire mais aussi du lectorat :

Je perdis tout à la mort de [votre père]. Je me vis seule et sans appui : je n'avais d'amis que les siens et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvais des ennemis dans ma propre famille : j'avais à soutenir un procès qui décidait de ma fortune ; je n'avais pour moi que la justice et mon courage ; je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin, j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvait faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. [...] Je ne veux point de respect forcé [de la part de mes enfants] ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentiments viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent¹⁵⁸.

Le rappel de ces circonstances permet de mettre en perspective le chemin parcouru par Madame de Lambert avant de devenir une salonnière émérite. La manière dont elle a vécu son veuvage et mené l'éducation de ses enfants, seule, donne du crédit à ses avis pour la gent féminine. L'écriture permet à la Marquise d'analyser ses imperfections et ses faiblesses mais également de valoriser ses forces. La dimension autobiographique de l'œuvre s'accompagne aussi d'une autoglorification de la mère sans pour autant tomber dans l'excès¹⁵⁹ : « J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre¹⁶⁰. »

La contribution modérée de Madame de Lambert à l'émancipation progressive des femmes ne relève donc pas seulement de la théorie. La première personne à avoir bénéficié des principes éducatifs permettant l'élévation intellectuelle et l'épanouissement de la gent féminine est sa propre fille : Monique-Thérèse. La Marquise explique et justifie par la même occasion le raisonnement sur lequel repose l'éducation qu'elle a donnée à celle-ci :

¹⁵⁸ Madame de Lambert, *op.cit.*, *Avis d'une mère à son fils*, p. 75.

¹⁵⁹ Que l'on songe seulement au célèbre incipit des *Confessions* (1782) de Rousseau où l'autobiographie se confond avec l'affirmation orgueilleuse de soi : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. [...] »

¹⁶⁰ Madame de Lambert, *op.cit.*, *Avis d'une mère à son fils*, p. 75.

Ma fille, j'ai cru avant tout qu'il fallait vous tirer de l'éducation ordinaire et des préjugés de l'enfance ; qu'il était nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai cru que la plupart des désordres de la vie venaient des fausses opinions ; que les fausses opinions donnaient des sentiments dérégés, et que, quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions ; qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit, qui nous préservent de l'erreur ; qu'il faut avoir des sentiments dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connaîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sécurité¹⁶¹.

L'expression verbale « j'ai cru que » est un modalisateur qui permet à Madame de Lambert d'expliquer ses choix sans pour autant affirmer qu'ils sont parfaits. Son expérience de la vie, « des désordres, des fausses opinions, des sentiments dérégés » et son analyse des liens de causalités qui existent entre eux sont à l'origine de son souci d'éduquer le cœur et l'esprit, l'un n'allant pas sans l'autre. Comme l'éducation féminine « ordinaire » ne permet pas d'atteindre un tel objectif, la Marquise s'est penchée sur la question, notamment en s'inspirant des théories éducatives de Fénelon et des réflexions cartésiennes sur la recherche de la vérité.

Elle a voulu que sa propre vie soit l'incarnation de son ambition de « tirer un meilleur parti des femmes ». L'écriture est un moyen de justifier son projet auctorial et d'analyser son comportement et celui d'autrui dans une démarche réflexive. Partager la quintessence de son expérience de femme, de mère et de salonnière devient ainsi une manière efficace de contribuer à l'émancipation progressive de la gent féminine. Son salon de l'Hôtel de Nevers participe aussi de l'émulation intellectuelle à l'origine des bouleversements socio-culturels du XVIII^e siècle.

¹⁶¹ Madame de Lambert, *op.cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 123.

B. Le salon de Madame de Lambert, berceau de l'Encyclopédie

La réputation de Madame de Lambert en tant que salonnière n'est aujourd'hui plus à faire. Suzanne Delorme a d'ailleurs finement démontré l'influence de cette dernière sur l'avènement des Lumières¹⁶². À travers l'étude du fonctionnement et des enjeux du salon de l'Hôtel de Nevers, nous comprendrons mieux le nouveau statut des femmes, né au XVII^e siècle mais qui s'affirme au XVIII^e : celui des intellectuelles.

Le rôle intellectuel des femmes à travers la direction des bureaux d'esprit

Les femmes participent à tous les débats du Grand Siècle puis du Siècle des Lumières, et se proclament (ou sont proclamées) « femmes d'esprit », « femmes savantes », « femmes doctes » ou encore « sages » et « précieuses ». Un caractère féminin, une figure féminine type sont donc attribués aux femmes qui, comme Madame de Lambert, jouent un rôle sur la scène intellectuelle et mondaine. L'enjeu pour ces femmes est de contrôler leur réputation, tout en ayant conscience que leur liberté d'expression et d'action est limitée. Leur statut d'intellectuelles, intimement lié à leur subordination de genre, reste toujours fragile.

D'où la nécessité de recourir à des stratégies qui permettent aux femmes de penser et de faire connaître leurs pensées bien qu'elles soient légalement et socialement inférieures aux hommes. À partir du XVII^e siècle, les activités intellectuelles féminines s'accroissent mais relèvent très majoritairement du domaine de l'amateurisme. Cette réalité socio-culturelle s'explique d'abord par le fait que les universités comme les carrières sont fermées aux femmes. Même les intellectuelles qui peuvent prétendre à un autre statut s'en gardent bien. Les préjugés nobiliaires contre l'écrivain professionnel les frappent autant – et peut-être plus – que les hommes. À l'instar de Madame de Lambert, la plupart des femmes ne signent pas leurs livres, se cachent sous un pseudonyme ou contrôlent étroitement leurs publications : c'est à ce prix qu'elles peuvent écrire.

¹⁶² Delorme (Suzanne), *Le salon de la Marquise de Lambert, berceau de l'Encyclopédie*, Revue d'histoire des sciences et de leurs applications, Tome 4 n°3-4, 1951, pp. 223-227.

Nous avons vu comment la modestie, qualité féminine par excellence, est une attitude recommandée par Madame de Lambert. La curiosité et le savoir des femmes s'en trouveraient d'autant plus embellis. Cependant, en ayant connaissance des difficultés propres à la gent féminine, cette attitude semble relever avant tout de l'obligation. La modestie serait nécessaire afin que la société accepte le statut d'intellectuelle. Dans ces conditions, il n'est guère étonnant qu'un des leitmotifs de Madame de Lambert soit le suivant : « Que votre première parure soit donc la modestie¹⁶³. » La modestie (convenue ou sincère) est une attitude généralement adoptée par toute femme avisée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les personnages de « précieuses ridicules » et de « femmes savantes » qui provoquent l'hostilité, le mépris et la risée des contemporaines sont suffisants pour convaincre Madame de Lambert et d'autres intellectuelles de ne pas trop valoriser leur amour et leur intérêt pour les choses de l'esprit.

Une critique s'est plus particulièrement intéressée à la corrélation entre l'activité intellectuelle des femmes et la prolifération des salons. Il s'agit de Danielle Haase-Dubosc dans un article intitulé « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle¹⁶⁴ ». Elle cherche à expliquer les raisons de cette situation nouvelle où des femmes assument la fonction d'intellectuelles et participent activement à l'évolution de la société française sous l'Ancien Régime.

De fait, c'est avant tout parce que les lieux des débats se sont déplacés au fil des siècles que les femmes ont pu autant contribuer à l'élaboration et à la propagation des grandes questions intellectuelles qui annoncent l'avènement des Lumières. La société savante réservée aux hommes et les cénacles de l'élite masculine sont peu à peu remplacés par des lieux mixtes où hommes et femmes travaillent ensemble à la dissémination d'idées novatrices, souvent sous la direction d'une femme. Historiquement, ce phénomène prend de l'ampleur dès le XVI^e siècle autour de quelques femmes d'exception ayant bénéficié d'une solide éducation, dont plusieurs reines.

¹⁶³ Madame de Lambert, *Op. cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 102. On remarque que la Marquise défend à son fils d'être quant à lui modeste : « Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor et de se porter avec rapidité vers la gloire. » (Avis d'une mère à son fils, p. 45). La modestie semble une nouvelle fois être réservée à la gent féminine.

¹⁶⁴ Haase-Dubosc (Danielle), *Femmes, Genre, Histoire*, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle », n°13, revue *Clio*, 2001, pp. 43-67.

La dame humaniste prépare en quelque sorte la voie à d'autres femmes, de rang toujours privilégié, mais d'une position sociale moindre. Les honnêtes femmes du XVII^e siècle en sont les dignes héritières et Madame de Lambert évoque d'ailleurs ces salons en des termes élogieux voire nostalgiques :

Il y avait autrefois des maisons où il était permis de parler et de penser ; où les Muses étaient en société avec les Grâces. On y allait prendre des leçons de politesse et de délicatesse : les plus grandes Princesses s'y honoraient du commerce des gens d'esprit¹⁶⁵.

Les salons dirigés par des intellectuelles comme Madame de Lambert, qu'elles soient érudites, moralistes, théologiennes ou encore poètes et romancières, n'ont vu le jour que parce qu'ils correspondaient à un projet de société plus vaste mis en place dès la fin du XVI^e siècle. Ce dernier confie aux femmes le rôle de civiliser les mœurs ; ce sont elles qui amènent la modération de la forme, l'urbanité du ton, le progrès des Lumières et des mœurs, la propagation des idées nouvelles dans les sciences et les arts.

Madame de Lambert enjoint d'ailleurs son fils Henri-François de côtoyer les femmes pour parfaire son éducation d'honnête homme et en profite pour rappeler à l'ensemble de son lectorat – hommes comme femmes – le rôle primordial de la gent féminine :

Mais [les hommes] ont beau faire, ils n'ôteront point aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentiments, et cette fine galanterie de l'esprit et des manières¹⁶⁶.

Cette fonction civilisatrice est prégnante dans les sociétés mixtes que sont les salons où la femme, loin d'être uniquement une maîtresse de maison accomplie sachant s'entourer des grands esprits de son époque, participe activement à l'émulation intellectuelle qui agite la société de l'Ancien Régime.

¹⁶⁵ Madame de Lambert, *Op. cit.*, Réflexions nouvelles sur les femmes, p. 217.

¹⁶⁶ Madame de Lambert, *Op. cit.*, Avis d'une mère à son fils, p. 63.

« Sous les traits de Lambert, Minerve tient sa cour »

Cette citation, largement reprise par la critique, est attribuée aux flatteurs de Madame de Lambert et non à un auteur en particulier. À l’instar de M^{elle} de Scudéry dont le pseudonyme est Sapho, la Marquise est communément désignée sous le nom de Minerve. Minerve habile et aimable ; Minerve raisonneuse et toujours en quête de sagesse ; Minerve combattive et rusée.

Au fil de ses écrits, Madame de Lambert a subtilement dénoncé la suprématie masculine, à l’origine d’un espace de liberté restreint pour les femmes, et a présenté à son lectorat un programme éducatif propre à développer l’intellect féminin. Ces deux aspects influencent la tenue de son salon à l’Hôtel de Nevers. Ayant le goût de l’étude, l’amour du bel esprit, le sens de la politesse, elle y fait régner les bienséances et l’art de la conversation définis au XVII^e siècle. Elle crée, rue de Richelieu, les conditions idéales pour que les « honnêtes hommes » et les « honnêtes femmes » puissent discuter de sujets littéraires, philosophiques et même scientifiques, dans un climat égalitaire où la seule condition sine qua non est de savoir faire preuve d’esprit.

En outre, les épreuves que Madame de Lambert a su surmonter en tant que femme (le procès, le veuvage, la responsabilité de l’éducation de ses enfants) ainsi que ses inclinations personnelles (son goût pour la réflexion, la conversation, la retraite studieuse) amènent Octave Gréard à affirmer qu’elle « était née pour tenir un bureau d’esprit. De tous les salons littéraires et philosophiques qui se succèdent au dix-huitième siècle, se léguant, pour ainsi dire, les questions et les hommes, je ne sais s’il en est un autre qui réponde aussi bien que le sien à la pensée qui l’avait fondé¹⁶⁷. » Cette pensée repose sur le perfectionnement continu de l’intellect, féminin notamment. L’auteur de *L’Éducation des femmes par les femmes* ajoute ainsi que « parmi les sujets proposés à la controverse, il n’en était pas un qui revînt plus souvent que les questions de morale et d’éducation intéressant les femmes¹⁶⁸. » Les préoccupations personnelles de Madame de Lambert influencent donc grandement les débats de l’Hôtel de Nevers.

¹⁶⁷ Gréard (Octave), *L’Éducation des femmes par les femmes*, éditions Hachette, 1889, p. 171.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 200.

La réputation du salon de la Marquise est à la fois la motivation et la conséquence de la société éclairée qui se donne rendez-vous rue de Richelieu. Elle réunit des personnalités parmi les plus célèbres de son époque : Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, le marquis d'Argenson, le président Hénault, l'abbé de Saint-Pierre, et bien d'autres. Sans oublier les femmes telles que Madame de Staal-Delaunay, Madame Dacier, Madame d'Aulnoye, Adrienne Lecouvreur et Madame de Tencin.

Alors que les « mardis » sont réservés aux intellectuels, aux écrivains, aux savants, aux artistes, Madame de Lambert reçoit les gens du monde tous les « mercredis ». Le fait de ne pas se consacrer uniquement aux réflexions sérieuses lui permet de se défendre plus aisément face aux accusations de « femme savante ». En outre, cette alternance entre les deux groupes souligne une nouvelle fois l'appartenance de la Marquise à une période de transition. En effet, d'après Suzanne Delorme, « la séparation des groupes est une tradition du XVII^e siècle, tandis que l'introduction des intellectuels dans les milieux aristocratiques est une caractéristique du XVIII^e siècle¹⁶⁹. »

Le passage du Grand Siècle au Siècle des Lumières est également perceptible dans le traitement des sujets abordés dans le salon de Madame de Lambert. Octave Gréard insiste sur le rôle joué par cette société de gens d'esprit. Sans être révolutionnaires, ils préparent le terrain aux grandes évolutions socio-culturelles qui marquent la fin de l'Ancien Régime :

Mme de Lambert et ses amis appartiennent à la génération de transition du dix-septième au dix-huitième siècle, génération tout à la fois engageante et discrète, qui avait l'intelligence et le goût de toutes les hardiesses, mais qui en sentait le péril et qui s'arrêtait au seuil des voies qu'elle avait ouvertes. [...] Il n'était rien qui ne fût de mise à la table de Mme de Lambert : philosophie, sciences, haute littérature ; nul n'ignorait qu'il fallait passer par son salon pour arriver à l'Académie¹⁷⁰.

Par ailleurs, l'influence de Madame de Lambert est indéniable puisque son salon est considéré comme l'antichambre de l'Académie Française. La relation qu'elle entretient à la fin de sa vie avec des auteurs comme Montesquieu est par ailleurs un bon exemple des comportements aussi amicaux qu'intéressés de la société qui se rend régulièrement à l'Hôtel de Nevers.

¹⁶⁹ Delorme (Suzanne), *Op. cit.*, p. 224.

¹⁷⁰ Madame de Lambert, *Op. cit.*, Avis d'une mère à son fils, p. 63.

Elle accueille Montesquieu précisément vers l'époque de la publication des *Lettres persanes* en 1721. Il a l'envie de réussir dans le monde et pense qu'une introduction à l'Hôtel de Nevers ne peut que lui être profitable. Aussi écrit-il en 1724 à Madame de Lambert : « Voicy, Madame, quelques *Lettres persanes*. Vous voyez que j'emploie toutes sortes de moyens pour surprendre votre estime. C'est qu'il n'y a personne dans le monde à qui j'aye plus d'ambition de plaire¹⁷¹. » Il lui parle aussi de son ouvrage *Avis d'une mère à sa fille*, qui circule alors sous le manteau et qu'il qualifie de « chef-d'œuvre infiniment au-dessus de ce que les personnes de votre sexe ont jamais fait. »

Montesquieu donne peu d'écrits à l'*Encyclopédie*, mais ses ouvrages et particulièrement les *Lois*, sont de source, d'essence et d'esprit encyclopédique. Nul doute que bon nombre des sujets qu'il traite ont été abordés pendant les mardis passés à l'Hôtel de Nevers. Il a en effet été un des assidus du salon de Madame de Lambert et les divers témoignages de sa relation avec la Marquise valorisent une amitié aimable et sincère. Quoi qu'il en soit, Madame de Lambert n'est pas dupe de la louange, si courante dans le milieu intellectuel et mondain. Elle ne manque pas de mettre en garde Henri-François contre les flatteurs dans son *Avis d'une mère à son fils* :

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, et de la donner avec agrément et avec justice. Le misanthrope ne sait pas louer ; son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se discrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir : il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout parce qu'ils ne connaissent pas la valeur des choses : ils ne savent placer ni l'estime ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos : il a plus de plaisir à rendre justice qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres¹⁷².

Cette série de portraits très courts n'est pas sans rappeler les *Caractères* de La Bruyère. Chaque flatteur est catégorisé : le misanthrope, l'adulateur, le glorieux et l'envieux. Bien que l'intention qui motive la louange et la manière dont celle-ci est énoncée diffèrent, elles sont toutes condamnées par Madame de Lambert. Le pluriel des « petits esprits » sous-entend que c'est ce type de flatteurs qui est le plus répandu. En d'autres termes, la majorité de la société a un intellect limité,

¹⁷¹ Montesquieu, *Lettres familières*, édition de 1767, p. 212.

¹⁷² Madame de Lambert, *Op. cit.*, *Avis d'une mère à son fils*, p. 63.

ce qui contribue à valoriser une fois encore l'élite socio-culturelle des honnêtes gens qui sont les seuls à savoir manier la louange avec discernement. La singularité de l'honnête homme est aussi soulignée par l'emploi de l'article indéfini « un » en opposition aux articles définis des autres flatteurs. Comme l'évocation de la « justice » débute et clôt cette analyse de la flatterie, nous pouvons en déduire que, dans le système de valeurs de Madame de Lambert, la justice est un des piliers fondamentaux de l'honnêteté.

Ainsi, une probité extrême et la recherche d'un perfectionnement continu de la société – notamment par le rôle civilisateur des femmes et l'émulation des idées nouvelles – sont valorisées par Madame de Lambert au sein de l'Hôtel de Nevers. C'est pourquoi Suzanne Delorme conclut son essai intitulé *Le salon de la Marquise de Lambert, berceau de l'Encyclopédie* en rappelant ce que la naissance de l'esprit encyclopédiste doit aux mardis et aux mercredis de la Marquise :

Transition nécessaire du siècle du Classicisme au siècle des Lumières, la « société charmante¹⁷³ » qui se réunissait à l'Hôtel de Nevers s'entretenait spirituellement d'idées profondes qui ne faisaient encore qu'affleurer dans la conversation, mais qui bientôt allaient avoir leur plein épanouissement dans des salons comme ceux de Madame de Tencin, de Madame Geoffrin, et surtout de Mlle de Lespinasse, du baron d'Holbach, de Madame Necker. C'est là que l'*Encyclopédie* se développa et trouva ses appuis les plus précieux, mais c'est chez Madame de Lambert, avec des hommes tels que Fontenelle, La Motte, Montesquieu, qui, selon les termes de d'Alembert, « nous ont appris à n'être point la dupe de l'autorité et à secouer le joug de cette superstition pusillanime presque aussi commune dans les Lettres que dans la Religion¹⁷⁴ », c'est dans ce salon où Fontenelle préside encore en effigie à de savantes discussions, que l'*Encyclopédie* naquit en esprit¹⁷⁵. »

Les discussions de la rue de Richelieu ont donc contribué à la propagation des idées propres au Siècle des Lumières. Par ailleurs, l'un des hommages les plus célèbres rendus à Madame de Lambert, en tant que femme, mère et salonnière, est sans nul doute celui d'un des habitués de l'Hôtel de Nevers : Marivaux, à travers le portrait de Madame de Miran dans *La Vie de Marianne*.

¹⁷³ D'Alembert, *Éloge de M. de Sacy*, 20 juin 1776.

¹⁷⁴ D'Alembert, *Éloge de La Motte*, 17 avril 1775.

¹⁷⁵ Delorme (Suzanne), *op. cit.* p. 227.

C. L'hommage de Marivaux à travers le portrait de Madame de Miran

Pendant près de quinze ans, de 1726 à 1741, Marivaux (1688-1753) construit une œuvre romanesque intitulée *La Vie de Marianne* dans laquelle une comtesse relativement âgée, retirée du monde, revient sur les « quelques accidents de sa vie » suite aux demandes pressantes d'une de ses amies. Le récit est rédigé dans les années 1690 et il est composé de onze manuscrits envoyés successivement et à intervalles irréguliers. Ce procédé permet de maintenir l'illusion d'une véritable correspondance.

L'histoire principale, celle de Marianne, présente une orpheline dont les parents sont décédés dans un accident de carrosse. Cet événement funeste a laissé l'enfant sans ressources et sans identité propre. Recueillie par un prêtre et sa sœur, Marianne est une jeune fille à l'esprit vif et surtout, à la beauté et à la grâce sans égales. Suite à un concours de circonstances, elle se retrouve seule et fait l'expérience des dangers du monde tels que Madame de Lambert les décrit : coquetterie, incitation au libertinage, mariage arrangé, enlèvement, malentendus, amour contrarié, expérience du couvent contre son gré... Cependant, au milieu de ces périls, elle croise le chemin d'une protectrice qui va l'inciter à perfectionner son cœur et sa raison.

Or sa bienfaitrice, Madame de Miran, n'est autre que le portrait de Madame de Lambert. À présent que nous avons étudié les principes chers à la Marquise, son projet existentiel et auctorial, sa réputation de salonnière, il est d'intéressant de comparer ces différents éléments au regard que Marivaux porte sur la célèbre Minerve.

La Vie de Marianne : une illustration romanesque d'un monde féminin complexe

La Vie de Marianne est aussi un roman d'analyse puisque Marianne, qui a environ cinquante ans, juge la jeune fille qu'elle était dans une écriture autobiographique et réflexive. Cet aspect justifie donc la lecture juxtalinéaire avec l'œuvre de Madame de Lambert, qui utilise un procédé similaire. L'expérience accumulée permet une analyse critique et un regard distancé qui confèrent au récit une lucidité et une ironie amusée : Marianne, expérimentée, cultivée et comtesse, porte un regard attendri et moqueur sur la jeune fille qui fait son entrée dans le monde.

La société dans *La Vie de Marianne* est essentiellement féminine. Peu d'hommes y sont mentionnés et les enfants n'ont pas de véritables modèles masculins. Madame de Miran, comme Madame de Lambert, est d'ailleurs veuve depuis de nombreuses années. Dans ce roman-mémoire, une femme raconte à une autre femme deux récits de vie de femme : le sien (Marianne) et celui d'une religieuse (Tervire).

Orpheline sans nom et sans fortune, Marianne n'est pas vraiment à la recherche de sa famille, bien qu'elle l'imagine noble et aisée. Sa véritable quête est celle d'une figure maternelle. Car c'est de la mère dont il s'agit et non des parents, alors que dans le système nobiliaire de l'Ancien Régime, la transmission se fait pourtant par les hommes. Finalement, la perte dont elle semble souffrir est plus affective que sociale. Dans les familles croisées par Marianne, la noblesse des sentiments, l'affection même font souvent défaut. Madame de Miran est une exception. Elle est la mère dont la jeune fille rêve depuis son enfance : celle que l'on se représente comme un idéal féminin et maternel, que l'on se choisit pour modèle et que l'on aime sans que les liens parentaux y jouent un rôle.

Cet amour de Marianne pour Madame de Miran, tout à fait réciproque, est l'illustration parfaite de ce que Madame de Lambert souhaite vivre avec son fils et sa fille : « [...] Je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentiments viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent¹⁷⁶. » Marianne se choisit Madame de Miran pour mère et cette dernière l'accepte comme le souligne une série de détails : la protection immédiate de Madame de Miran, son portrait dans l'appartement de Marianne, l'acceptation d'un mariage entre l'orpheline et son propre fils Valville, le chagrin de la jeune fille qui est enlevée et craint plus que tout de ne plus revoir sa « chère mère »...

L'amour maternel n'est cependant pas le seul mouvement du cœur qui joue un rôle important dans la vie de Marianne. Son histoire avec Valville constitue aussi un élément essentiel de l'intrigue et souligne avec d'autant plus de force la complexité des sentiments.

¹⁷⁶ Madame de Lambert, *op.cit.*, Avis d'une mère à son fils, p. 75.

De fait, une réflexion approfondie sur la beauté féminine précède les péripéties amoureuses des jeunes gens. Marivaux partage ainsi l'opinion de Madame de Lambert quant à la connaissance quasiment instinctive des filles de la coquetterie et de l'utilité des charmes féminins.

L'intuition féminine de Marianne lui permet en effet de cerner sans difficultés les attentes des hommes et du monde en général. Elle regarde mais pour être elle-même regardée, ce qui annonce les dangers de la coquetterie : « Voilà donc mes coquettes [les rivales] qui me regardent à leur tour [...] À l'égard des hommes, ils me demeurèrent constamment attachés [...]. De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalaï d'une petite découverte sur mes charmes [...] ¹⁷⁷. »

Marianne a rapidement conscience du pouvoir de sa beauté, sur les hommes mais également sur les femmes. Madame de Miran, qui la découvre affligée dans une église, est de prime abord touchée par la grâce de sa posture. La citation ci-dessous semble être l'illustration romanesque de la réflexion de Madame de Lambert qui considère la beauté comme l'écrin du mérite féminin :

Mon affliction, qui lui parut extrême, la toucha; ma jeunesse, ma bonne façon, peut-être aussi ma parure, l'attendrirent pour moi; quand je parle de parure, c'est que cela n'y nuit pas. Il est bon en pareille occasion de plaire un peu aux yeux, ils vous recommandent au cœur. Êtes-vous malheureux et mal vêtu? Ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiède; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité, et rien ne nous aide tant à être généreux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur et le plaisir de l'être, que de leur voir un air distingué ¹⁷⁸.

Marivaux analyse donc l'avantage de la beauté féminine sous un angle différent : celui de la générosité. Cette vertu, qui devrait idéalement ne pas s'arrêter à l'apparence, est bel et bien influencée par les attributs féminins. La lecture de *La Vie de Marianne* permet ainsi de développer et de compléter les analyses de Madame de Lambert. La vanité s'immisce alors dans le meilleur des sentiments et la figure de Bossuet n'est finalement jamais loin : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! ¹⁷⁹ »

¹⁷⁷ Marivaux, *La Vie de Marianne*, édition présentée et annotée par Jean M. Goulemot, le livre de poche classique, 2007, pp. 119-120.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 91.

¹⁷⁹ Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre*, 1670.

Quant à l'amour naissant expérimenté par Marianne, il suffit d'un échange de regards à l'église pour que les jeunes gens s'aiment. C'est de fait la rencontre avec Valville qui met fin au manège féminin savamment orchestré : « Il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres [...] j'oubliais de lui plaire, et ne songeais qu'à le regarder¹⁸⁰. » La jeune fille est surprise par ce sentiment qui emplit son cœur et lui dicte sa conduite. Quand Valville se porte à son secours, Marianne ressent une frayeur, somme toute légitime pour une personne que rien n'a préparée au sentiment amoureux et au désir :

C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur; oui, de peur, car une fille qui en est là-dessus à son apprentissage ne sait point où tout cela la mène: ce sont des mouvements inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent; et la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir, mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée; il y a là quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, et qui prend déjà sur elle¹⁸¹.

L'amour naissant perçu comme un danger est également analysé par Madame de Lambert. Elle s'attache à décrire le fonctionnement du sentiment amoureux et à mettre en garde les jeunes filles et les femmes contre ce maître absolu : « Songez que vous portez votre ennemi en vous¹⁸². »

Sur ce sujet, une des expériences les plus instructives pour Marianne reste l'évolution des sentiments de Monsieur de Climal à son égard : de protecteur, ce riche quinquagénaire lui propose de devenir son amant. La jeune fille cerne rapidement le malaise de cette situation :

Il se pourrait bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse; car enfin, j'en avais vu, des amants, dans mon village, j'avais entendu parler d'amour, j'avais même déjà lu quelques romans à la dérobée; et tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avait du moins fait sentir qu'un amant était bien différent d'un ami; et sur cette différence, que j'avais comprise à ma manière, tout d'un coup les regards de M. de Climal me parurent d'une espèce suspecte¹⁸³.

¹⁸⁰ Marivaux, *Op. cit.*, pp. 119-122.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 124.

¹⁸² Madame de Lambert, *Op. cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 121.

¹⁸³ Marivaux, *op. cit.*, p. 277.

Au cours d'un dialogue avec Monsieur de Climal, Marianne fait preuve d'une lucidité inattendue. Déçue par le comportement du dévot libertin – qui n'est autre que le frère de Madame de Miran –, elle l'est encore plus de la trahison de Valville. Amoureux de l'orpheline, sa première réaction semble à la fois admirable et téméraire : sans considérer ses origines comme un obstacle, il entend bel et bien l'épouser pour ses qualités naturelles. Quand il tombe amoureux de Mademoiselle Varthon, ce n'est pas parce qu'elle appartient à l'aristocratie et ce n'est pas non plus par goût du libertinage. L'explication la plus convaincante de son revirement tient aux circonstances mêmes de la rencontre avec les jeunes filles : elles sont toutes deux belles, désarmées, et touchées de son aide. N'est-ce finalement que le goût de la nouveauté qui pousse Valville à être inconstant ? La citation suivante de Madame de Lambert irait en ce sens : « Il faut connaître le cœur humain quand on veut plaire : les hommes sont bien plus touchés du nouveau que de l'excellent ; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaisait comme nouveau déplaît bientôt comme commun¹⁸⁴. » Marianne plaisait à Valville tant qu'elle était inaccessible. À partir du moment où Madame de Miran scelle leur mariage, le jeune homme se détourne de sa conquête...

Quoi qu'il en soit, *La Vie de Marianne* invite le lecteur à s'interroger sur cette société sans hommes ou presque, qui ne compte qu'un vil séducteur, un fils infidèle, un vieux militaire, un marquis ingrat... Même sous les traits d'un honnête homme peut se cacher une âme méprisable. C'est une caractéristique récurrente du destin féminin qui incite les femmes à se défier de la gent masculine et de ses promesses. À l'instar de Madame de Lambert, cette mésaventure est aussi l'occasion pour Marivaux de rappeler les dangers encourus par les femmes, plus encore peut-être lorsqu'elles sont jolies.

Quant à Marianne, elle semble se remettre rapidement de l'infidélité de Valville, d'une part, parce que son comportement est indigne d'elle et, d'autre part, parce qu'elle a trouvé chez sa bienfaitrice ce qu'elle recherchait véritablement. Son attachement à Madame de Miran comble en effet tous ses désirs, car il constitue une reconnaissance affective, morale et sociale. Finalement, le lecteur est même amené à se demander si Madame de Miran n'aime pas plus Marianne que son enfant, Valville, dont le comportement la déçoit. La figure maternelle, telle que la présente Marivaux, est donc complexe.

¹⁸⁴ Madame de Lambert, *Op. cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 103-104.

En définitive, Marianne est une femme de discours plus que d'action. C'est par ses interventions qu'elle parvient à émouvoir et à convaincre. C'est la maîtrise de la parole qui lui assure le soutien de Madame de Miran et convainc le Ministre de ne pas la forcer à se marier avec un bourgeois empoté, afin de renoncer à Valville. Elle provoque avec habilité l'admiration, l'apitoiement, l'émotion. Madame de Miran soupçonne cette faculté tout en lui rendant hommage : « Quelle dangereuse petite fille tu es Marianne ! [...] ¹⁸⁵ » Car si la jeune fille agit peu, elle sait calculer ce qu'elle doit dire ou taire. Par exemple, elle prend le temps de la réflexion avant de parler : « J'avais pourtant dit que j'allais être religieuse [...] mais comme Madame de Miran l'oubliait, je m'avisai tout à coup de réfléchir que je ne devais pas l'en faire ressouvenir¹⁸⁶. »

Marianne met ainsi en pratique les conseils de Madame de Lambert quant à l'usage de la parole et du silence. Mais, finalement, le personnage de la jeune fille conserve toute son ambiguïté. Le lecteur se demande ainsi si elle est « dangereuse » parce qu'elle est vraiment calculatrice ou parce qu'elle est jolie et sincère donc touchante. La réflexion de Jean M. Goulemot est peut-être la réponse la plus pertinente à cette question :

Que veut faire entendre Marivaux à son lecteur ? Marianne n'a d'autre mérite que d'être orpheline, belle, fine observatrice et intelligente, décidée enfin à conserver son intégrité morale, ce qui ne va pas sans accepter les accommodements nécessaires. [...] Comme tous les grands romanciers, Marivaux tient à faire de ses personnages des êtres complexes, contradictoires même, à l'image du monde qui les entoure [...]¹⁸⁷.

L'intelligence, la beauté et l'intégrité morale : autant de qualités que Madame de Lambert valorise et qu'elle juge indispensables à l'épanouissement et à l'émancipation progressive des femmes.

¹⁸⁵ Marivaux, *Op. cit.*, p. 267.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 266.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 124.

La bonté de Madame de Lambert ou « l'excellence du cœur » féminin

Marivaux a finalement côtoyé Madame de Lambert pendant une quinzaine d'années comme le rappelle Suzanne Delorme : « C'est vers cette époque [les années 1720] que Marivaux trouva chez notre Marquise, avec des protecteurs et des patrons littéraires de poids, [...] des personnes dont la politesse et l'ingénieux artifice lui plurent infiniment, et qu'on pourrait chercher dans ses ouvrages précieux ou réalistes, où les femmes tiennent un rôle exceptionnellement important¹⁸⁸. »

Dans ce roman-mémoire qu'est *La Vie de Marianne*, Marivaux pratique entre autres l'art du portrait et lui sacrifie parfois le déroulement des actions propres à l'intrigue générale. Cette transposition de la réalité à la fiction lui permet de rendre hommage à des femmes qu'il a connues et appréciées. Ainsi les portraits de Madame de Miran et de Madame Dorsin s'inspirent de Madame de Lambert (1647-1733) et de Madame de Tencin (1682-1749). Du point de vue biographique, la Marquise décède en juillet 1733, c'est-à-dire trois ans avant la parution de la quatrième partie du roman qui introduit le personnage de Madame de Miran. Elle a été la protectrice et l'amie de Marivaux, qui a fréquenté assidument son salon. Suite à son décès, les habitués de l'Hôtel de Nevers se sont réunis chez Madame de Tencin. Ce changement de situation dans la vie culturelle et mondaine explique en partie la présence des deux portraits.

Dans l'intrigue, la rencontre entre Marianne et ces deux figures féminines exceptionnelles prend place lors de son premier séjour au couvent et avant que ne débute une importante série de rebondissements. Madame de Miran et Madame Dorsin deviennent les adjuvants de la jeune fille. Mais leurs portraits ne sont pas biographiques. Pour Madame de Lambert, il est essentiellement moral et fait avant tout l'éloge de sa bonté qualifiée d' « excellence du cœur¹⁸⁹ ». Pour Madame de Tencin, le lecteur la découvre pour la première fois dans son salon, en actes. Madame de Miran et Marianne se rendent chez elle pour un déjeuner et y font la connaissance de « gens extrêmement sensés et de beaucoup d'esprit¹⁹⁰. » Le portrait de Madame Dorsin succède à celui des invités. Outre sa grande beauté, sa vivacité d'esprit jointe à une totale absence de coquetterie font d'elle un véritable modèle pour la gent féminine.

¹⁸⁸ Delorme (Suzanne), *Op. cit.*, p. 225.

¹⁸⁹ Marivaux, *Op. cit.*, p. 191.

¹⁹⁰ *Ibid.*, pp. 46-47.

Dans le cadre de ce mémoire, nous confrontons uniquement le portrait de Madame de Miran à notre analyse de la vie et de l'œuvre de Madame de Lambert sans analyser celui de Madame Dorsin. C'est un autre regard sur la contribution de la Marquise à l'émancipation des femmes :

Ma bienfaitrice, que je ne vous ai pas encore nommée, s'appelait Mme de Miran, elle pouvait avoir cinquante ans. Quoiqu'elle eût été belle femme, elle avait quelque chose de si bon et de si raisonnable dans la physionomie, que cela avait pu nuire à ses charmes, et les empêcher d'être aussi piquants qu'ils auraient dû l'être. [...] On ne prenait pas garde qu'elle était belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde. Aussi, m'a-t-on dit, n'avait-elle guère fait d'amants, mais beaucoup d'amis, et même d'amies; ce que je n'ai pas de peine à croire, vu cette innocence d'intention qu'on voyait en elle, vu cette mine simple, consolante et paisible, qui devait rassurer l'amour-propre de ses compagnes, et la faisait plus ressembler à une confidente qu'à une rivale (A).

[...] Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avait jamais songé à dire qu'elle en eût, mais qu'on n'avait jamais dit aussi qu'elle en manquât. C'était de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien; qui ne sont ni forts ni faibles, mais doux et sensés; qu'on ne critique ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute (B).

[...] Sa bonté était une vertu; c'était le sentiment d'un cœur excellent; c'était cette bonté proprement dite qui tiendrait lieu de lumière, même aux personnes qui n'auraient pas d'esprit, et qui, parce qu'elle est vraie bonté, veut avec scrupule être juste et raisonnable, et n'a plus envie de faire un bien dès qu'il en arriverait un mal (C).

[...] Une coquette qui voulait plaire à tous les hommes était plus mal dans son esprit qu'une femme qui en aurait aimé quelques-uns plus qu'il ne fallait; c'est qu'à son gré il y avait moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres; et elle aimait mieux qu'on manquât de sagesse que de caractère; qu'on eût le cœur faible que l'esprit impertinent et corrompu (D).

[...] Mme de Miran avait plus de vertus morales que de chrétiennes, respectait plus les exercices de sa religion qu'elle n'y satisfaisait, honorait fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote, aimait plus Dieu qu'elle ne le craignait, et concevait sa justice et sa bonté un peu à sa manière, et le tout avec plus de simplicité que de philosophie. C'était son cœur, et non pas son esprit qui philosophait là-dessus (E)¹⁹¹.

¹⁹¹ Marivaux, *Op. cit.*, 232-236.

La séquence A est consacrée à l'apparence physique de Madame de Lambert. Cette dernière considère les charmes comme l'écrin du mérite féminin mais ne saurait leur conférer une place trop importante, de peur de devenir coquette et vaine. Il n'est donc guère surprenant que Marivaux insiste sur son caractère aimable plutôt que sur sa beauté. Le portrait moral de la Marquise est donc plus important que son portrait physique. Nul doute qu'être considérée comme « la meilleure femme du monde » à défaut de « la plus belle » répond aux principes du lambertinage véhiculés à l'Hôtel de Nevers.

La véritable réussite de Madame de Lambert est celle de l'amitié et non celle de l'amour. Elle consacre d'ailleurs un essai à ce sentiment qu'elle considère comme le plus noble de tous. Le *Traité de l'Amitié* lui permet de « passer en revue les charmes et les avantages de l'amitié, pour les chercher ; le véritable caractère de l'amitié, pour la connaître, et les devoirs de l'amitié, pour les remplir¹⁹². » L'amitié évolue sous le signe de la liberté pour Madame de Lambert tandis que l'asservissement caractérise l'amour : « Les personnes raisonnables se refusent à l'amour [...] Vous êtes attiré dans l'amitié, vous êtes entraîné dans l'amour¹⁹³. »

Non seulement sa bonté, qui diminue l'éclat de sa beauté, lui permet d'éviter les périls de la galanterie, mais encore, elle anéantit toute rivalité avec autrui. C'est pourquoi Madame de Lambert affirme que l'amitié « corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches, elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié¹⁹⁴. » Rendre hommage à l'amitié de Madame de Lambert revient à affirmer qu'en tant que salonnière, elle a réussi à se perfectionner au point d'incarner les plus admirables principes de l'honnêteté.

La séquence B commence le portrait moral de Madame de Miran qui est beaucoup plus long que son portrait physique. À l'instar de Madame de Lambert, ce n'est pas le génie de son esprit qui est ici valorisé. Elle est au contraire l'incarnation même de la modération : « ni fort, ni faible, ni critiqué, ni loué ». Mais ce souci de ne pas se faire remarquer peut également relever d'une stratégie féminine qui doit habilement utiliser le silence et la parole pour faire entendre ses opinions.

¹⁹² Madame de Lambert, *op.cit.*, *Traité de l'Amitié*, p. 156.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 156.

¹⁹⁴ Madame de Lambert, *op.cit.*, *Avis d'une mère à son fils*, p. 60.

La séquence C valorise la qualité qui distingue Madame de Miran de toutes les autres femmes croisées par Marianne : la bonté. Ce n'est pas l'esprit qui prévaut chez elle mais le cœur. Or, le cœur pour Madame de Lambert est primordial pour le perfectionnement continu des femmes. Elle enjoint ainsi sa fille à ne pas considérer les sentiments comme des faiblesses mais, au contraire, comme des forces : « Votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentiments : vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur¹⁹⁵. » La justice et la vérité sont également présentes dans l'analyse que fait Madame de Lambert sur les qualités qui fondent l'honnêteté.

La coquetterie est aussi au cœur des préoccupations de la Marquise, comme le rappelle la séquence D, et toute réflexion sur les femmes manque rarement d'analyser cette activité féminine. Les faiblesses du cœur – l'amour – sont plus aisément pardonnées que les vices délibérés tels que la séduction féminine dans ce qu'elle a de plus manipulateur. Le repentir sincère après une faute est une condition suffisante pour être pardonnée selon Madame de Lambert. Il est acceptable de se fourvoyer par amour mais non de répéter cette erreur¹⁹⁶ : « Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent ; c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine et émusse la colère. Les femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée de paraître avec un air humilié¹⁹⁷. »

Enfin, la séquence E est à mettre en corrélation avec la pratique d'une religion chrétienne laïcisée par Madame de Lambert. La foi est un soutien pour les femmes face aux malheurs qui leur sont destinés, sans pour autant devenir une soumission au pouvoir séculier. La Marquise valorise trop souvent une conscience individuelle souveraine, unique espace de liberté accessible aux femmes, pour être associée à la figure féminine de la dévote. Madame de Miran est dans cette optique un portrait fidèle de la « Minerve qui tient sa cour » à l'Hôtel de Nevers.

¹⁹⁵ Madame de Lambert, *op.cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 120.

¹⁹⁶ « Errare humanum est, perseverare diabolicum... »

¹⁹⁷ Madame de Lambert, *op.cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 122-123.

Cependant, Marivaux ne se contente pas de peindre les traits de celle qui fut sa bienfaitrice et son amie. Le cadre de la fiction lui permet de donner plus d'audace à Madame de Miran que ce que Madame de Lambert aurait osé entreprendre dans la société de l'Ancien Régime. Alors que dans ses écrits, elle explique à demi-mots à quel point les bienséances sont une prison pour la gent féminine, elle ne peut se permettre d'aller contre ces codes sociaux. Elle rappelle notamment à sa fille : « Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober ; il serait dangereux de se révolter [...]»¹⁹⁸. »

Les bienséances sont essentiellement définies par les hommes et sont souvent défavorables aux femmes. L'infidélité en est un bon exemple : alors qu'un homme aux conquêtes nombreuses est un séducteur aguerrri et admiré, une femme aux nombreux amants est, au mieux, une âme perdue et, au pire, une femme dépravée à bannir et à punir¹⁹⁹. Madame de Miran ne tient pas un discours différent lorsqu'elle souligne la folie des bienséances qui privilégient une dot avantageuse à une personnalité vertueuse. Elle avoue ainsi à Marianne son impuissance :

Hélas! cependant que vous manque-t-il? Ce n'est ni la beauté, ni les grâces, ni la vertu, ni le bel esprit, ni l'excellent cœur; et voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux; voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage, et vous les avez à profusion: mais vous n'avez pas vingt mille livres de rentes, on ne ferait aucune alliance en vous épousant; on ne connaît point vos parents, qui nous feraient peut-être beaucoup d'honneur; et les hommes, qui sont sots, qui pensent mal, et à qui pourtant je dois compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgrâces dont vous souffrez, et qu'ils appellent des défauts. La raison vous choisirait, la folie des usages vous rejette²⁰⁰.

Madame de Miran n'hésite pas à accuser les hommes de sottise et d'illogisme. Elle va encore plus loin. En acceptant finalement le mariage entre Valville et Marianne, elle place les vertus de l'orpheline au-dessus du statut social et des convenances. Cette mésalliance lui attire les foudres de sa famille. Cette décision, bien que le mariage n'aboutisse pas à cause de l'infidélité de Valville, prouve que Madame de Miran est largement étrangère aux préjugés de son milieu :

¹⁹⁸ Madame de Lambert, *op.cit.*, Avis d'une mère à sa fille, p. 98.

¹⁹⁹ Cette situation a-t-elle changée aujourd'hui ? Voilà une question propre à ouvrir de nombreux débats.

²⁰⁰ Marivaux, *Op. cit.*, p. 224.

[...] ce n'est ni à vous [ma famille], ni à personne à régler mes sentiments là-dessus [sur le mariage de Valville]; je ne suis ni sous votre tutelle, ni sous la leur; je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande. [...] Ainsi, mes enfants, aimez-vous, je vous le permets. Toute autre mère que moi n'en agirait pas de même. Suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, et je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse; mais il y va, dit-il, du repos de sa vie, et il me faudrait un autre cœur que le mien pour résister à cette raison-là. Je songe que Valville ne blesse point le véritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à sa fortune, qu'il peut se passer d'augmenter. Il assure qu'il ne saurait vivre sans toi; je conviens de tout le mérite qu'il te trouve: il n'y aura, dans cette occasion-ci, que les hommes et leurs coutumes de choqués; Dieu ni la raison ne le seront pas. [...] Je ne suis à mon tour ni assez orgueilleuse, ni assez intéressée pour être inexorable, et je n'en crois que ma bonté. Tu [Valville] m'y forces par la crainte de te rendre malheureux: je serais réduite à être ton tyran, et je crois qu'il vaut mieux être ta mère²⁰¹.

En définitive, la bonté maternelle a raison de l'intransigeance des usages. Le mariage d'amour remplace celui de raison et annonce la grande importance accordée aux sentiments au siècle des Lumières. Ce que Madame de Lambert espère pour l'épanouissement et l'émancipation progressive des femmes, Marivaux le concrétise dans la fiction. Or, la fiction peut aussi être considérée comme une première étape pour faire évoluer la société. En ce sens, le salon de Madame de Lambert et sa rencontre avec Marivaux participe de l'avènement des idéaux chers au XVIII^e siècle.

²⁰¹ Marivaux, *Op. cit.*, p. 224.

Conclusion : Employer le temps « pour notre perfection et notre bonheur »

« Mettons à profit le temps [...] et songeons à en faire usage pour notre perfection et notre bonheur²⁰². »
Madame de Lambert (1647-1733)

La perfection et le bonheur des femmes sont au cœur de la réflexion de Madame de Lambert quant à l'émancipation progressive de la gent féminine. Elle considère les femmes comme des individus à part entière. Après avoir subtilement dénoncé la suprématie masculine et condamné la pensée misogyne, elle s'approprie les principes éducatifs féneloniens. Convaincue que seule l'éducation peut permettre aux femmes d'être considérées sur un pied d'égalité avec les hommes, elle invite ces dernières à un perfectionnement continu de l'esprit et du cœur, à travers le partage de ses expériences et le pragmatisme de conseils avisés. Son salon de la rue de Richelieu incarne finalement l'union parfaite entre son projet de vie et son projet d'auteur, en ce sens où Minerve, sage et respectée, obtient enfin la reconnaissance du mérite féminin auprès de la gent masculine. L'hommage de Marivaux en est d'ailleurs un bel exemple.

Mais quels traits singularisent véritablement Madame de Lambert, outre sa participation au débat autour du statut des femmes qui est devenu le combat d'une vie ? Pour Octave Gréard, la pratique de l'écriture est ce qui la distingue le mieux de ses contemporaines les plus illustres :

Ce travail de recherche avec ses inégalités de résultat est d'autant plus sensible chez Mme de Lambert qu'elle avait à cœur de tirer parti de toutes ses ressources. Elle diffère en cela de ses plus illustres contemporaines. Mme de Tencin, Mme Geoffrin, Mlle de Lespinasse, Mme du Deffand épuisaient au jour le jour « leur magasin » dans leurs lettres et leurs entretiens. Mme de Lambert se ménage ; elle administre son esprit comme elle avait administré et défendu sa fortune, avec sagesse et prévoyance du lendemain : on se la représente volontiers devant sa table avec un cahier de notes, mettant en réserve ses moindres pensées. Les siennes et celles de ses auteurs ; car entre son bien et celui d'autrui elle ne distingue pas toujours²⁰³.

²⁰² Gréard (Octave), *Op. cit.*, p. 193.

²⁰³ Delorme (Suzanne), *Op. cit.*, p. 225.

De fait, bien qu'elle ne soit pas originale et ait largement eu recours à l'intertextualité, Madame de Lambert apparaît avant tout comme une femme prudente, consciente des difficultés du destin féminin et prête à mettre en place des stratégies sur le long terme pour s'épanouir dans une société dirigée par et pour les hommes.

En définitive, c'est un individu atypique qui incarne la synthèse des principes de l'honnêteté définis au XVII^e siècle et les idées novatrices du XVIII^e siècle. Elle est à la fois attachée à la figure féminine de l'Honnête Femme du Grand Siècle et à celle de la Grande Dame du Siècle des Lumières. Son œuvre reflète ainsi la richesse d'une époque de transition essentiellement comprise entre les années 1690 et 1730. Sans avoir de véritable capacité d'invention, elle s'approprie, réfute et enrichit à la fois les thèses classiques, sur l'idéal d'honnêteté notamment, et celles des futurs encyclopédistes et révolutionnaires, à travers des réflexions sur l'éducation et la justice.

Ce qui forme l'unité de son œuvre et de son expérience de femme, de mère et de salonnière repose sur son intérêt toujours renouvelé pour le bonheur de la gent féminine. Bien que ses écrits ne soient plus guère lus aujourd'hui, nous avons voulu, comme elle, « mettre à profit le temps », afin de valoriser sa contribution mesurée à l'émancipation progressive et à l'épanouissement des femmes.

Le dialogue entre ses textes et ceux de Boileau, Fénelon et Marivaux nous a également permis de mieux cerner les enjeux d'une époque de transition et de rappeler la manière dont chaque voix compte lorsqu'il s'agit de défendre un idéal. En l'occurrence, celui d'une figure féminine respectée, cultivée, sur un pied d'égalité avec son pendant masculin. Le phénomène des salons est en ce sens une véritable avancée puisqu'il s'agit là d'une microsociété mixte sous la direction d'une femme.

Suzanne Delorme rappelle ainsi comment le salon de Madame de Lambert, qui réunit des hommes et des femmes cultivés, a indéniablement contribué à l'émulation intellectuelle à l'origine des Lumières :

L'attaque contre l'Antiquité, les murs de ce salon l'ont entendue se déchaîner à ses débuts. Et l'idée de progrès qui se dégageait de la Querelle des Anciens et des Modernes, c'est dans cette atmosphère de libres discussions, de conversations animées, étendues aux sciences comme aux lettres et aux arts mécaniques, que nous appellerions aujourd'hui la technique, qu'elle se développe. C'est dans ce climat créé par des intelligences toujours en éveil et s'excitant par leur contact, que se fonde « le pouvoir de l'esprit », quand le pouvoir des gouvernements s'effrite [...] ²⁰⁴.

La révolution est en marche à travers l'avènement du pouvoir de l'esprit et l'affaiblissement du pouvoir du gouvernement. Qu'en est-il de la gent féminine ? Malheureusement le phénomène des salons, qui avait engagé la reconnaissance du mérite féminin et annoncé les aspirations à une égalité universelle, ne s'est pas concrétisé pour les femmes.

Que l'on se souvienne seulement du projet avorté de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* rédigée en 1791 par l'écrivaine Olympe de Gouges sur le modèle de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* proclamée le 27 août 1789. Ce premier document à évoquer l'égalité juridique et légale des femmes par rapport aux hommes se heurte une nouvelle fois aux préjugés masculins et n'est pas adopté par la Convention.

La Révolution oublie ainsi les femmes dans son projet de liberté et d'égalité, en ne reconnaissant pas que « la femme naît libre et demeure égale en droits à l'homme ». En d'autres termes, le combat pour la reconnaissance du mérite féminin n'est encore au XVIII^e siècle qu'à ses prémices. En parallèle, l'invitation au perfectionnement et au bonheur des femmes prônée par Madame de Lambert apparaît comme une stratégie toujours prégnante pour développer un espace de liberté hors d'atteinte : celui de la conscience individuelle souveraine des femmes.

²⁰⁴ Delorme (Suzanne), *Op. cit.*, p. 225.

Bibliographie

➤ **Ouvrage de référence pour l'étude**

Lambert (Madame De), *Œuvres*, Texte établi et présenté par Robert Granderoute (professeur à l'université de Pau), Librairie Honoré Champion, 1990.

➤ **Parallèles avec Madame de Lambert**

Boileau, *Satires, Épîtres, Art poétique*, « Satire X », édition de Jean-Pierre Collinet, collection Poésie, Gallimard, 1985, pp. 122-148.

Fénelon, *De l'Éducation des filles*, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1848.

Marivaux, *La Vie de Marianne*, édition présentée et annotée par Jean M. Goulemot, le livre de poche classique, 2007.

Granderoute (Robert), *De « l'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, Revue d'histoire littéraire de la France, p.18.

Marshal (Roger), « Deux paraphrases de Madame de Lambert », *Le génie de la forme. Mélange de langue et littérature offerts à Jean Mourot*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 1982, pp. 257-266.

➤ **Lambertinage et pensée morale**

Barth-Cao Danh (Michèle), *La philosophie cognitive et morale d'Anne-Thérèse de Lambert, 1647-1733: La volonté d'être*, New York, Peter Lang, 2002.

Dauvergne (Robert), *La Marquise de Lambert à l'Hôtel de Nevers (1698-1733)*, Paris, 1947.

Delorme (Suzanne), *Le salon de la Marquise de Lambert, berceau de l'Encyclopédie*, Revue d'histoire des sciences et de leurs applications, Tome 4 n°3-4, 1951, pp. 223-227.

Grand (Serge), « Un mardi chez Madame de Lambert », *Ces Bonnes Femmes au XVIII^e*, P. Horay, 1985, pp. 29-40.

Hoffman (Paul), « Madame de Lambert et l'exigence de dignité », *Travaux de linguistique et de littérature*, t. XI, 2, 1973, pp. 19-32.

Kryssing-Berg (Ginette), « La Marquise de Lambert ou l'ambivalence de la vertu », *Revue Romane*, t. XVII, 1982, pp. 35-45.

Marshal (Roger), chapitre III « Le lambertinage : une nouvelle préciosité », *Madame de Lambert et son milieu*, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, Oxford, 1991, p.481.

Suard (J.B.A), « Des femmes qui ont écrit et de Madame de Lambert en particulier », *Mélanges de littérature*, Paris, Dentu, An 13, t. I, pp. 252-271.

➤ **Réflexions sur les rapports homme-femme et la famille**

Bloch (Howard), *Medieval Misogyny and the Invention of Western Romantic Love*, 1991.

Burguière (André) et Lebrun (François), *La Famille en Occident du XVI^e au XVIII^e siècle*, chapitre « Le contrôle de la famille », éditions Complexe, mars 2005, p.35

Poulain de la Barre, *L'Égalité des deux sexes*, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Fayard, 1984, p. 103.

➤ **Enjeux pour la gent féminine**

Dufour-Maître (Myriam), *Les Précieuses - Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Honoré Champion, Collection Lumière Classique, 1999.

Gréard (Octave), *L'Éducation des femmes par les femmes*, éditions Hachette, 1889, pp. 169-216.

Haase-Dubosc (Danielle), *Femmes, Genre, Histoire*, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle », n°13, revue *Clio*, 2001, pp. 43-67.

Rosellini (Michèle), *Censure et « honnêteté publique » au XVII^e siècle : la fabrique de la pudeur comme émotion publique dans le champ littéraire*, Littératures classiques, œuvre n°68, Armand Colin, 2009.

Histoire littéraire du règne de Louis XIV, t. III, Prault, Paris, 1751, p. 87.

➤ **Autres**

De Beauvoir (Simone), *Le Deuxième Sexe*, tome 2, Gallimard, 1978, p. 472.

Diwo (Jean), *Les Ombrelles de Versailles*, Flammarion, 1999, pp. 243-253.

Pascal (Blaise), « Pensées », *Œuvres Complètes*, Seuil, 1963, p. 528.

Résumé

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à l'œuvre de Madame de Lambert ? Ses écrits ne sont plus guère lus ou étudiés alors que la lecture de son œuvre révèle une richesse qui justifie de lui porter un intérêt renouvelé, tant sur le plan des convictions personnelles que sur la maîtrise des belles lettres. Elle a contribué, modestement mais indéniablement, à l'émancipation progressive des femmes. Sous couvert de respecter l'idéologie dominante qui valorise la suprématie masculine, son écriture se révèle contestataire. Elle écrit en tant que femme, sur les femmes, pour les femmes. Sans remettre en cause des conventions sociales contraignantes pour la gent féminine, elle s'attache à mettre en pratique les principes qui lui permettent de s'épanouir dans un espace de liberté restreint. En d'autres termes, cette grande dame du XVIII^e siècle est une féministe avant la lettre, désireuse de faire de la femme un individu à part entière, tout comme le désirent les féministes contemporain(e)s.

Mots clefs

Madame de Lambert, féminisme, Grand Siècle, Siècle des Lumières, XVII^e siècle, XVIII^e siècle, écriture féminine, gent féminine, éducation, Boileau, Fénelon, Marivaux.